

STUDI PER
LE SCIENZE
POLITICHE

12

LITTÉRATURE
ET ÉCONOMIE
RELIRE *LA MAISON*
NUCINGEN DE BALZAC

sous la
direction de

**LUCA
PIETROMARCHI
ET FRANCESCO
SPANDRI**



Roma Tre Press
2023



Università degli Studi Roma Tre
Dipartimento di Scienze Politiche

NELLA STESSA COLLANA

1. F. ANTONELLI (a cura di), *Working Papers in Terrorism Studies: the Present and the Future of Violent Radicalisation in Europe*, 2019
2. V. CUFFARO (a cura di), *Obsolescenza e caducità delle leggi civili*, 2019
3. C. DI MAIO, R. TORINO (a cura di), *Imprenditori senza frontiere. Le migrazioni come fattore di sviluppo*, 2020
4. C. CARLETTI, M. PAGLIUCA, *Parità ed empowerment di genere. Strumenti giuridici, programmi e politiche internazionali, regionali e nazionali*, I ed. 2020, II ed. 2023
5. A. D'ALESSANDRI, R. DINU (a cura di), *Il Sud-est europeo e le Grandi potenze. Questioni nazionali e ambizioni egemoniche dopo il Congresso di Berlino*, 2020
6. G. SANTANGELI VALENZANI, *Great Times Down South. Promozione turistica nel deep south statunitense (1976-1981)*, 2020
7. D. MEMMI, *La rivincita della carne. Saggio sui nuovi supporti dell'identità*, 2021
8. L. FOTIA (a cura di), *Discorso d'odio e politiche dell'odio tra passato e presente*, 2022
9. M. D'AURIA (a cura di), *I problemi dell'informazione nel diritto civile, oggi. Studi in onore di Vincenzo Cuffaro*, 2022
10. F. DI LASCIO, I.M. DELGADO (a cura di), *Crisi di sistema e riforme amministrative in Europa*, 2023
11. V. RUGGIERO, *Il sogno anticomunista. Neofascisti italiani in America latina (1977-1982)*, 2023

Università degli Studi Roma Tre
Dipartimento di Scienze Politiche

STUDI PER
LE SCIENZE
POLITICHE

12

LITTÉRATURE
ET ÉCONOMIE
RELIRE *LA MAISON*
NUCINGEN DE BALZAC

sous la direction de

Luca Pietromarchi
et **Francesco Spandri**



Roma TrE-Press

2023

La Collana editoriale “Studi per le Scienze Politiche” (‘Collana Discipol’) è stata istituita con lo scopo di valorizzare le attività di studio e ricerca che caratterizzano le aree scientifiche afferenti al Dipartimento di Scienze Politiche. Con questa Collana si intende, inoltre, condividere e sostenere scientificamente il progetto di Roma TrE-Press, che si propone di promuovere la cultura incentivando la ricerca e diffondendo la conoscenza mediante l’uso del formato digitale in *open access*.

Direzione della Collana:

Francesco Spandri

Comitato scientifico della Collana:

Francesco Antonelli, Università degli Studi Roma Tre; Jean Bernard Auby, Sciences Po, Paris; Giorgio Caravale, Università degli Studi Roma Tre; Lilia Cavallari, Università degli Studi Roma Tre; Francesca Di Lascio, Università degli Studi Roma Tre; Don H. Doyle, University of South Carolina; Emilia Fiandra, Università degli Studi Roma Tre; Daniele Fiorentino, Università degli Studi Roma Tre; Marc Lazar, Sciences Po, Paris; Cosimo Magazzino, Università degli Studi Roma Tre; Renato Moro, Università degli Studi Roma Tre; Leopoldo Nuti, Università degli Studi Roma Tre; Barbara Pisciotta, Università degli Studi Roma Tre; Cecilia Reynaud, Università degli Studi Roma Tre; Massimo Siclari, Università degli Studi Roma Tre; Raffaele Torino, Università degli Studi Roma Tre.

Collana pubblicata nel rispetto del Codice etico adottato dal Dipartimento di Scienze Politiche dell’Università degli Studi Roma Tre, in data 15 aprile 2020.

Coordinamento editoriale:

Gruppo di Lavoro *Roma TrE-Press*

Elaborazione grafica della copertina: **MOSQUITO**. mosquitoroma.it

Caratteri tipografici utilizzati:

CeraBasic (copertina e frontespizio)

Adobe Garamond Pro (testo)

Impaginazione e cura editoriale: Colitti-Roma colitti.it

Edizioni: *Roma TrE-Press*

Roma, novembre 2023

ISBN: 979-12-5977-255-8

<http://romatrepress.uniroma3.it>

Quest’opera è assoggettata alla disciplina *Creative Commons attribution 4.0 International License* (CC BY-NC-ND 4.0) che impone l’attribuzione della paternità dell’opera, proibisce di alterarla, trasformarla o usarla per produrre un’altra opera, e ne esclude l’uso per ricavarne un profitto commerciale.



L’attività della *Roma TrE-Press* è svolta nell’ambito della
Fondazione Roma Tre-Education, piazza della Repubblica 10, 00185 Roma

TABLE DES MATIÈRES

ABRÉVIATIONS	7
LUCA PIETROMARCHI, En guise d'introduction : Nucingen, ou la liquidation du démoniaque <i>Introduction: Nucingen, or the Liquidation of the Demoniac</i>	9
CLAIRE PIGNOL, Description d'un monde social soumis à la chrématistique <i>Description of a Social World Subject to Chrematistics</i>	17
FRANCESCO SPANDRI, Pouvoir, crise, immoralité : le banquier dans <i>La Comédie humaine</i> <i>Power, Crisis, Immorality: the Banker in La Comédie humaine</i>	39
ÉRIC BORDAS, <i>La Maison Nucingen ou Histoire de la grandeur et de la décadence d'Eugène de Rastignac ? Une poétique de la contre-lisibilité</i> <i>La Maison Nucingen or Histoire de la grandeur et de la décadence d'Eugène de Rastignac? A Poetics of Counter-readability</i>	57
CHRISTOPHE REFFAIT, Un secret sans romanesque <i>A Secret without Romance</i>	73
BRUNA INGRAO, Rumeurs, opinions et asymétries d'information dans le fonctionnement des marchés financiers <i>Rumours, Beliefs and Asymmetric Information in the Working of Financial Markets</i>	87
ALEXANDRE PÉRAUD, <i>La Maison Nucingen</i> ou le 'dérèglement dans tous les sens'. Leçons d'hermétisme <i>La Maison Nucingen or the 'dérèglement dans tous les sens'. Lessons of Hermeticism</i>	117
ÉRIK LEBORGNE, Ruissellement et ramification : <i>La Maison Nucingen</i> , réécriture balzacienne du <i>Neveu de Rameau</i> <i>Trickle-down Economics and Literary Branching: La Maison Nucingen as a Balzacian Rewriting of Le Neveu de Rameau</i>	131

GIUSEPPE GUIZZI, « À qui la faute ? À la Loi ! » : désarticulation et lacunes du droit des marchés financiers dans <i>La Maison Nucingen</i> <i>"À qui la faute? À la Loi!": Loopholes and Uneven Development in the Regulation of Financial Markets in La Maison Nucingen</i>	149
BIBLIOGRAPHIE	165
INDEX DES NOMS	179
RÉSUMÉS/ABSTRACTS	185
LES AUTEURS	191

Abréviations

MN *La Maison Nucingen*, édition de Pierre Citron, dans Balzac, *La Comédie humaine*, Pierre-Georges Castex (dir.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. VI, 1977, p. 329-392.

CH *La Comédie humaine* de Balzac, édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 t.

*En guise d'introduction :
Nucingen, ou la liquidation du démoniaque*

LUCA PIETROMARCHI
Université Roma Tre

Un roman est un corps prismatique. Mais il ne fait pas de doute que ce soit Balzac qui lui ait ajouté le plus grand nombre de facettes nouvelles. Tout roman balzacien sollicite en effet les disciplines les plus diverses : histoire de l'art, sociologie, politique, histoire militaire, anthropologie, psychanalyse... Pour citer *Le Chef-d'œuvre inconnu*, l'on peut à bon escient affirmer que le roman de Balzac « est un Protée bien plus insaisissable et plus fertile en replis que le Protée de la fable¹ ». C'est dans cette perspective que l'Université Roma Tre organise depuis quatre ans des journées de lecture consacrées à un roman de Balzac, sollicitant le regard de spécialistes de différentes disciplines, ou de différentes orientations critiques, dans le dessein de mettre en évidence la nature protéenne du roman balzacien. Après *Le Chef-d'œuvre inconnu*², *La Fille aux yeux d'or*³ et *La Cousine Bette*⁴, nous avons choisi *La Maison Nucingen* pour notre rencontre annuelle, qui a eu lieu à la Fondation Primoli de Rome et qui a été sagement dirigée par Francesco Spandri, professeur de littérature française à Roma Tre et directeur de *The Balzac Review/Revue Balzac*.

Je voudrais, en guise d'introduction, suggérer une piste de lecture. *La Maison Nucingen* en appelle naturellement aux sciences de la finance et à l'histoire de la banque, mais il est possible de mettre l'histoire de la fortune de Rastignac en résonance avec le roman qui précède celui-ci de deux années et qui sera publié l'année même du *Père Goriot*, c'est-à-dire *Melmoth*

¹ *CH*, t. X, p. 418.

² Luca Pietromarchi (dir.), *La penna e il pennello. Le Chef-d'œuvre inconnu di Balzac. Cinque lezioni*, Roma, Biblink, 2015.

³ Luca Pietromarchi et Agnese Silvestri (dir.), *Il rosso e l'oro. La Fille aux yeux d'or di Balzac. Cinque lezioni*, Roma, Biblink, 2017.

⁴ Luca Pietromarchi et Agnese Silvestri (dir.), *Séduction et vengeance : La Cousine Bette de Balzac. Cinq lezioni*, Roma TrE-Press, 2020.

*réconcilié*⁵, pour voir apparaître un autre *repli* de ce roman sur l'argent, un repli démoniaque, qui fait une dernière fois allusion à la tradition du roman fantastique à la mode de Hoffmann et de Maturin. José-Luis Diaz a montré la parabole que suit la fascination de Balzac à l'égard du fantastique hoffmannien – qui va de la complicité au scepticisme⁶. On voudrait ici suggérer la possibilité que l'évocation de la dernière scène du *Père Goriot* puisse être lue, à la fin de *La Maison Nucingen*, comme la liquidation (*sic* !) définitive opérée par Balzac du legs fantastique-faustien qui l'aura fortement tenté au début des années 1830.

Tout investissement financier est d'abord un pari sur le futur. Ce qui détermine que la première des facultés d'un banquier – qui, avant tout, spéculé sur le temps – sera de savoir scruter le devenir, sinon de le prévoir. Une faculté dont la définition ne va pas sans ambiguïté. Prévoir peut revenir à posséder la vertu de la prévoyance, qui est la sœur de la prudence, mais aussi à disposer de la prévoyance comprise comme un don ayant une forte connotation magique, ou ésotérique. Prévoir le futur dans le sens, ici, de le deviner. Il apparaît clairement de là que la figure du banquier – un ensemble qui comprend tous les 'gens à argent' –, tel que le roman du XIX^e siècle le dessine, est une figure dont la fortune dépend de son habileté, mais tout aussi bien de la Fortune, qui est plus que le nom d'une divinité, celui d'un panthéon qui réunit le Hasard, le Sort et le Calcul. Il est donc naturel que le roman sur l'argent puisse garder quelques traces de l'esprit démoniaque qui a présidé à la naissance de la figure du banquier, ce même principe démoniaque que l'imagination romantique ne saurait s'empêcher de reconnaître au cœur du vertigineux tourbillon de choses, de biens, de valeurs que le grand essor de la bourse met en branle. À cet égard, *Melmoth réconcilié* et *La Maison Nucingen* ne font pas exception.

Dans *Melmoth*, Castagner accepte de souscrire un pacte diabolique pour sauver sa situation⁷. En échange de son âme, le diable lui promet l'omniscience et « une puissance égale à celle de Dieu⁸ ». Puissance

⁵ Voir Anne-Marie Meininger, « Préface », dans Balzac, *La Maison Nucingen* (précédé de) *Melmoth réconcilié*, édition présentée, établie et annotée par Anne-Marie Meininger, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1989, p. 15-26.

⁶ José-Luis Diaz, « Ce que Balzac fait au fantastique », *L'Année balzacienne*, 2012, p. 61-83

⁷ Voir Max Milner, *Le Diable dans la littérature française, de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, Paris, José Corti, 2007 [1960], chap. XVII : « Incarnations romanesques : Balzac ».

⁸ *CH*, t. X, p. 368.

certes divine, mais dont le tout premier bénéfice *comptant* est la somme nécessaire à cacher le larcin du caissier : « D'un seul mot, tu restituerais dans la caisse du baron de Nucingen les cinq cent mille francs que tu y as pris ». Et la dernière clause du contrat proposé par le diable est fort claire : « Enfin, tu aurais de l'or à flots⁹ ». Pouvoir économique et pouvoir diabolique vont de pair. Dès que Castagner accepte le pacte avec le diable, voilà qu'immédiatement celui-ci lui décerne le pouvoir de tout voir et de tout prévoir, qui sera la clef de sa puissance, sur les hommes et sur les choses, y compris les capitaux. Or, l'attribution de ce pouvoir comporte une violente métamorphose physique et spirituelle du personnage, dont la description déclenche – c'est le début de la piste que nous voudrions suggérer – une comparaison significative d'ordre mythique. Réactivant le souvenir de la troisième tentation de Jésus, Balzac fait subir à Castagner une expérience physique qu'il ressent comme un arrachement au temps et à l'espace, et qui le projette dans le très haut des cieux :

Sa forme intérieure avait éclaté. En un moment, son crane s'était élargi, ses sens avaient grandi. Sa pensée embrassa le monde, il en vit les choses *comme s'il eut été placé à une hauteur prodigieuse*¹⁰.

Ce point de vue surplombant et cosmique suggère l'image spatiale du don d'omniscience que le caissier reçoit, et dont il prend très vite conscience : « maintenant, je vois tout, je sais tout, je peux tout¹¹ ». En fait, cette image est la réactivation d'un thème bien ancré dans l'imagination mythique, celui de la tentation diabolique qui s'exerce en offrant à la victime l'expérience d'un vol dans le haut des cieux, là où survol et élévation comportent la révélation des secrets du monde, afin de sceller le pacte diabolique. La première référence qui s'impose concerne, de toute évidence, la troisième tentation de Jésus (Matthieu 4, 8-9), suivie par l'essaim de vols diaboliques qui sillonnent le ciel de la littérature démoniaque et fantastique à partir du Moyen-Âge¹².

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 373, nous soulignons.

¹¹ *Ibid.*, p. 371.

¹² Sur les origines du thème du voyage cosmique et démoniaque, voir Christopher Marlowe, *Histoire du docteur Johannes Faustus*, présentation et traduction par Jean-Louis Backès, Paris, Imprimerie Nationale, 2001 ; Marianne Closson, *L'imaginaire démoniaque en France (1550-1650)*, Genève, Droz, 2000 et Thibaut Maus de Rolley, « Voler avec le diable : démons et voyages célestes au tournant des XVI^e et XVII^e siècles », dans Grégoire Holtz, Thibaut Maus de Rolley (dir.), *Voyager avec le diable. Voyages réels, voyages imaginaires*

Le jeune Flaubert payera encore un tribut à ce thème dans la scène du diable qui, dans la première *Tentation* (1849), emporte – « sur les cornes du Diable » – Saint-Antoine dans un grand vol cosmique. Devant la révélation des profondeurs de l'espace et du temps, le diable propose au saint de lui offrir la connaissance du monde et la clef des derniers secrets de l'univers. Pour Castagner, ces secrets étaient avant tout d'ordre financier, tandis que pour le jeune Flaubert lecteur de Spinoza, ce sera la révélation « d'un Dieu incréé et qui existe parce qu'il existe », dont l'existence peut être prouvée par l'existence du vide : mais la dynamique est la même, à savoir le don d'une vue surplombante et d'un regard omniscient : « Ah ! je me sens dissoudre [...] À mesure que je monte, je deviens plus léger ; plus j'ouvre les yeux, plus je vois, et plus s'étend l'étendue¹³ ». Nous ne sommes pas loin du voyage que Goethe fait entreprendre à Faust et Méphistophélès vers la nuit de Walpurgis, publié en 1832 – et que Nerval traduira en 1835, la même année de la parution de *Melmoth* et deux ans avant que ne soit terminée *La Maison Nucingen*¹⁴.

La présentation de Rastignac dans les premières pages de ce roman qui racontera l'histoire de sa fortune, offre tous les éléments propres à faire croire qu'il s'agit, à l'instar de *Melmoth*, d'un autre roman faustien. Ayant d'emblée célébré « l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent » (*MN*, p. 331), c'est-à-dire son pouvoir démoniaque, les amis attablés chez Véry s'interrogent sur l'origine de la fortune de Rastignac. Une fortune, évaluée à quarante mille livres de rente, d'autant plus considérable que l'on se souvient encore fort bien que Rastignac « était en 1819 [nous sommes en 1836], avec l'illustre Bianchon, dans une misérable pension du quartier latin », et que « sa famille mangeait des hannetons rôtis et buvait le vin du cru, pour pouvoir lui envoyer cent francs par mois » (*MN*, p. 332). La transformation de la situation économique et sociale de l'hôte démuné de la pension Vauquer mais désormais « en passe de devenir ministre, pair de France et tout ce qu'il voudra être » (*MN*, p. 332), n'est pas sans susciter, avec la stupeur, le soupçon qu'il n'y ait là *la patte du diable*.

En effet, en ces premières pages, tout concourt à préparer une explication qui fait retomber *La Maison Nucingen* dans la tradition du

et discours démonologiques (XV-XVII siècles), Paris, P. U. Paris-Sorbonne, 2008.

¹³ Gustave Flaubert, *La Tentation de saint Antoine, version de 1849*, Paris, Seuil, « L'Intégrale », 1964, p. 443.

¹⁴ Michel Brix, « Nerval et le mythe de Faust », dans François Ost et Laurent Van Eynde (dir.), *Faust ou les frontières du savoir*, Bruxelles, Presses U. Saint-Louis, 2002.

roman faustien¹⁵. Seule une intervention diabolique, à savoir un pacte où Rastignac aurait vendu son âme au diable – comme Faust, Melmoth et Castagner – en échange d'une omniscience décernée lors d'un survol du monde, pourrait expliquer une fortune pareille. D'autant plus que si Rastignac a donné montre de vertus, ce ne sont pas celles d'un homme à argent, mais plutôt, et seulement, celles, toutes mondaines, d'un « gentleman qui sait le jeu, qui connaît les cartes et que la galerie respecte » (*MN*, p. 334). Le soupçon se fait très explicite dans la question que pose alors Couture : « mais où a-t-il pris sa fortune ? [...] Une fortune aussi considérable que la sienne aujourd'hui se prend quelque part, et personne ne l'a jamais accusé d'avoir inventé une bonne affaire » (*MN*, p. 333). Et les mots de Blondet qui précèdent immédiatement cette réplique sont tous faits pour entretenir le doute sur l'origine surnaturelle – voire diabolique – de cette fortune, et donc sur le caractère fantastique du récit : « Mes amis, tenez-lui compte des circonstances atténuantes [...], il est tombé dans les pattes d'un homme habile en sortant des griffes de la misère » (*MN*, p. 332). Pattes et griffes sentent bien leur diable.

Or, il n'en est rien. Si de nombreux éléments narratifs font initialement balancer le roman du côté de *Melmoth*, la suite dissout toute ambiguïté, et constitue le moment où le roman balzacien abandonne, à l'instar d'une tentation diabolique, l'option romantique du roman faustien¹⁶ – bien que *Melmoth* en soit une version caricaturale¹⁷ – pour entrer résolument dans les nouveaux territoires du roman moderne, réaliste si l'on veut. L'« homme habile » ne sera pas le diable, mais un banquier : Nucingen. C'est lui qui aura assuré à Rastignac sa fortune. De ce fait, tous les pouvoirs du démon sont transférés à la banque, à l'intelligence, à l'habileté et à la désinvolture de l'homme de finance. Le banquier prend le relais du diable, et ce passage marque très nettement le déclin du roman faustien à l'horizon de l'univers balzacien, qui correspond, à cette date, à celui du roman moderne. Ici, aucun pacte ne sera jamais plus éternel, mais toujours

¹⁵ Voir Charles Dédéyan, *Le Thème de Faust dans la littérature européenne*, Paris, Lettres modernes, 1959, t. III : « Le faustisme romantique de Balzac » et André Dabezies, *Le Mythe de Faust*, Paris, Armand Colin, 1973.

¹⁶ Voir Charles Brion, « Scepticisme éthique et rédemption religieuse : Balzac lecteur de Faust », *L'Année balzacienne*, 2010, p. 267-289.

¹⁷ Voir Ruth Amossy et Elisheva Rosen, « *Melmoth réconcilié* ou la parodie du conte fantastique », *L'Année balzacienne*, 1978, p. 149-167 et Françoise Gaillard, « Aux limites du genre : *Melmoth réconcilié* », dans Robert Mahieu et Franc Schuerewegen (études réunies par), *Balzac ou la Tentation de l'impossible*, Paris, SEDES, 1998, p. 121-132.

provisoire, susceptible d'être à tout moment trahi et rompu ; le diable moderne qu'est le banquier ne sera pas, à la différence du premier, toujours solvable. C'est une question de circonstances...

Si le roman faustien joue sur une nette opposition du bien et du mal, dont le diable est la spectaculaire incarnation, et se situe dans le cadre d'une éthique assurée par des principes moraux absolus où le vice et la vertu se livrent à un duel éternel, un roman tel que *La Maison Nucingen* découvre une situation bien plus complexe et floue. Ici, le bien et le mal, loin de coïncider avec l'image de l'ange et du diable, sont des notions relatives et ne dépendent pas des intentions ou de la volonté du sujet, mais de la situation où ce dernier est appelé à agir, voire de la rapidité requise à s'adapter – surtout moralement – aux mutations d'une réalité mise en branle par « le mouvement rotatoire de l'argent » (*MN*, p. 373). Ainsi, la fortune ne sera plus le don du diable, mais une chance offerte – jamais assurée – par la banque. Dans ce nouveau cadre, toute possibilité de jugement perd de sa pertinence et tombe dans un universel relativisme, peut-être moralement déplorable mais doté d'inépuisables ressources romanesques. Blondet a déjà lâché – nous l'avons cité plus haut – le mot capital du roman : « Mes amis, tenez-lui compte des circonstances atténuantes ».

Ces circonstances seront les difficiles conditions de départ de Rastignac, la précarité de sa liaison avec Delphine, l'humiliation déterminée par sa 'communauté d'intérêts' avec elle. Sans compter que l'amitié du vieux Goriot lui aura vite appris à regarder « le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries » (*MN*, p. 381). Cela l'amènera à mûrir la conviction que toute vertu est essentiellement un accessoire dont l'usage dépend de la situation. C'est bien cette lucidité sociale, cette désinvolture morale, en un mot ce réalisme, qui lui permettra de suivre Nucingen dans ses hautes spéculations et d'obtenir la fortune que Bixiou jalouse et admire. Et c'est justement ce dernier qui trouvera la formule du succès de Rastignac, en citant le « grand mot » de Henri II : « Il n'y a pas de vertu absolue, mais des circonstances » (*MN*, p. 337). Telle est la vérité, le secret, la formule qui permettra au héros du roman moderne de tenter sa fortune : une formule, qui tient lieu de la vérité que le diable révélait à sa victime en lui montrant du haut des cieux les rouages de la société. Désormais c'est un apprentissage que le héros est appelé à faire en autodidacte, sans aucun secours démoniaque. Personne ne viendra le hausser à de vertigineuses altitudes d'où saisir, d'un seul coup d'œil, la vérité du monde. Cette perspective demeure nécessaire, mais il s'agira de la conquérir par ses propres forces. Ainsi que l'a fait Napoléon, qui aura

gagné à Austerlitz en commandant la bataille du « haut du Santon » (*MN*, p. 380).

À la fin du roman, Balzac revient sur la grande leçon apprise par Rastignac : « il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux » (*MN*, p. 381). Et c'est au moment même où la vérité est acquise comme fruit de l'expérience de la réalité, et non plus reçue comme don satanique, que Balzac semble liquider le legs faustien transmis par *Melmoth* à *La Maison Nucingen*, à l'endroit et au moment où surgit l'illumination qui a révélé à Rastignac la vérité – la « science » – si ce n'est du monde, au moins du monde parisien :

Cette science fut l'affaire d'un moment ; elle fut acquise au sommet du Père-Lachaise, le jour où il y conduisait un pauvre honnête homme [...] (*MN*, p. 381).

Soudaineté de la révélation, perspective verticale assurée par l'altitude du point de vue : tous les éléments de la mise en scène du pacte méphistophélique sont en place, mais pour servir désormais à en représenter la miniaturisation ironique. La montée solitaire au sommet du Père-Lachaise se donnerait ainsi à lire comme la réduction parodique de l'élévation avec le diable dans les cieux, et sera tout aussi efficace, car Paris vu de cette hauteur vaut le monde saisi depuis Sirius. L'expérience terrestre et personnelle sera désormais le seul apprentissage qui permettra, à moindres frais, d'acquérir la science du monde, sans recourir à la révélation métaphysique du pacte diabolique, un topos propre au récit fantastique que le texte garde néanmoins en mémoire au moment de sa liquidation.

Si *La Maison Nucingen* s'achève par une citation de la fin du *Père Goriot*, c'est bien pour signaler et souligner que la scène de ce grand épilogue est le tournant non seulement de la vie de Rastignac mais, dans notre perspective, de la liquidation que le roman balzacien opère, de l'intérieur, à l'égard de la tradition du roman faustien, qui en 1831 avait encore produit un de ses chefs-d'œuvre – *La Peau de chagrin*. La scène du Père-Lachaise devient, dans cette perspective, comme le résidu de cette tradition, ou plutôt comme le déchet produit par le processus d'évacuation du démoniaque commencé avec *Melmoth* et accompli par *La Maison Nucingen*. Dorénavant, pour connaître le futur et assurer sa fortune, c'est avec ses propres forces qu'il faudra atteindre les hauteurs du monde ; c'est au banquier, et non plus au diable, qu'il faudra s'adresser ; l'information économique vaudra pacte diabolique ; liquider en temps opportun ses fonds en actions sera, sinon plus rentable, moins risqué que de vendre

sa propre âme. Le héros du roman nouveau est désormais quelqu'un qui n'offre aucune garantie, et que personne ne garantit : un grand diable, un pauvre diable, mais plus jamais un vrai diable¹⁸.

¹⁸ Voir Anne-Marie Meininger, « Préface », dans Balzac, *La Maison Nucingen* (précédé de) *Melmoth réconcilié*, éd. cit., p. 25 : « Après *Melmoth réconcilié*, c'est bien la vie, le réel que Balzac va exclusivement considérer », et André Vanoncini, « Le pacte : structures et évolutions d'un motif balzacien », *L'Année balzacienne*, 2002, p. 288 : « Il reste pourtant que le thème diabolique explicite, et notamment aussi le motif du pacte, se raréfie dans les œuvres balzaciennes postérieures à 1835 ».

Description d'un monde social soumis à la chrématistique

CLAIRE PIGNOL
*Université Paris I Panthéon-Sorbonne,
PHARE (EA 7418)*

Introduction

Comment *La Maison Nucingen* donne-t-elle à voir une société où règne « l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent » (*MN*, p. 331) ? De manière évidente, le baron de Nucingen incarne le dérèglement d'une économie en proie au désir d'argent, qui organise non l'harmonie des intérêts mais le dépouillement des uns au profit des autres. Nucingen personnifie l'argent dont la toute-puissance atteste l'organisation malade des intérêts humains. C'est autour de lui et de sa capacité d'accaparer la richesse monétaire que tournent la conversation des convives rassemblés, les actions et le sort de tous les personnages. Le lecteur reconnaît dans le récit des événements la notion aristotélicienne de chrématistique, « amour de l'argent comme objet de possession » que, pour Keynes ici héritier d'Aristote, « il faut distinguer de l'amour de l'argent comme moyen de se procurer les plaisirs et les réalités de la vie¹ ». Faut-il pourtant analyser la chrématistique comme une pathologie qui, dans le récit, affecterait le seul baron et, dans les économies réelles, ne toucherait que quelques individus ? Faut-il comprendre le désir d'argent en tant qu'objet de possession comme « un état morbide plutôt répugnant, l'une de ces inclinations à demi criminelles et à demi pathologiques dont on confie le soin en frissonnant aux spécialistes des maladies mentales² » ? Le roman esquisse une voie différente, en faisant apparaître que la pathologie corrompt la totalité du corps social et mène à l'injustice et au malheur. On exposera dans un premier temps la distinction d'Aristote entre économie et chrématistique, reprise par Marx à travers l'opposition entre circulation simple et circulation du capital, pour en montrer les enjeux et les difficultés puis,

¹ John Maynard Keynes, « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », dans *Essais sur la monnaie et l'économie*, Paris, Payot, 1971, p. 138.

² *Ibid.*

dans un second temps, pour mettre ces catégories d'analyse à l'épreuve du roman de Balzac.

1. *Économie et chrématistique*

1.1 *La chrématistique d'Aristote*

Aristote distingue dans les chapitres 8 et 9 du Livre I des *Politiques*³ l'art naturel d'acquérir des richesses, qui appartient à l'économie domestique – dite aussi administration familiale – de la chrématistique.

L'économie domestique ou naturelle « doit tenir à la disposition » ou « donner les moyens de se procurer les biens [...] indispensables à la vie, ou avantageux à une vie politique ou familiale⁴ ». Cette économie contient un art d'acquérir, qui permet le ravitaillement en nourriture et n'exclut pas l'échange, sous la forme du troc ou de l'échange monétaire. La monnaie y intervient seulement comme intermédiaire des échanges : elle n'est pas la fin de l'échange. La richesse acquise dans l'économie domestique se caractérise par l'existence d'une limite ou d'une borne suffisante : « la quantité suffisante d'une telle propriété en vue d'une vie heureuse n'est pas illimitée⁵ ».

La chrématistique est « un autre genre d'acquisition⁶ » qui n'est pas naturel. La monnaie y intervient non comme moyen d'échange mais comme « principe et fin de l'échange⁷ ». L'emploi de la propriété sous forme monétaire vise à son « pur et simple accroissement⁸ ». L'acquisition chrématistique prend la forme du prêt à intérêt, dans lequel l'argent s'engendre lui-même. Dans la chrématistique, à l'inverse de l'art d'acquérir de l'économie naturelle, « il semble n'y avoir nulle borne à la richesse et à

³ Toutes les citations des *Politiques* sont tirées de l'édition « GF » Flammarion, traduction de Pierre Pellegrin, 1993.

⁴ Aristote, *Les Politiques*, éd. cit., p. 113, 1256b.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 115, 1256b.

⁷ *Ibid.*, p. 118, 1257b.

⁸ *Ibid.*, p. 119, 1257b.

la propriété⁹ ». La richesse que vise la chrématistique « est sans limite¹⁰ ».

Ces distinctions bien connues ne doivent pas dissimuler la proximité qu'entretiennent l'économie naturelle et la chrématistique. Cette proximité tend d'ailleurs à faire concevoir fautivement l'économie domestique comme une économie sans limite :

La propriété est également utilisée par ces deux arts, mais pas de la même manière, l'une s'en servant en vue d'autre chose, l'autre en vue de son pur et simple accroissement. Voilà pourquoi certains ont l'impression que la pure et simple augmentation du patrimoine est l'objet de l'administration familiale, et ils s'acharnent à penser qu'il faut préserver sans limite son patrimoine en numéraire¹¹.

La confusion entre, d'une part, une économie naturelle dont la visée est limitée, et, d'autre part, une économie artificielle sans limite, a pour origine, selon Aristote, une confusion entre vivre et bien vivre. On désire accroître son patrimoine en numéraire, parce « qu'on fait effort pour vivre et non pour mener une vie heureuse, et comme le désir de vivre n'a pas de limite, les moyens eux aussi on les désire sans limite¹² ».

La monnaie est le moyen par excellence du désir de vivre et elle apparaît, à travers ces deux économies, comme double. Elle est objet de désir pour la chrématistique, mais aussi pouvoir d'achat sur les richesses réelles, qui permettent non seulement de vivre mais de bien vivre :

Même ceux qui s'efforcent de mener une vie heureuse recherchent ce qui procure les jouissances physiques, de sorte que, comme celles-ci semblent dépendre de ce qu'on possède, toute leur vie ils la passent occupés par l'acquisition de richesse, et c'est ainsi qu'on en est arrivé à cette autre forme de l'art d'acquérir, la chrématistique. Car la jouissance résidant dans un excès, les gens cherchent ce qui produit cet excès qui donne la jouissance. Et s'ils n'y peuvent parvenir par la chrématistique, ils s'y efforcent par d'autres moyens, faisant de chacune de leurs facultés un usage contraire à la nature¹³.

Parmi ces facultés, Aristote mentionne le courage, la stratégie et la

⁹ *Ibid.*, p. 115, 1256b.

¹⁰ *Ibid.*, p. 120, 1257b.

¹¹ *Ibid.*, p. 119, 1257b.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

médecine, dont la finalité naturelle n'est pas l'argent mais la hardiesse, la victoire et la santé, et qui peuvent être détournés de leurs finalités propres par le désir d'argent¹⁴.

1.2 *La circulation du capital chez Marx*

Marx reprend l'opposition d'Aristote, dans une note du livre I du *Capital*, dans le chapitre 4 consacré à la formule générale du capital. Il y distingue l'échange motivé par la valeur d'usage, nommé circulation simple et représenté par la formule M-A-M, de l'échange motivé par la valeur d'échange, nommé circulation de l'argent comme capital et représenté par la formule A-M-A'¹⁵.

Dans la circulation simple, l'argent intervient comme moyen d'échange entre deux valeurs d'usage. Cette circulation médiatisée par l'argent ne permet ni ne vise l'enrichissement. Elle trouve sa raison d'être dans la volonté d'ajuster les propriétés aux besoins de manière à permettre leur satisfaction. Elle a pour fonction de faire coïncider les besoins individuels et les valeurs d'usage que l'échange permet de se procurer.

La circulation de l'argent comme capital ne peut être motivée par le même désir que la circulation simple. Celle-ci en effet trouvait son motif dans l'obtention d'une valeur d'usage qualitativement différente de la valeur d'usage cédée. À l'inverse, la circulation A-M-A ne fait pas apparaître de différence qualitative entre la propriété qui précède l'échange et celle qui en résulte. La même marchandise – l'argent – est ce qui permet et ce à quoi aboutit l'échange. La circulation A-M-A ne peut donc être motivée que par un accroissement quantitatif, un enrichissement de celui qui s'y livre. C'est pourquoi la quantité d'argent obtenue après l'échange est nécessairement supérieure à celle qui est jetée dans l'échange. De là Marx tire la nécessité d'un profit, l'énigme de son origine, qu'on la cherche dans la sphère de la production ou de la circulation, et la résolution de l'énigme par la marchandise particulière qu'est la force de travail dont la valeur d'usage est de créer de la valeur d'échange. La chrématistique aristotélicienne se retrouve dans cette circulation qui vise non la satisfaction des besoins par l'obtention de valeurs d'usage adéquates mais l'accroissement de la valeur d'échange portée par les valeurs d'usage.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Karl Marx, *Le Capital*, livre I, chapitre 4, note (a), dans *Œuvres*, tome I, *Économie*, éd. Maximilien Rubel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 698.

1.3 Critique de la distinction entre économie naturelle et chrématistique

Avant d'étudier l'incarnation romanesque des notions d'économie et de chrématistique dans le récit de Balzac, il faut signaler que tous les penseurs de l'économie ne reprennent pas à leur compte cette distinction. Arnaud Berthoud montre comment la majeure partie de la pensée économique moderne envisage l'économie réelle comme une économie naturelle qu'elle ne distingue pas de la chrématistique¹⁶. En dehors même du domaine de la théorie économique, les propos de Paul Veyne sur Aristote témoignent d'une attitude semblable à celle des économistes. En trois reprises au moins en effet, Veyne disqualifie la distinction d'Aristote.

Dans une note du premier chapitre de son ouvrage *Le pain et le cirque* (1976), Veyne juge « la théorie de la chrématistique chez Aristote [...] plus idéologique que philosophique : Aristote rationalise les préjugés de son temps. L'activité économique doit se limiter aux besoins, qui ne sont pas infinis, du moins si on veut "bien vivre" et non "vivre" tout court¹⁷ ». La disqualification de la distinction et son renvoi à un préjugé idéologique sont ainsi justifiés :

Quelle est la limite des besoins et où commence la chrématistique ?
Un gros agriculteur vit certainement *au-dessus de ses besoins, puisqu'il vit plus richement que la masse de la population*, qui survit à moindres frais : or Aristote ne l'accuse pas de chrématistique et se garde bien de poser la question de la taille juste d'un patrimoine ; en revanche, il qualifie de chrématistiques les activités besogneuses et serviles, celle de négociant et les métiers manuels¹⁸.

Le même argument est repris dans un article ultérieur où Veyne, après avoir rappelé la distinction d'Aristote entre un commerce visant à « satisfaire les vrais besoins » et un commerce qui vise « la recherche infinie du gain », dénonce « le caractère mythique de ces spéculations », qui

apparaît bien dans cette idée qu'il existe ce que nous appellerions un « minimum vital » qui serait fixé par la nature (Ricardo fut peut-être le premier à dire que le « minimum vital » des salaires était

¹⁶ Arnaud Berthoud, « Monnaie et mesure chez Aristote », dans Marcel Drach (dir.), *L'argent. Croissance, mesure, spéculation*, Paris, La Découverte, 2004, p. 85-93.

¹⁷ Paul Veyne, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Seuil, 1976, p. 708, note 148.

¹⁸ *Ibid.*, p. 708-709 (nous soulignons).

historique, si bien qu'il n'était pas le même pour un ouvrier anglais et un ouvrier des Indes) ; Aristote se garde bien de dire quelle doit être la taille juste d'un patrimoine ; à ses yeux, un riche propriétaire terrien qui vit simplement, mais plus confortablement que le reste de la population, et qui ne se salit pas en faisant trop de négoce, sera un exemple de bonne chrématistique, tandis que les travailleurs manuels et les boutiquiers exerceront une activité besogneuse et bonne pour des esclaves. [...] Les besoins ainsi satisfaits étaient des besoins naturels, normaux, non pervers, puisqu'on les apaisait avec ce que fournissait la seule nature [...]. Voilà donc une société qui produisait pour vendre, qui exploitait la terre pour en tirer un profit et dont la pensée économique-politique dément la pratique : cette pensée répète qu'il existe un niveau naturel des besoins, où l'échange est à peu près inutile, où il se limite en tout cas au nécessaire¹⁹.

En 1982 enfin, Veyne qualifie le passage d'Aristote de « pages embarrassantes ou embarrassées²⁰ ». La distinction d'Aristote est pour lui au mieux l'expression d'un préjugé à l'encontre du commerce, au pire l'expression de la mauvaise foi d'agents économiques engagés, quoiqu'ils en disent, dans des échanges qu'ils condamnent comme chrématistiques. L'attaque concerne les comportements effectifs des agents et le fondement théorique de la distinction d'Aristote : les besoins, qui ne sont jamais naturels, sont aussi infinis que le désir d'enrichissement.

Ces propos témoignent d'abord un refus de discuter les distinctions à l'œuvre chez Aristote comme ensuite chez Marx : distinction entre le désir de vivre et le désir de vivre une vie heureuse ; distinction entre un échange qui a pour motif des valeurs d'usage qualitativement hétérogènes et donc quantitativement incomparables, et un échange qui a pour motif des biens appréhendés sous l'angle de leur seule valeur d'échange et donc comparables.

On peut aussi juger hâtive l'identification des besoins dont la satisfaction est nécessaire à la vie heureuse à des besoins alimentaires qui permettent la survie. Veyne signale avec justesse que Ricardo énonce que ces besoins varient dans l'espace et le temps. En effet, Ricardo considère que le panier de biens de subsistance, qui détermine le salaire naturel et comprend ce « qui est nécessaire pour permettre [...] aux travailleurs de subsister et de

¹⁹ Paul Veyne, « Mythe et réalité de l'autarcie à Rome », *Revue des Études Anciennes*, tome 81, n° 3-4, 1979, p. 270.

²⁰ Paul Veyne, « Critique d'une systématisation : les *Lois* de Platon et la réalité », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 37^e année, n° 5-6, 1982, p. 891.

perpétuer leur espèce²¹ », « n'est pas [...] absolument fixe et constant²² » :

À l'intérieur d'un même pays, il varie selon les époques, et d'un pays à l'autre, il diffère sensiblement. Ce prix dépend essentiellement des us et coutumes. Un travailleur anglais considérerait que son salaire est inférieur au taux naturel [...] s'il ne lui permettait pas d'acheter autre chose que des pommes de terre et de ne se loger que dans une cabane en torchis. Pourtant, ces exigences naturelles modérées sont souvent jugées suffisantes dans des pays où la vie de l'homme est bon marché. Et où les besoins sont facilement satisfaits. Dans une période plus reculée de notre histoire, on aurait considéré comme biens de luxe nombre de biens d'agrément appréciés aujourd'hui dans les chaumières anglaises²³.

Veyne pourrait mentionner que Smith déjà, en 1776, définissait les biens qu'il nommait nécessités comme ceux « dont les honnêtes gens, même la dernière classe du peuple, ne sauraient décemment manquer *selon les usages du pays*²⁴ ». La distinction smithienne, parmi les objets de consommation, entre objets « de nécessité » et objets « de luxe », n'est pas dictée par la seule physiologie mais par les exigences de la vie sociale. Quoique chemises et chaussures ne soient pas, « strictement parlant » nécessaires « aux besoins de la vie », leur absence pourtant annoncerait un « état de misère ignominieuse dans lequel on ne peut guère tomber que par la plus mauvaise conduite²⁵ ». Smith insiste :

par les choses nécessaires à la vie, j'entends non seulement ce que la nature, mais encore ce que les règles convenues de décence et d'honnêteté ont rendu nécessaire aux dernières classes du peuple. Toutes les autres choses, je les appelle luxe, sans néanmoins vouloir, par cette dénomination, jeter le moindre degré de blâme sur l'usage modéré qu'on peut en faire²⁶.

²¹ David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, traduction de Cécile Soudan, présentation de François-Régis Mahieu, Paris, Flammarion, « GF », 1992 [1821], p. 114.

²² *Ibid.*, p. 117.

²³ *Ibid.*, p. 117-118.

²⁴ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduction de Germain Garnier revue par Adolphe Blanqui, introduction et index par Daniel Diatkine, vol. II (V, ii, 2, 4, § 2), Paris, Flammarion, « GF », 1991 [1776], p. 507 (nous soulignons).

²⁵ *Ibid.*, p. 508.

²⁶ *Ibid.*

On peut se demander d'ailleurs quel penseur de l'économie ou de la politique limiterait les besoins humains à ceux de l'animal, supposant par là que l'on puisse nourrir une population comme du bétail, et par exemple, pour reprendre une formule de Piero Sraffa, considérer que « les salaires [sont] constitués par les subsistances nécessaires aux travailleurs [...] au même titre que le carburant destiné aux moteurs ou que la nourriture consommée par le bétail²⁷ ».

Pourtant, Veyne, dans sa disqualification explicite d'Aristote et implicite de Marx, soulève une difficulté de leur pensée : les besoins humains, parce qu'ils ne proviennent pas de la seule physiologie, ne sont-ils pas aussi infinis que le désir d'enrichissement ? C'est ce qu'énonce Ricardo, pour qui le caractère limité de notre désir d'un bien ne saurait dissimuler le caractère infini du désir de l'ensemble des biens :

La demande de blé est limitée par le nombre de bouches à nourrir, et la demande de chaussures et de manteaux par le nombre des personnes susceptibles de les porter ; mais bien qu'une communauté, ou une partie de cette communauté, puisse avoir tout le blé, tous les chapeaux et toutes les chaussures qu'elle est en mesure de consommer, ou qu'elle désire consommer, qu'elle peut ou qu'elle veut en consommer, on ne peut en dire autant de toutes les marchandises produites par la nature ou l'habileté humaine. Certains consommeraient plus de vin s'ils avaient les moyens de s'en procurer. D'autres, disposant d'assez de vin, souhaiteraient accroître leur quantité de mobilier ou en améliorer la qualité. D'autres encore pourraient désirer embellir leur domaine ou agrandir leur demeure. Le souhait de réaliser tout ou partie de ces projets est inscrit en chacun de nous ; seuls peuvent manquer les moyens d'y parvenir, et seul un accroissement de la production peut les fournir. Si je disposais d'assez de nourriture et de biens nécessaires, j'aurais tôt fait de rechercher des ouvriers qui me permettraient de posséder certains des biens qui me sont les plus utiles ou les plus désirables²⁸.

Smith, après avoir qualifié la nourriture, le vêtement et le logement de « grands besoins de l'homme²⁹ », énonce que ces besoins sont bornés : « dans tout homme, l'appétit pour la nourriture est borné par l'étroite

²⁷ Piero Sraffa, *Production de marchandises par les marchandises*, 2^e édition, Paris, Dunod, 1999 [1960], p. 14.

²⁸ David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, éd. cit., p. 305.

²⁹ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, éd. cit., p. 240.

capacité de son estomac³⁰ ». Mais c'est pour ajouter immédiatement qu'

on ne saurait mettre de bornes déterminées au désir des commodités et ornements qu'on peut rassembler dans ses bâtiments, sa parure, ses équipages et son mobilier [...]. Quand on a donné aux besoins limités ce qu'ils exigent, tout le surplus est consacré à ces besoins du superflu, qui ne peuvent jamais être remplis et qui semblent n'avoir aucun terme³¹.

L'objection de Veyne vaut donc d'être soulevée non comme disqualification de la distinction d'Aristote mais comme interrogation sur les conditions de son intelligibilité. Que suppose Aristote lorsqu'il énonce que la bonne économie, vouée à la satisfaction des besoins et motivée par la valeur d'usage, trouve une limite ? Quelle est l'origine de cette limite et comment les agents la rencontrent-ils ? La réponse à cette question relève de la philosophie morale. Que suppose Marx lorsqu'il oppose la circulation fondée sur la valeur d'usage, qui n'exige pas d'accroissement en valeur, à la circulation fondée sur l'accroissement de valeur ? La réponse relève de la théorie économique. Marx se fonde sur une différence de nature entre valeur d'usage et valeur d'échange : les valeurs d'usage, concrètes, qualitativement hétérogènes, sont quantitativement incomparables. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que l'échange M-A-M soit motivé par un accroissement de valeur. Pourtant, cette réponse théorique soulève une nouvelle difficulté. En effet, la différence de nature que postule Marx entre valeurs d'usage qualitativement hétérogènes et valeurs d'échange qualitativement homogènes et seulement quantitativement différentes disparaît lorsque les valeurs d'usage, renommées utilités, deviennent abstraites, qualitativement homogènes, donc appréhensibles comme des quantités et comparables sur une même échelle de grandeur. Ne peut-on soupçonner tout agent économique, au-delà des seuls capitalistes engagés dans la circulation A-M-A', de désirer un accroissement indéfini de leur richesse en vue du bien-être ? C'est ce qu'énoncent les premiers auteurs marginalistes de la fin du XIX^e siècle, mais aussi avant eux le premier utilitarisme, jusqu'à l'économie du bonheur de la fin du XX^e et

³⁰ *Ibid.*, p. 243. La *Théorie des sentiments moraux* usait déjà du même exemple : « son estomac [du propriétaire] a une capacité qui n'est en rien à la mesure de l'immensité de ses désirs, et il ne pourra contenir rien de plus que celui du plus humble paysan » (Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Paris, PUF, 1999 [1759], IV, 1, p. 256).

³¹ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, éd. cit., vol. I, I, xi, 2, p. 243.

du XXI^e siècles. Lorsque le bonheur, qu'on peut aussi nommer utilité ou satisfaction, s'appréhende comme une quantité, tout concourt à ce que cette quantité, susceptible d'être accrue sans limite, soit l'objet du désir d'agents soumis à des besoins ou des désirs sans limite.

Une première lecture peut être proposée de *La maison Nucingen*, qui opposerait le comportement de Nucingen, illustration exemplaire du comportement dicté par la chrématistique, à celui de Beaudenord, incarnation d'une économie naturelle. C'est ce que nous ferons apparaître dans un premier temps. Une seconde lecture pourtant peut montrer que Beaudenord, et presque tous les autres personnages du roman, sont contaminés par la chrématistique parce qu'eux aussi sont soumis à des besoins sinon sans limite, du moins qui excèdent la limite de leurs ressources. Le récit donne ainsi à voir la proximité des deux arts d'acquisition qu'Aristote distingue, et la porosité de leur frontière. Cela ne disqualifie pas la distinction aristotélicienne mais fait apparaître que la chrématistique ne caractérise pas seulement le comportement de quelques individus dominés par une pathologie mais imprègne les désirs, les comportements et le sort de tous, dans une société où, dans le succès ou l'échec, rarement dans le bonheur, jamais dans la justice, nul n'échappe à la chrématistique. Balzac d'ailleurs n'énonce pas l'omnipotence de l'argent comme un fait naturel mais comme la caractéristique de la société qu'il veut peindre.

2. *Incarnations de la distinction aristotélo-marxienne dans La Maison Nucingen*

2.1 *Nucingen, illustration du désir d'enrichissement*

Nucingen apparaît dans le roman comme l'incarnation du désir d'enrichissement sans limite. Capitaliste financier dont l'activité peut être représentée par la circulation A-A', sans même passer par la production, il vise l'accroissement de sa richesse monétaire. Marx énonçait que, pour le capitaliste, « la circulation de l'argent [...] possède [...] son but en elle-même ; car ce n'est que par ce mouvement toujours renouvelé que la valeur continue à se faire valoir. Le mouvement du capital n'a donc pas de limites³² ». Précisément, Nucingen est celui qui comprend plus tôt que

³² Karl Marx, *Le Capital*, livre I, chapitre 4, dans *Œuvres*, tome I, *Économie*, éd. cit., p. 698.

les autres, à en croire Bixiou, que l'argent vise son propre accroissement :

Dès la paix de 1815, Nucingen avait compris ce que nous ne comprenons qu'aujourd'hui : *que l'argent n'est une puissance que quand il est en quantités disproportionnées*. Il jalousait secrètement les frères Rothschild. *Il possédait cinq millions, il en voulait dix ! Avec dix millions, il savait pouvoir en gagner trente, et n'en aurait eu que quinze avec cinq*. Il avait donc résolu d'opérer une troisième liquidation ! (MN, p. 369, nous soulignons).

« Représentant » ou « support conscient³³ » du mouvement du capital, dont le « contenu objectif » est « la plus-value qu'enfante la valeur », Nucingen fait de ce contenu objectif « son but subjectif, intime », comme le capitaliste décrit par Marx :

Ce n'est qu'autant que l'appropriation toujours croissante de la richesse abstraite est le seul motif déterminant de ses opérations, qu'il fonctionne comme capitaliste, ou, si l'on veut, comme capital personnifié, doué de conscience et de volonté. La valeur d'usage ne doit donc jamais être considérée comme le but immédiat du capitaliste, pas plus que le gain isolé ; mais bien le mouvement incessant du gain toujours renouvelé³⁴.

Authentique capitaliste plutôt qu'avare thésauriseur, Nucingen partage avec le thésauriseur « cette tendance absolue à l'enrichissement, cette chasse passionnée à la valeur d'échange ». Plus habile pourtant que le thésauriseur, qui « n'est qu'un capitaliste maniaque », il est « un thésauriseur rationnel » et, loin de vouloir sauver « l'argent des dangers de la circulation », sait devoir le lancer toujours de nouveau dans la circulation³⁵.

Balzac ne fait pas apparaître les conditions marxiennes de l'accroissement de la fortune, ne montre pas les racines industrielles ou commerciales de l'extorsion de la plus-value. Il faut sans doute supposer à l'origine de son enrichissement une exploitation d'autrui, du travail ou des ressources non payés. Balzac n'y fait que rapidement allusion, évoquant « les mines de plomb argentifères » (MN, p. 389) dont les actions font la fortune de Rastignac, et des « vaisseaux chargés, pour le compte de la maison Nucingen, de métaux dont la valeur était de sept millions » (MN, p. 388).

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 698-699.

³⁵ *Ibid.*, p. 699.

L'enrichissement de Nucingen se produit à la Bourse et aux dépens de quelques-uns – parmi lesquels Beaudenord et la famille d'Aldrigger, qui ne sont pas des salariés contraints d'offrir leur force de travail. D'autres personnages, beaucoup plus nombreux, gagnent à ses manœuvres : « Deux fois, sa liquidation a produit d'immenses avantages à ses créanciers » (*MN*, p. 338) et même la troisième liquidation enrichit le public. Nucingen apparaît ainsi non comme un capitaliste industriel ou même commerçant mais comme un prestidigitateur dont les convives disent avoir élucidé le stratagème.

Au-delà du désir d'enrichissement, Nucingen vise la richesse non parce qu'elle permet une jouissance mais parce qu'elle est une puissance. Ses dépenses, et d'abord celles de sa femme, ne sont pas destinées aux plaisirs qu'elles peuvent procurer mais à en faire parade afin, précisément, de servir son objectif d'enrichissement :

une femme semblait être, pour lui, dans sa maison, un joujou, un ornement. [...] Nucingen ne se cache pas pour dire que sa femme est la représentation de sa fortune, *une chose* indispensable, mais secondaire dans la vie à haute pression des hommes politiques et des grands financiers. (*MN*, p. 333).

La personne de Delphine, et les plaisirs qu'elle peut tirer de sa fortune, sont secondaires. Sa fonction de représentation de la fortune du banquier est, elle, indispensable. C'est pourquoi Rastignac n'est pas pour Nucingen un rival mais un domestique qui, supportant les caprices de Delphine, lui permet de remplir au mieux sa fonction de représentation. C'est dans cette logique que « Rastignac lui a plu beaucoup » et qu'il « l'a exploité sans que Rastignac s'en doutât : il lui a laissé toutes les charges de son ménage » (*MN*, p. 333). L'entretien de la vie élégante de Delphine, liaison avec Rastignac incluse, fait partie des « frais de représentation du capital », de la « prodigalité toute de convention, à la fois étalage de richesse et moyen de crédit », du luxe devenu « nécessité de métier » que le développement du capitaliste impose au « malheureux capitaliste³⁶ ». Au lieu que la richesse soit le moyen de la vie heureuse, la représentation de la vie heureuse par la parure de Delphine est l'un des moyens de l'enrichissement du banquier.

Smith consacre un chapitre de la *Théorie des sentiments moraux* à la « disposition à admirer les riches et les grands, et à mépriser ou négliger les personnes pauvres et d'humble condition³⁷ », disposition qui corrompt

³⁶ *Ibid.*, livre I, chapitre 24, p. 1098.

³⁷ Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, *op. cit.*, I, iii, 3, p. 103.

les sentiments moraux et fait rechercher la richesse moins pour l'utilité qu'elle procure que pour « mériter, obtenir et savourer le respect et l'admiration du genre humain ». Or, parce que « le gros du genre humain est fait d'admirateurs et d'adorateurs de la richesse et de la grandeur », l'admiration d'autrui est plus aisément accessible par un caractère « d'ambition orgueilleuse et d'avidité ostentatoire » que par l'« humble modestie » et l'« équitable justice » qui guident celui qui s'engage dans « l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu³⁸ ».

La richesse de Nucingen sans doute lui permet d'obtenir l'admiration d'autrui, mais il faut ajouter que l'admiration est suscitée aussi par son talent de joueur. Il s'amuse de ses spéculations et en amuse les convives du dîner, « perspicaces et incrédules, fureteurs d'affaires, [...] analysant tout, devinant tout » (*MN*, p. 330), admiratifs des stratégies des joueurs dans les manipulations financières comme dans les manœuvres matrimoniales. Des échanges entre Nucingen et du Tillet, à propos de Malvina qu'il s'agit, ou pas, d'épouser, il est dit : « Pour qui voit le jeu, cette partie est amusante » (*MN*, p. 357). De Rastignac, Bixiou dit : « Notre ami n'est pas un gars [...] mais un gentleman qui sait le jeu, qui connaît les cartes et que la galerie respecte » (*MN*, p. 334). La troisième liquidation fait comprendre à Palma, Werbrust et du Tillet que « le tour était fait » (*MN*, p. 388).

La proximité du commerce chrématistique, sous sa forme paroxystique qu'est la spéculation, avec le jeu, est signalée par Marx : « cette forme d'un genre de commerce particulier, de la spéculation, est la forme du jeu³⁹ ». Les liquidations de Nucingen, présentées comme un jeu enfantin qui « consiste à donner un petit pâté pour un louis d'or à de grands enfants qui, comme les petits enfants d'autrefois, préfèrent le pâté à la pièce, sans savoir qu'avec la pièce ils peuvent avoir deux cents pâtés » (*MN*, p. 370), suscitent d'autant plus d'admiration que le public n'est pas contraint par la force mais dupé. S'accaparer la richesse d'un public qui n'est ni « forcé de donner son argent », ni « contraint d'être actionnaire » (*MN*, p. 370), le dépouiller quand tout semble se passer sans contrainte entre individus consentants, c'est, dit Finot, « le talent » (*MN*, p. 370). Talent qui s'exerce dans une escroquerie qui n'est évidente que pour ceux qui l'observent de l'extérieur et *a posteriori*, et que comprennent seulement quelques initiés attentifs. Le talent de Nucingen rejoint ici celui du détenteur du capital commercial, dont Marx explique qu'il n'enrichit que ceux qui commercent

³⁸ *Ibid.*, p. 104.

³⁹ Karl Marx, *Le Capital*, livre I, chapitre 4, note (a), dans *Œuvres*, tome I, *Économie*, éd. cit., p. 695-696.

avec des agents économiques qui ignorent la valeur d'échange de ce qu'ils cèdent :

Tant que le capital commercial assure l'échange des produits de communautés humaines peu développées, le profit commercial n'apparaît pas seulement comme extorsion et filouterie, mais c'est bien de là qu'il provient en grande partie⁴⁰.

Extorsion et filouterie, tels sont bien les moyens qu'emploie Nucingen, et que les convives observent avec complaisance, comprenant et expliquant qu'il ne s'agit pas d'un jeu de hasard mais d'un jeu de manipulation. Pour qui joue ainsi, l'usage du gain est secondaire. Il s'agit d'abord de gagner, et peut-être même la joie du gain exige-t-elle que d'autres perdent, que l'échange ne soit pas mutuellement avantageux comme l'énonce l'économie politique contre le mercantilisme. Les convives disent le désir de Nucingen de gagner aux dépens d'autrui : « Deux fois, sa liquidation a produit d'immenses avantages à ses créanciers : *il a voulu les rouer, impossible !* » (*MN*, p. 338, nous soulignons). À l'issue de la troisième liquidation, « [i]l est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment cet homme a, par trois fois et sans effraction, *voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui* » (*MN*, p. 391, nous soulignons).

Le « loup cervier » (*MN*, p. 339) qu'est Nucingen veut sa propre nourriture, l'obtient aux dépens d'autrui, et n'en jouit peut-être que parce qu'elle en prive autrui et le fait reconnaître comme plus habile. On retrouve chez le banquier ce que Balzac écrivait de Grandet :

Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avarés, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner légalement leurs écus. Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer ? [...] La pâture des avarés se compose d'argent et de dédain⁴¹.

Quoique le jeu soit légal, ses règles exigent de s'émanciper de la probité : « La Banque envisagée ainsi devient toute une politique, elle exige une tête puissante, et porte alors un homme bien trempé à se mettre au-dessus des lois de la probité, dans lesquelles il se trouve à l'étroit » (*MN*, p. 339). Mais nul ne peut le dire : « Personne n'a de reproches à [...] faire »

⁴⁰ *Ibid.*, livre III, chap. 13, p. 1099.

⁴¹ *Eugénie Grandet*, dans *CH*, t. III, p. 1105.

à Nucingen : « Qui viendrait dire que la haute Banque est souvent un coupe-gorge commettrait la plus insigne calomnie » (*MN*, p. 391).

Si Nucingen incarne idéalement le comportement économique soumis à la chrématistique, ce seul personnage ne suffit pas pour donner à voir une société marquée par « l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent » (*MN*, p. 331), c'est-à-dire vouée à la chrématistique. Il a peut-être toujours existé des hommes dont le désir premier, tyrannique des autres comme de soi, est un désir d'argent. Ces hommes ne suffisent pas à produire une société dont ils sont le centre, c'est-à-dire le principe organisateur, et dans laquelle le désir d'argent corrode tous les personnages. Ceux-ci, même s'ils n'incarnent pas avec autant d'évidence le comportement chrématistique, n'en sont pas à l'abri.

2.2 *Rastignac et Desroches, compères de Nucingen*

Partant du personnage du banquier, dont le comportement relève le plus nettement de la chrématistique, on étudiera les autres personnages dans l'ordre de leur proximité avec ce comportement. Viennent ainsi, après Nucingen, ses alliés objectifs, compères plus ou moins conscients de l'être, que sont Rastignac et Desroches. Sans endosser toute la dimension pathologique du comportement du baron, ils s'en approchent, animés tous deux par le désir de constituer une fortune pour s'extraire d'une condition d'origine difficile, étriquée, restreinte par le manque de richesse, dont ils partagent l'expérience.

Rastignac, rappellent les convives du dîner,

était en 1819 [...] dans une misérable pension du quartier latin ; sa famille mangeait des hannetons rôtis et buvait le vin du cru, pour pouvoir lui envoyer cent francs par mois ; le domaine de son père ne valait pas mille écus ; il avait deux sœurs et un frère sur les bras (*MN*, p. 332).

Desroches était « le fils d'un pauvre employé qui n'a jamais eu plus de dix-huit cents francs, et dont la mère gérait un bureau de papier timbré » (*MN*, p. 355). Tous deux souffrent de leurs difficultés, qui certes diffèrent : Rastignac d'être épris d'une femme riche ; Desroches « de porter des habits trop étroits et à manches trop courtes », d'avoir « dévoré le droit par désespoir » et de se trouver « [a]voué sans le sou, sans clientèle », devant « payer les intérêts d'une charge et d'un cautionnement » (*MN*, p. 355).

Chacun vérifie dans sa propre vie ce qu'énonce l'anthropologie souterraine à l'économie classique, qui apparaît explicitement chez Smith : l'expérience d'une pénurie initiale des ressources. La place de l'économie dans la vie humaine résulte d'abord, pour Smith, de l'anthropologie sur laquelle repose l'histoire conjecturale qu'il expose dans les *Lectures on jurisprudence*⁴² et à laquelle se réfère implicitement l'introduction de la *Richesse des Nations*. Toute société humaine est passée ou passera inévitablement par les mêmes quatre stades successifs de développement, chacun étant défini par un mode spécifique de subsistance : chasse et cueillette, pastoralisme, agriculture puis industrie et commerce. Cette histoire conjecturale est fondée sur l'hypothèse d'une pénurie première : la condition des humains dans le premier stade est précaire, marquée par une extrême indigence. L'humanité commence par une insuffisance des ressources nécessaires à la survie et cette insuffisance première rend hautement désirable le développement économique ultérieur. L'humanité se trouve dès l'origine plongée dans le mode fondamental du manque, ou de la rareté⁴³. Le désir d'améliorer sa condition, d'abord énoncé comme une nécessité, se répète dans les stades suivants où l'homme ne cessera de désirer jouir d'un plus grand nombre de biens. Le manque qui caractérise le premier stade fournit à la fois l'impulsion originelle du développement économique et son modèle fondamental relevant des motivations humaines. Le désir de biens nouveaux exprime un manque semblable au manque des biens nécessaires à la survie dans le premier stade.

Le désir d'améliorer sa condition est aussi un désir de s'élever dans la hiérarchie sociale, dans une société qui n'est plus société de castes mais de classes, ou nulle place n'est strictement inaccessible à quiconque, où des fortunes peuvent s'édifier à partir de rien. Le désir d'améliorer son sort, de s'extraire d'une condition d'origine décevante trouve dans le capitalisme du XIX^e siècle les conditions de son accomplissement. Mais à la différence de ce qu'énonce l'économie classique, ce ne sont pas le travail et l'épargne

⁴² Adam Smith, *Lectures on jurisprudence*, edited by Ronald Lindley Meek, David Daiches Raphael, Peter Gonville Stein, Oxford, Clarendon Press, 1978 [1762-1763; 1766].

⁴³ On consultera sur ce sujet Christian Marouby, *L'Économie de la nature. Essai sur Adam Smith et l'anthropologie de la croissance*, Paris, Seuil, 2004 ; Christian Marouby, « Pour une économie de la sympathie. Propos sur la double anthropologie d'Adam Smith », *Finance & Bien Commun*, n° 22, 2005, p. 18-24 ; Ecem Okan, *Between history and analysis: progress according to David Hume and Adam Smith*, thèse de doctorat, Université Paris I – Panthéon-Sorbonne, 2018 ; Ecem Okan, « How did it all begin? Adam Smith on the early and rude state of society and the age of hunters », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 24, n° 6, 2017, p. 1247-1276.

qui permettent à ces personnages d'améliorer leur sort mais la duperie légale. Contre les « stupides enfantillages » que « ressassent » les « manuels béats de l'économie politique », selon lesquels « il y avait autrefois [...] un temps où la société se divisait en deux camps : là, des gens d'élite, laborieux, intelligents, et surtout doués d'habitudes ménagères ; ici, un tas de coquins faisant gogaille du matin au soir et du soir au matin », ce qui explique « que les uns entassèrent trésor sur trésor, tandis que les autres se trouvèrent bientôt dénués de tout », il faut dire que « dans l'histoire réelle, c'est la conquête, l'asservissement, la rapine à main armée, le règne de la force brutale, qui ont joué le grand rôle⁴⁴ ».

La richesse de tout agent inséré dans une société vouée à la chrématistique s'édifie d'abord par des méthodes semblables à celles de l'accumulation primitive. C'est ce qu'a bien compris Desroches ainsi décrit :

l'avoué famélique à qui tout est bon pourvu que les frais soient assurés ; qui ferait battre, non pas des montagnes, il les vend, mais des planètes ; qui se charge du triomphe d'un coquin sur un honnête homme, quand par hasard l'honnête homme ne s'est pas mis en règle [...]. Desroches, notre ami Desroches, a compris ce métier assez pauvrement fait par de pauvres hères : il a acheté des causes aux gens qui tremblaient de les perdre, il s'est rué sur la chicane en homme déterminé à sortir de la misère. *Il a eu raison*, il a fait *très honnêtement* son métier. Il a trouvé des protecteurs dans les hommes politiques en sauvant leurs affaires embarrassées (*MN*, p. 356, nous soulignons).

Pour lui comme pour Rastignac, il s'agit de sortir de la misère. Le mouvement vers le bonheur, à travers l'acquisition des richesses, est d'abord, comme l'énonce l'anthropologie de Smith, une fuite du malheur économique, d'un état de pauvreté.

⁴⁴ Karl Marx, *Le Capital*, livre I, chapitre 26, dans *Œuvres*, tome I, *Économie*, éd. cit., p. 1167-1168.

2.3 *Beaudenord et la baronne d'Aldrigger, pris au piège de la chrématistique*

Parmi les « sots » (*MN*, p. 333) qui enrichissent Rastignac et Desroches, on trouve d'abord Beaudenord et la baronne d'Aldrigger, dont le désir de maintenir leur bien-être se heurte à la contrainte budgétaire et qui croient voir en Nucingen celui qui servira leurs intérêts.

Godefroid de Beaudenord, « la fleur du dandysme » (*MN*, p. 340), d'abord se tient à distance de la chrématistique. Certes, « il pouvait aller et allait chez les banquiers, sans que le faubourg Saint-Germain lui reprochât de les hanter » (*MN*, p. 341), mais c'est qu'« un jeune homme a le droit de faire du plaisir son unique loi, de courir où l'on s'amuse, et de fuir les recoins sombres où fleurit le chagrin » (*MN*, p. 341). Certes, il vit de ses rentes, sans s'interroger sur l'origine de ses revenus. Mais son objectif n'est nullement d'accroître sa fortune, il y est très indifférent, car les comptes que lui présente son tuteur lui sont d'abord suffisants : « dix-huit mille livres de rente sur le Grand Livre », c'est-à-dire en avoirs sur la dette publique, et « une trentaine de mille francs d'économies placées dans la maison Nucingen » qu'il est invité par son tuteur à dépenser (*MN*, p. 346).

Le récit annonce pourtant très vite que l'équilibre initial ne peut perdurer, qu'« un jeune homme qui débute à vingt et un ans avec dix-huit mille livres de rente est un garçon ruiné [...] [s]'il n'est pas avare, ou très supérieur » (*MN*, p. 347), et s'il est, comme Beaudenord, honnête avec ses créanciers, car ses dépenses, au retour de ses voyages en Europe, excèdent ses ressources. « Le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Paris n'est pas le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Blois » (*MN*, p. 342). « Quand il fut installé quai Malaquais, il arriva que mille francs au-dessus de ses besoins furent insuffisants pour sa part de loge aux Italiens et à l'Opéra » (*MN*, p. 347). L'insuffisance de ses ressources l'amène à vendre ses rentes d'État pour placer sa fortune dans la maison Nucingen. Ses revenus, au lieu d'être issus d'une circulation du capital qui passe par l'État et se rémunère sur les revenus des contribuables, passent par la banque et se rémunèrent sur les revenus de la spéculation et, souterrainement, de l'exploitation, industrielle ou coloniale. Il trouve alors un équilibre entre ses ressources et ses dépenses : « En trois jours, notre Godefroid fut à son aise. Ses revenus étant dans un équilibre parfait avec son superflu, son bonheur matériel fut complet » (*MN*, p. 348).

Avant même son engagement dans la maison Nucingen, les revenus de Beaudenord proviennent d'un commerce chrématistique : son argent se multiplie, grâce aux intérêts de sa fortune. Dans les deux cas pourtant,

Beaudenord n'incarne pas le capitaliste qui désire un enrichissement sans limite. Il est plutôt un rentier dont la richesse, et les revenus qu'elle lui procure, lui permettent de satisfaire ce qu'il juge être ses besoins, c'est-à-dire de « pouvoir sortir à cheval, en tilbury, ou en cabriolet », d'avoir « le soir, pour douze francs, un coupé de louage très convenable », de « se montrer élégamment tenu suivant les lois vestimentales qui régissent huit heures », de « loger dans un charmant petit entresol arrangé comme [...] l'était l'entresol du quai Malaquais », et de « pouvoir inviter des amis à vous accompagner au *Rocher de Cancale* sans avoir interrogé préalablement son gousset, et n'être arrêté dans aucun de ses mouvements raisonnables par ce mot : "Ah ! et de l'argent ?" » (*MN*, p. 348).

L'argent n'est pas l'objet de son désir mais pourrait être ce qui contrarierait une vie qui lui convient. L'argent, ou plutôt le manque d'argent, menace la réalité de sa consommation heureuse. L'argent est désiré raisonnablement, afin de n'être pas une limite extérieure, imposée, à des désirs de valeur d'usage. Balzac, dans *Eugénie Grandet*, évoque « la prodigieuse curiosité qu'excitent les avars habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à ces personnages qui s'attaquent à tous les sentiments humains, en les résumant tous. Où est l'homme sans désir, et quel désir social se résoudra sans argent⁴⁵ ? » Beaudenord fait partie de ceux qui, par son désir de mener une vie de plaisirs raisonnables, tient par un fil à Nucingen comme d'autres tiennent à Grandet. Ce n'est pas le désir d'enrichissement qui lui fait accepter un risque en plaçant ses fonds chez Nucingen, qui les rémunère mieux, mais le désir de poursuivre la vie heureuse dont il a l'expérience.

Beaudenord n'est donc pas animé par des désirs illimités, mais par des désirs dont la limite excède légèrement ses ressources. Il espère, en plaçant sa fortune dans la maison Nucingen, sans rien connaître ni comprendre de la finance et de la spéculation, amener ses ressources à suffire à ses besoins. Il espère non échapper à la pauvreté qui caractérise les situations initiales de Rastignac et Desroches, mais éviter seulement de manquer de ce qu'il juge nécessaire :

Un jeune homme de vingt-six ans, qui serait heureux en amour [...] pourrait être pauvre ! *La misère gâte le bonheur du jeune homme* [...]. Je ne sais rien de plus fatigant que d'être moralement très heureux et matériellement très malheureux. N'est-ce pas avoir une jambe glacée comme la mienne par le vent coulis de la porte, et l'autre grillée par la braise du feu (*MN*, p. 342, nous soulignons).

⁴⁵ *Eugénie Grandet*, dans *CH*, t. III, p. 1104-1105.

Puisque la misère gâte le bonheur, puisque « [t]out bonheur matériel repose sur des chiffres » (*MN*, p. 346), la recherche du bonheur exige d'en passer par la recherche de la richesse.

Semblable à Beaudenord, la baronne d'Aldrigger, à qui « les affaires d'argent étaient tout à fait inconnues » (*MN*, p. 360), a d'abord joui de sa dot et de l'usage avisé qu'en a fait son mari, qui se ruine « pour avoir pris au sérieux le soleil d'Austerlitz » (*MN*, p. 359) et avoir honnêtement payé ses créanciers :

L'honnête Alsacien ne suspendit pas ses paiements, ne désintéressa pas ses créanciers avec les valeurs qu'il regardait comme mauvaises ; il paya tout à bureau ouvert, se retira de la Banque, et mérita le mot de son ancien premier commis, Nucingen : « Honnête homme, mais bête ! » (*MN*, p. 359).

Le maintien d'un mode de vie qui excède les ressources « écornait le capital de d'Aldrigger » (*MN*, p. 360), et la veuve de d'Aldrigger n'entend pas réduire ses dépenses. En aucun cas la « petite baronne [...] évaporée, insouciant, égoïste, incapable de calcul » (*MN*, p. 354) ne désire l'argent pour lui-même, mais son refus ou son incapacité à ramener ses dépenses à ses ressources est cause de sa ruine progressive.

Balzac, quoiqu'il portait la baronne en égoïste puérile et coupable à l'égard de ses filles et tout particulièrement de Malvina, fait aussi apparaître que l'égoïsme, lorsqu'il ne prend pas la forme de l'avarice comme chez Grandet, pacifie les relations avec les proches :

Cette adorable mère donnait à ses filles tous *les bénéfices de son égoïsme, la passion la plus aimable du monde*, en ce sens que les égoïstes, ne voulant pas être gênés, ne gênent personne, et n'embarrassent point la vie de ceux qui les entourent par les ronces du conseil, par les épines de la remontrance, ni par les taquinages de guêpe que se permettent les amitiés excessives qui veulent tout savoir, tout contrôler... (*MN*, p. 363, nous soulignons).

Beaudenord et la baronne, par leur fragilité aux tentations de la richesse, sont les dupes de Nucingen qui les sacrifiera à son ambition de financier, comme un chef militaire sacrifie ses soldats à sa volonté de conquêtes : « Le banquier est un conquérant qui sacrifie des masses pour arriver à des résultats cachés, ses soldats sont les intérêts des particuliers » (*MN*, p. 339-340). La métaphore militaire réapparaît à propos de Rastignac à qui, « [à] l'aspect des cent familles heureuses qui allaient et venaient dans Paris,

tranquilles sur leur fortune, les Godefroid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglemont, etc. », prend « un frisson comme à un jeune général qui pour la première fois contemple une armée avant la bataille » (*MN*, p. 382). Ces détenteurs de fortunes sont bons soldats. Leur ignorance les rend faciles à duper ; leur intérêt à croire dans les solutions que leur propose Nucingen les rend incapables de désert.

2.4 *Malvina, héroïne sacrifiée*

Restent deux personnages qui se tiennent à distance du désir d'argent, ou plutôt un seul car l'avoué Derville, évoqué en contrepoint de Desroches, n'est pas véritablement un personnage du récit : « l'avoué honnête homme qui demeure dans les termes de la loi, pousse les procès, ne court pas les affaires, ne néglige rien, conseille ses clients avec loyauté, les fait transiger sur les points douteux, un Derville enfin » (*MN*, p. 356).

Malvina, la véritable héroïne du roman, est d'abord inconsciente de la place d'un argent dont elle n'a jamais manqué du vivant de son père :

Semblable à la plupart des filles dites *bien élevées*, Malvina ignorait le mécanisme de la vie, l'importance de la fortune, la difficulté d'acquérir la moindre monnaie, le prix des choses. Aussi, pendant ces six années, chaque enseignement avait-il été une blessure pour elle (*MN*, p. 361).

À la différence de sa mère, elle prend conscience de ce qu'exige la diminution de sa fortune, après que Nucingen « connaissant le caractère » de la baronne, s'ouvre à Malvina sur la situation financière de la famille. Elle ajuste les dépenses familiales au niveau de ces ressources diminuées :

Après la confiance du banquier, les chevaux furent réformés, la voiture fut vendue et le cocher congédié par Malvina, à l'insu de sa mère. Le mobilier de l'hôtel, qui comptait dix années d'existence, ne put être renouvelé, mais tout s'était fané en même temps (*MN*, p. 361).

Cet appauvrissement a des effets contrastés. Si la baronne, qui « avait pris l'aspect d'une rose froide et grippée qui reste unique dans un buisson au milieu de novembre » (*MN*, p. 361), se plaint de ne « plus avoir de bonnets frais, ni recevoir, ni aller dans le monde », si « cette opulence se dégradant par teintes, par demi-tons » est jugée « [e]ffroyable » par Bixiou,

le bonheur de la maison et la séduction qu'elle exerce sur les visiteurs n'en sont pas altérés : « Pour ceux qui aiment l'harmonie, il n'y avait que demi-mal » (*MN*, p. 361). Dans les « restes d'une opulence cadavéreuse », Beaudenord « s'habitua par degrés à toutes ces guenilles » (*MN*, p. 362) et cela d'autant mieux que

l'excessive liberté que chacun avait dans le salon des d'Aldrigger en faisait un endroit unique à Paris. Avec des millions on aurait obtenu difficilement de pareilles soirées où l'on parlait de tout avec esprit, où la mise soignée n'était pas de rigueur, où l'on était à son aise au point d'y demander à souper (*MN*, p. 363).

Plus que la perte de l'opulence, ce qui perd Malvina est de ne pas comprendre, ou admettre, l'omnipotence de l'argent, de ne pas accepter que le mariage est d'abord « une affaire d'argent », de croire « le cœur [...] toujours millionnaire » (*MN*, p. 366), de ne pas considérer le mariage comme « une société de commerce instituée pour supporter la vie » (*MN*, p. 369), et l'unique moyen pour une femme de son milieu d'assurer sa sécurité matérielle, comme tente de l'en convaincre Rastignac : « Pour une fille, se marier, c'est s'imposer à un homme qui prend l'engagement de la faire vivre dans une position plus ou moins heureuse, mais où la question matérielle est assurée » (*MN*, p. 368).

Ayant refusé les calculs d'intérêt qui président aux engagements du cœur, Malvina, seule, dépouillée, vieillie, « [n]oire, grande, mince, sèche », « ne possède rien », « donne des leçons de piano pour ne pas être à charge à son beau-frère » et « ressemble à une momie échappée de chez Passalacqua qui court à pied dans Paris » (*MN*, p. 390). « [M]odèle des dévouements héroïques » (*MN*, p. 391), seule à n'avoir pas plié devant le désir d'argent qui organise la société, elle est presque expulsée de la société, victime sacrificielle de sa mère et de tous ceux qui composent avec l'omnipotence de l'argent.

Pouvoir, crise, immoralité :
le banquier dans La Comédie humaine

FRANCESCO SPANDRI
Université Roma Tre

Introduction

« Le roman », écrit Baudelaire, « est un genre bâtard dont le domaine est vraiment sans limites. [...]. Il ne subit d'autres inconvénients et ne connaît d'autres dangers que son infinie liberté ». On ne pourrait mieux définir le caractère foncièrement ouvert d'une forme littéraire longtemps restée marginale dans la théorie des genres, que par cet éloge rendu au merveilleux privilège de sa « souplesse¹ ». Le roman porte dans ses gènes l'instinct démocratique. Il est dans sa nature de tendre vers une ampleur de vision toujours plus grande et d'inclure dans sa sphère d'intérêt des éléments inédits ou négligés. C'est ce que sa longue histoire depuis Madame de La Fayette nous enseigne. En France, l'entrée de la banque dans le monde romanesque (Stendhal, Balzac, Dumas) constitue une étape significative de ce long processus d'élargissement thématique qui apparaît aujourd'hui comme encore inachevé. Parmi les facteurs qui ont pu jouer un rôle important dans cette innovation, il faut d'abord mentionner l'évolution du contexte historique. En effet, depuis 1830, le banquier fait partie du paysage politique et institutionnel de la France libérale : Jacques Laffitte et Casimir Perier, les deux meilleurs représentants de la haute banque parisienne, sont les deux premiers présidents du Conseil de la monarchie de Juillet. Mais le contexte historique ne fournit que l'étincelle initiale de ce mouvement de réinvention. Bien plus que de se borner à réfracter dans l'espace fictionnel les réalités de son époque, le romancier aspire à construire une représentation capable de donner à ces réalités une épaisseur et un sens nouveaux.

De ce point de vue, on peut dire que Balzac inaugure un temps

¹ « Théophile Gautier I » (*L'Artiste*, 13 mars 1859), dans *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 119.

de réflexion et de questionnement très stimulant. Nous voudrions focaliser l'attention sur trois aspects qui nous semblent primordiaux pour comprendre la figure du banquier et ses multiples déclinaisons : le premier aspect concerne le rôle de la richesse comme fondement d'une forme nouvelle d'aristocratie ; le deuxième aspect se rapporte à la question de l'instabilité de l'économie comme visage de la modernité ; le troisième aspect est celui de la confrontation entre l'activité bancaire et la sphère de l'éthique. Dans une telle perspective, s'intéresser à la représentation de la banque dans *La Comédie humaine* équivaut à réfléchir sur la nature du pouvoir dans la société postrévolutionnaire, sur le devenir pensé comme devenir proprement économique et sur l'émergence d'une dialectique entre romanesque de l'argent moral et romanesque de l'argent immoral.

La banque, moderne aristocratie

La première moitié du XIX^e siècle voit les banques en France passer d'une structure « primitive² » à une organisation plus proche d'un système proprement moderne. Ce n'est pas le lieu ici de retracer les étapes de cette transition qui a permis à l'appareil du crédit de se développer en dépassant la dispersion et « l'étroitesse d'activité³ » qui le caractérisaient encore à la fin de l'Ancien Régime. Il est en revanche intéressant de se demander si et dans quelle mesure cette évolution se manifeste dans l'œuvre balzacienne. De ce point de vue, il convient de préciser que si *La Comédie humaine* ne s'attache pas à décrire dans le détail le phénomène du crédit, elle ne manque pas de faire deviner les effets sociopolitiques de son développement. Dans *La Paix du ménage*, première scène de la vie privée, le grand bal donné par le comte de Gondreville pour fêter le traité de Vienne signé par Napoléon est l'occasion pour le narrateur de faire allusion à la croissance bancaire : « Orgueilleuse de ses richesses, la banque », précise-t-il, n'entre dans les salons de « l'opulent sénateur » que pour rivaliser avec les « éclatants généraux » et les « grands officiers de l'Empire nouvellement gorgés de croix, de titres et de décorations » (*CH*, t. II, p. 97). Autrement dit, les millions désormais se posent fièrement en face de la politique ; l'argent se place sur un pied d'égalité avec le pouvoir. Pour laconique qu'il soit, ce passage laisse présager une transformation radicale du rôle de la banque

² Bertrand Gille, *La Banque et le crédit en France de 1815 à 1848*, Paris, PUF, 1959, p. 37.

³ *Ibid.*, p. 371.

dans la société postrévolutionnaire.

C'est à partir des années 1830, avec le début de la monarchie de Juillet, que cette transformation se produit. Ce régime « mixte et contradictoire » qui est pour Balzac une sorte de « chaos, dont il ne se lasse pas de sonder les failles et d'explorer les inconséquences⁴ », tend désormais à s'appuyer sur une élite de type nouveau qui imprime à ce monde « en gestation⁵ » une nouvelle physionomie. En synthétisant, on assiste à un mouvement de substitution au sommet de la pyramide : le banquier ne se contente plus de s'agréger « aux cercles de la noblesse⁶ », un peu à la manière du financier d'Ancien Régime⁷, il devient pouvoir de fait. D'où l'idée selon laquelle l'argent a un impact décisif sur la naissance d'une « moderne aristocratie⁸ ». Balzac n'est pas le seul, bien entendu, à formuler ce diagnostic. Tocqueville⁹, en pressentant l'avenir de la jeune république américaine, déplore la tendance de la démocratie à ramener les hommes vers une aristocratie « chrysogène¹⁰ », l'épithète est de Chateaubriand. À propos de la révolution de Juillet, Marx observe qu'une aristocratie faite d'industriels, de grands propriétaires fonciers et de banquiers règne sous Louis-Philippe¹¹. Mais l'inventeur de Nucingen va au-delà de la

⁴ Nicole Mozet, *Balzac et le temps : littérature, histoire et psychanalyse*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2005, p. 204.

⁵ *Ibid.*, p. 209.

⁶ *Melmoth réconcilié*, dans *CH*, t. X, p. 380.

⁷ Voir Patrick Verley, *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1997, p. 159.

⁸ *La Duchesse de Langeais*, dans *CH*, t. V, p. 928. Balzac réitère plusieurs fois cette idée : dans le *Traité de la vie élégante*, il évoque le « patriciat de la banque » (*CH*, t. XII, p. 222) ; dans *Melmoth réconcilié*, il parle de « féodalité de l'argent » (*CH*, t. X, p. 348) ; le narrateur de *Ferragus* imagine déjà la « Banque » assise « sur le trône » (*CH*, t. V, p. 810) ; dans *La Peau de chagrin*, les amis de Raphaël lui expliquent qu'une « aristocratie de banquiers » (*CH*, t. X, p. 90) s'est installée au gouvernement ; dans *César Birotteau*, l'affluence « quasi royale » (*CH*, t. VI, p. 207) qui distingue l'audience du banquier François Keller illustre bien la place occupée par l'argent dans la politique.

⁹ Voir *De la démocratie en Amérique II* (1840), chapitre intitulé « Comment l'aristocratie pourrait sortir de l'industrie », dans *Œuvres*, édition publiée sous la direction d'André Jardin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1992, p. 671-675.

¹⁰ *Mémoires d'outre-tombe*, livre VIII, chap. 6 (« Dangers pour les États-Unis »), nouvelle édition critique établie, présentée et annotée par Jean-Claude Berchet, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », t. I, 1989, p. 462.

¹¹ Voir Karl Marx, « 1848-1849. I. La défaite de juin 1848 » (janvier 1850), dans *Les*

dénonciation, il se préoccupe de traduire en représentation romanesque l'inévitable prise de conscience de la primauté de l'économique.

Le pouvoir de l'argent et le devenir économique

Ici surgit un paradoxe qui peut se formuler dans les termes suivants : le banquier contribue à la création d'une nouvelle élite, mais fondée sur l'élément le moins stable, l'argent¹². Déterminer le sens et les implications de cette instabilité apparaît crucial pour comprendre la nature du nouveau pouvoir qui remplace l'ancien. Deux directions semblent possibles à cet égard. La première, qui met en jeu une vision générale de l'histoire, serait de souligner que Balzac voit dans le changement le moteur de la civilisation¹³ : l'alternance entre montée et chute, splendeurs et misères est en effet pour lui une dynamique qui concerne les constructions politiques, les êtres, les choses et même l'organisation de la trame fictionnelle¹⁴.

Luttes de classes en France, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1994, p. 10. La critique a bien mis en lumière ce point. Voir Luc Marco et Guillaume Artur du Plessis, « La faillite dans la littérature française du XIX^e siècle », dans *Commerce et commerçants dans la littérature*, textes recueillis par Jean-Marie Thomasseau, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1988, p. 141 : les banquiers du XIX^e siècle « ont un rôle dynamisant », ils sont bel et bien « les nouveaux aristocrates de leur société » ; voir aussi Pierre Barbéris, *Mythes balzacien*, Paris, Armand Colin, « Études romantiques », 1972, p. 170-171 : « Ne retenons que cette grande idée, qui prenait corps chez Stendhal et chez Balzac dès avant 1830, d'une nouvelle aristocratie, d'une nouvelle féodalité, appropriatrice d'homme, donc de forces humaines, donc de possibilités créatrices » ; voir enfin Jean-Joseph Goux, « Concordances et dissidences entre économie et littérature », *L'homme & la société*, n° 200 ("Économie et littérature", numéro coordonné par Pierre Bras et Claire Pignol), 2016, p. 66 : « La littérature met en représentation ce bouleversement, cette fracture, qui remplace bientôt, comme on l'écrit souvent à l'époque, la vieille féodalité du sang par la féodalité de l'argent et de la fabrique. »

¹² Heine évoque à la fois la puissance du système financier créé par Rothschild et la fragilité intrinsèque de l'argent, « plus fluide que l'eau et plus instable que l'air » (cité par Niall Ferguson dans son livre intitulé *L'irrésistible ascension de l'argent. De Babylone à Wall Street*, Paris, Perrin, 2011 [2008], p. 90).

¹³ Pour « Balzac comme pour ses contemporains, la notion de civilisation est toujours liée à l'idée de changement. Au début du XIX^e siècle, le Temps s'est mis en marche avec de nouveaux rythmes » (Nicole Mozet, *Balzac et le temps : littérature, histoire et psychanalyse*, *op. cit.*, p. 226).

¹⁴ « Le thème historique et moral de la grandeur et de la décadence abrite le thème

Lorsqu'il parle de « croissance » et de « décroissance » (*CH*, t. VI, p. 81) à propos de l'ascension du parfumeur¹⁵, le narrateur de *César Birotteau* laisse d'ailleurs supposer l'existence d'une réalité dotée d'une « structure cyclique¹⁶ ». La seconde piste, plus spécifique, serait de se demander jusqu'à quel point la conscience de l'instabilité de l'argent incite Balzac à entrer plus profondément dans l'analyse de la faillite bancaire et ce que la prise en compte de ce thème peut apporter à la compréhension globale du texte. Mais quelques observations préliminaires s'imposent avant de tenter de répondre à cette question.

Il n'est pas hasardeux de dire que si les du Tillet, les Keller, les Nucingen sont toujours gagnants, ils ne doivent pas tromper par leur hégémonie. Dans *La Comédie humaine* les perdants ont aussi leur importance. Leurs fortunes ébranlées révèlent l'incidence de l'économie et de ses fluctuations sur la sphère individuelle et collective. Le gouffre de leurs banqueroutes s'inscrit dans la cadence triomphante du capital qui rythme le devenir du monde.

Ajoutons que l'effondrement des banques est un phénomène qui appartient à toutes les époques. Celle de Balzac ne fait pas exception. Bertrand Gille note à propos de la haute banque parisienne que, si elle traverse « sans trop d'encombres » la Révolution, elle est « particulièrement décimée¹⁷ » par les crises de 1806 et de 1810. Et il ajoute : « L'industrie française comporte déjà, en 1815, des dynasties fort bien établies et prospères. Il ne semble pas en être de même dans le commerce de banque¹⁸. » Ce type de commerce, signale Fernand Braudel, « n'a jamais

financier des aléas de la valeur » (Hélène Gomart, *Les opérations financières dans le roman réaliste. Lectures de Balzac et de Zola*, Paris, Champion, 2004, p. 325). Sur ce point, voir aussi Judith Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971, p. 183.

¹⁵ « Toute existence a son apogée, une époque pendant laquelle les causes agissent et sont en rapport exact avec les résultats. Ce midi de la vie [...] est non seulement commun aux êtres organisés, mais encore aux cités, aux nations, aux idées, aux institutions, aux commerces, aux entreprises qui, semblables aux races nobles et aux dynasties, naissent, s'élèvent et tombent. D'où vient la rigueur avec laquelle ce thème de croissance et de décroissance s'applique à tout ce qui s'organise ici-bas ? » (*CH*, t. VI, p. 80-81).

¹⁶ Michel Butor, « Les parfums du quartier des Lombards. Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, La Maison Nucingen », dans *Le Marchand et le génie (Improvisations sur Balzac II)*, Paris, Éditions de la Différence, « Les Essais », 1998, p. 178.

¹⁷ Bertrand Gille, *La Banque et le crédit en France de 1815 à 1848, op. cit.*, p. 52.

¹⁸ *Ibid.*, p. 272.

été de longue durée¹⁹ » : la banque florentine s'effondre avec les Médicis au XV^e siècle, l'aventure des banquiers génois dure moins d'un demi-siècle (1579-1621), la puissance d'Amsterdam, qui au XVII^e siècle domine les circuits du crédit européen, s'affaiblit au siècle suivant.

L'entreprise bancaire est par définition exposée au risque de faillite. Balzac a pu constater personnellement la fragilité du système de crédit à l'occasion de la crise politique de 1848. Ce qu'il écrit à Mme Hanska quelques semaines après l'éclatement de l'insurrection républicaine de février montre combien ce risque est élevé : « 5 grandes institutions de banque ont arrêté : Gouin, Ganneron, Baudon, Ch. Lafitte [*sic*], et l'on parle de Fould²⁰ », « *Pas une maison de Banque ne tient* : elles liquident toutes²¹ ». Mais si le texte épistolaire exprime l'égoïsme d'un écrivain qui craint de voir ses intérêts compromis par les conséquences d'une révolution perçue comme un déchaînement de folie, le texte fictionnel, on va le voir, abandonne le registre personnel pour tenter de donner au thème de la vulnérabilité bancaire toute sa pertinence heuristique. Pour vérifier le bien-fondé de cette hypothèse, nous nous intéresserons d'abord non pas aux prouesses de Nucingen, acteur central sur l'échiquier de l'imagination créatrice balzacienne, mais aux vicissitudes financières de trois personnages de portée moyenne, de trois banquiers de niveau intermédiaire.

Le premier est Pierre Graslin. Homme marié, mais homme à qui « les choses du mariage [sont] assez indifférentes²² », ce banquier de province n'a de soin que pour les choses de la finance et ne pense qu'aux prêts qu'il accorde à ses clients. Mais la conjoncture ne lui est pas favorable. Dans un premier temps, en effet, son activité connaît une phase ascendante²³, c'est ainsi qu'on le voit entasser « écus sur écus », s'épanouir « dans le terrain des affaires²⁴ » ; puis le moteur de la croissance l'entraîne dans une chute verticale qui le tue²⁵. Cette chute est particulièrement significative, le récit

¹⁹ *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, « Champs histoire », 2008, p. 65.

²⁰ Balzac, lettre du 14 mars 1848, dans *Lettres à Madame Hanska*, édition établie par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », t. II, 1990, p. 749.

²¹ Balzac, lettre du 15 mars 1848, *ibid.*, p. 751.

²² *Le Curé de village* (1839), dans *CH*, t. IX, p. 672.

²³ « il voguait par une marche ascendante et progressive sur l'océan commercial » (*ibid.*, p. 679).

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Son ascension est brusquement interrompue par la crise économique de 1830 : « Graslin, surpris par les désastres du commerce et de la banque, y fut enveloppé malgré sa prudence [...]. [II] mourut en avril 1831 » (*ibid.*, p. 746).

établissant un lien direct entre la fin tragique du personnage et l'amplitude des fluctuations du cycle économique. Autrement dit, Graslin serait voué à incarner la possibilité permanente de la crise, à personnifier sa violence incontrôlable. Son drame sert à rappeler que la banque est « dépendante de la conjoncture²⁶ », que les millions qu'elle gagne ne peuvent qu'être « éphémères²⁷ ». La parabole de cet « homme parti sans le sou de l'Auvergne²⁸ » pour devenir un riche banquier, se prête à être lue comme une façon de tester sur un échantillon réduit mais pertinent le potentiel de destruction que recèle le commerce de l'argent²⁹.

Mais dans l'univers de *La Comédie humaine*, où tout est bilatéral, le banquier peut aussi avoir la chance de survivre à cette destructivité et connaître un destin différent, voire opposé. C'est du moins ce que suggère l'exemple de Charles Mignon. Le naufrage financier qu'il connaît après dix ans de prospérité³⁰ – résultant des répercussions de la récession britannique de 1825-1826³¹ – a en effet des conséquences à la fois douloureuses et bénéfiques : douloureuses, car la catastrophe entraîne sa fille Caroline vers la tombe ; bénéfiques, car la ruine est pour lui l'occasion de se projeter vers de « nouvelles affaires³² » qui lui permettront de refaire sa fortune. Il

²⁶ Jean Bouvier, *Initiation au vocabulaire et aux mécanismes économiques contemporains (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, SEDES, « Regards sur l'histoire », 1977, p. 123. « Le capitalisme », écrit Fernand Braudel, « est d'essence conjoncturelle. Aujourd'hui encore, une de ses grandes forces est sa facilité d'adaptation et de reconversion » (*La dynamique du capitalisme*, *op. cit.*, p. 65).

²⁷ *La Duchesse de Langeais*, dans *CH*, t. V, p. 949.

²⁸ *Le Curé de village*, dans *CH*, t. IX, p. 656.

²⁹ Tocqueville, qui ne s'est pourtant pas beaucoup arrêté sur l'avenir de l'économie américaine, écrit : « Je crois que le retour des crises industrielles est une maladie endémique chez les nations démocratiques de nos jours. On peut la rendre moins dangereuse, mais non la guérir, parce qu'elle ne tient pas à un accident, mais au tempérament même de ces peuples. » (*De la démocratie en Amérique II*, dans *Œuvres*, éd. cit., p. 671).

³⁰ « En janvier 1826, au milieu d'une fête, [...] trois lettres, venues de New York, de Paris et de Londres, avaient été comme autant de coups de marteau sur le palais de verre de la Prospérité. En dix minutes, la ruine avait fondu de ses ailes de vautour sur cet inouï bonheur, comme le froid sur la Grande Armée en 1812. » (*Modeste Mignon*, dans *CH*, t. I, p. 488).

³¹ « En Angleterre, dès la fin de 1825, soixante-dix banques provinciales s'effondrent d'un seul coup » (René Bouvier, *Balzac homme d'affaires*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1930, p. 30). Même à Paris, les banques sont très touchées. En province, la tourmente est « aussi violente » (Bertrand Gille, *La Banque et le crédit en France de 1815 à 1848*, *op. cit.*, p. 314).

³² *Modeste Mignon*, dans *CH*, t. I, p. 489.

est intéressant de noter que si le deuil arrive et passe presque en sourdine, la résurrection financière du banquier est fortement mise en évidence. On dirait que le texte tend à faire apparaître les pertes que Mignon subit comme des accidents inévitables, inclus dans les risques du métier, et les fluctuations de la conjoncture comme des phénomènes moins tragiques qu'on ne le croirait communément. Ce nouveau départ peut dès lors être considéré comme contenant l'embryon d'une vision plus large de la faillite bancaire.

Pour donner plus de force à cette lecture, il ne sera pas vain de faire appel aux recherches de Joseph Schumpeter et à son ouvrage *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* (1911) : si nous acceptons de courir le risque d'entrer dans un domaine qui nous est moins familier, en faisant un saut peut-être un peu trop audacieux, c'est pour chercher à saisir la vision balzacienne dans sa complexité.

Selon l'auteur de la *Théorie de l'évolution économique*, le « déclassement » des êtres et des choses, des réalités matérielles et immatérielles est, on le sait, « l'effet nécessaire de toute poussée économique et sociale nouvelle ». Aucune « thérapeutique » ne peut arrêter ce « grand processus³³ » qui est inhérent au capitalisme. Toute « révolution » veut des martyrs, on ne marche en avant « que sur des morts³⁴ », avait dit le narrateur d'*Au Bonheur des Dames* à propos de la naissance du nouveau commerce. Ce que l'économiste autrichien appelle les « oscillations périodiques de la conjoncture » impliquent le fait que « chaque essor est suivi d'une "dépression", et chaque "dépression" d'un "essor"³⁵ ». C'est dans cette alternance que prend forme « l'évolution économique du capitalisme³⁶ ». Nous voudrions appliquer ce schéma théorique concernant les crises à la situation du banquier Charles Mignon et envisager l'action combinée de sa ruine et de sa nouvelle prospérité dans la perspective de ce « capitalisme

³³ Joseph Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* (1911), traduction française 1935, version numérique réalisée en 2002 dans le cadre de la collection "Les classiques des sciences sociales", chapitre VI ("Le cycle de la conjoncture"), p. 106.

³⁴ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, édition établie et annotée par Henri Mitterrand, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1980, p. 434.

³⁵ Joseph Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* (1911), *op. cit.*, chapitre VI ("Le cycle de la conjoncture"), p. 74, 75.

³⁶ *Ibid.*, p. 75.

évolué³⁷ » que l'auteur de la *Théorie* voit apparaître dans la première moitié du XIX^e siècle.

En effet, il est indéniable que de Pierre Graslin à Charles Mignon, le récit balzacien déplace l'accent de « la "crise" proprement dite », c'est-à-dire du drame inéluctable, vers « le mouvement cyclique dans son ensemble³⁸ », c'est-à-dire vers le processus, dévoilant ainsi un point crucial : le devenir, tel que le roman le saisit, se pense désormais à l'échelle de l'économie. L'étude de la société contemporaine, telle que Balzac l'envisage, n'est pas concevable sans la prise en compte du phénomène de la croissance.

Argent moral, argent immoral

Mais le texte de *Modeste Mignon* finit par mettre en jeu un autre élément infiniment intéressant et troublant : la moralité de l'homme d'argent. Contrairement à toute une tradition philosophique pour laquelle l'homme qui capitalise est objet de soupçon³⁹, c'est la probité du banquier que le narrateur balzacien n'hésite pas à souligner. Certes, la probité de Mignon est loin d'être sans tache, puisque c'est en faisant le commerce de l'opium en gros « pour des maisons de Canton⁴⁰ » qu'il deviendra millionnaire. Mais il ne faut pas oublier qu'avant de partir vers le théâtre de ses futures affaires, il s'engage à « payer toutes les créances passives⁴¹ ». Ses créanciers n'ont rien à craindre de sa chute « immense⁴² ». Son geste invite donc à s'interroger sur le rôle de la morale dans la représentation fictionnelle du banquier.

Il est difficile de concevoir « un banquier amusant⁴³ », écrit l'économiste John Kenneth Galbraith en parlant de la banque centrale des États-Unis,

³⁷ *Ibid.*, p. 76.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Voir Marcel Hénaff, *Le prix de la vérité*, Paris, Seuil, 2002, p. 20 *sqq.*

⁴⁰ *Modeste Mignon*, dans *CH*, t. I, p. 557.

⁴¹ *Ibid.*, p. 489.

⁴² *Ibid.*, p. 491.

⁴³ *L'Argent*, traduit de l'anglais par Daniel Blanchard, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1994 [1975], p. 183. Il n'y a pas « un seul banquier aimable chez Balzac », note Pierre Barbéris (*Mythes balzaciens, op. cit.*, p. 167). Stendhal réussit ce défi en inventant un personnage comme François Leuwen pour qui l'argent n'est pas une chose sérieuse.

la *Federal Reserve*. Il est encore plus difficile, pourrait-on ajouter avec le bon sens des masses, de concevoir un banquier vertueux. Balzac semble en être incapable. De Ferdinand du Tillet aux frères Adolphe et François Keller en passant par Frédéric de Nucingen et Jean-Frédéric Taillefer, on ne rencontre que des figures « sans âme⁴⁴ ». Loin d'exercer leurs fonctions de « stimulation industrielle⁴⁵ » et de faire de la distribution du crédit un instrument au service de la société, comme le préconisaient les saint-simoniens⁴⁶, et loin de financer l'exécution de ce que Schumpeter appelle les « nouvelles combinaisons⁴⁷ », les banquiers balzaciens agissent le plus souvent en prédateurs. Grands interprètes de la loi du *struggle for life* avant la lettre, ils se livrent au vol de l'argent des innocents. Leur méthode a pour fil conducteur la crédulité des gens et les coups bas : « Nucingen ne progresse que s'il ruine Beaudenord⁴⁸. » La grandeur des Keller se construit sur la déchéance des Birotteau. Balzac fait entrer le professionnel de l'argent dans l'orbite du criminel. Vautrin, « colonne vertébrale⁴⁹ » de *La Comédie humaine*, symbole de cynisme et de révolte, n'est-il pas nommé le « banquier⁵⁰ » des bagnes ? Ne se compare-t-il pas lui-même à Nucingen⁵¹ ?

⁴⁴ *La Cousine Bette*, dans *CH*, t. VII, p. 358.

⁴⁵ Maurice Lévy-Leboyer, « Le crédit et la monnaie : l'apprentissage du marché », dans *Histoire économique et sociale de la France* (1976), dirigée par Fernand Braudel et Ernest Labrousse, Paris, PUF, « Quadrige », t. III, 1993, p. 393.

⁴⁶ Voir Prosper Enfantin, « Économie politique. Les oisifs et les travailleurs. Fermages, loyers, intérêts, salaires (II^e article) », *Le Globe*, n° 73, 14 mars 1831, p. 292, cité dans Gilles Jacoud, « Droit de propriété et économie politique dans l'analyse saint-simonienne », *Revue économique*, n° 2, 2014, p. 305. Voir aussi Maurice Lévy-Leboyer, « Le crédit et la monnaie : l'évolution institutionnelle », dans *Histoire économique et sociale de la France*, *op. cit.*, p. 348.

⁴⁷ Joseph Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, *op. cit.*, chapitre II (« Le phénomène fondamental de l'évolution économique »), p. 71.

⁴⁸ André Wurmser, *La Comédie inhumaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 187.

⁴⁹ *Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *CH*, t. VI, p. 851.

⁵⁰ *Le Père Goriot*, dans *CH*, t. III, p. 190. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Vautrin est désigné comme « le dépositaire des fortunes que possèdent les bagnes et qui se montent à des sommes considérables » (*CH*, t. VI, p. 808).

⁵¹ Voici dans quels termes Vautrin décrit Nucingen au procureur général de la Cour royale de Paris, Roger de Grandville : « un homme couvert d'infamies secrètes, un monstre qui a commis, dans le monde des intérêts, de tels crimes (voir *La Maison Nucingen*), que chaque écu de sa fortune est trempé des larmes d'une famille, un Nucingen qui a été

Bref, les acteurs du système bancaire qui animent la scène romanesque semblent être tous des machines programmées pour gagner, des êtres exclusivement concentrés sur leur « mobile hégémonique⁵² », l'intérêt.

Pourtant, il y a des exceptions intéressantes à examiner. La première nous est fournie, non pas par d'Aldrigger qui dans *La Maison Nucingen* est dépeint sous les traits d'un baron honnête jusqu'à la bêtise⁵³, mais plutôt, et encore une fois, par Charles Mignon. On peut dire en effet que ce « courageux banquier⁵⁴ » exerce une action salvatrice et non destructrice. Son témoignage de vertu se lit comme l'indice d'une articulation thématique inattendue, et comme le signe d'un romanesque alternatif, nettement minoritaire dans *La Comédie humaine*, mais non moins légitime⁵⁵.

La seconde exception, ou mieux, le second exemple de rectitude bancaire sans doute le plus évident dans l'univers fictionnel, est celui offert par la maison Mongenod. Son chef, un « des plus probes banquiers de Paris⁵⁶ », se tient à distance « de la politique⁵⁷ » et de la « dépravation⁵⁸ »

Jacques Collin légalement et dans le monde des écus. Enfin vous connaissez tout aussi bien que moi les liquidations, les tours pendables de cet homme » (*Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *CH*, t. VI, p. 923). Selon Pierre Citron les deux personnages sont « symétriques » (« Introduction » à *Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *CH*, t. VI, p. 417).

⁵² Jean-Joseph Goux, *Frivolité de la valeur*, Paris, Blusson, 2000, p. 184.

⁵³ D'Aldrigger incarne la « race du banquier honnête », rare à Paris, mais « assez courante en province » (Pierre Citron, « Introduction » à *La Maison Nucingen*, dans *CH*, t. VI, p. 320) : il fait fortune pendant la Révolution ; il se marie avec l'héritière des Adolphus de Manheim ; il se ruine pour avoir trop cru en Napoléon ; il se retire de l'activité bancaire. Le commentaire du narrateur de *La Maison Nucingen* est sans équivoque : « L'honnête Alsacien ne suspendit pas ses paiements, ne désintéressa pas ses créanciers avec les valeurs qu'il regardait comme mauvaises ; il paya tout à bureau ouvert, se retira de la Banque, et mérita le mot de son ancien premier commis Nucingen : "Honnête homme mais bête !" » (*MN*, p. 359). Selon Bixiou, l'histoire de la maison Nucingen enseigne qu'un politique « scélérat » est toujours préférable à un politique « honnête homme » (*MN*, p. 379).

⁵⁴ *Modeste Mignon*, dans *CH*, t. I, p. 490.

⁵⁵ Voir Pierre Barbéris, *Mythes balzacziens*, op. cit., p. 159 : « Si *La Comédie humaine* est pleine d'argent, ce n'est pas seulement d'argent démasqué, condamné : Balzac ne serait alors qu'un moraliste grognon ; c'est d'argent mis à sa vraie place, *reconnu*. »

⁵⁶ *L'Envers de l'histoire contemporaine*, dans *CH*, t. VIII, p. 276.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 233.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 232.

qui atteint la plupart de ses confrères. Il suit une stratégie faite de « prudence », de « sagesse » et de « loyauté⁵⁹ ». Mais ce qui distingue surtout l'établissement bancaire qu'il dirige est le soutien qu'il apporte à l'œuvre de charité chrétienne fondée par la baronne de La Chanterie⁶⁰. D'emblée, cette charité provoque l'étonnement du lecteur. Comment concilier désintéressement et intérêt ? Finance et altruisme ? Sur ce point, la critique s'est partagée. On a affirmé que cette « banque morale » dessine l'image d'un Balzac livré « à une véritable entreprise de refondation critique du capitalisme⁶¹ ». On a objecté que cette « philanthropie rose bonbon⁶² » est peu plausible et que la maison Mongenod « n'efface, ni même, un instant, ne balance ses grandes rivales du type requin⁶³ ». La vérité, ou ce qui paraît telle, se situe quelque part entre ces deux extrêmes : si la réalité bancaire s'avère d'autant plus crédible qu'elle tend à se présenter comme un mélange de simulation et d'abus – pensons à la duplicité des frères Keller ou aux manœuvres de du Tillet –, la « multiplication de banquiers⁶⁴ » à laquelle on assiste dans *La Comédie humaine* autorise différentes lectures. En ce sens, et en insistant sur un aspect déjà évoqué, il faut reconnaître que la probité de la banque Mongenod, tout comme la vertu du banquier Charles Mignon, renvoie à un romanesque de type complexe, fondé sur la coexistence de deux logiques qui se partagent, bien que d'une manière asymétrique, le champ de la mimesis. On peut concevoir ce type de romanesque comme un régime de représentation pluriel comprenant le réel et son dépassement, ou comme un espace bilatéral incluant la description du monde financier tel qu'il est et sa critique par l'utopie. Une utopie, bien entendu, qui tend à fuir les voies traditionnelles (la figuration d'un non-lieu) pour s'attacher à des domaines bien réels : les rouages indispensables de la production capitaliste.

⁵⁹ *Ibid.* Charles Mignon, Godefroid, Baruch Borniche, Philippe Bridau, Mme de La Baudraye et sa mère sont parmi ses clients, voir : *Modeste Mignon* (dans *CH*, t. I, 490), *L'Envers de l'histoire contemporaine* (dans *CH*, t. VIII, p. 232), *La Rabouilleuse* (dans *CH*, t. IV, p. 484-485, 521), *La Muse du département* (dans *CH*, t. IV, p. 790).

⁶⁰ Voir *L'Envers de l'histoire contemporaine*, dans *CH*, t. VIII, p. 233 et 318.

⁶¹ Pierre Laforgue, « Charité, communisme et révolution : *L'Envers de l'histoire contemporaine* », dans *Balzac dans le texte. Études de génétique et de sociocritique*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2006, p. 173.

⁶² André Wurmser, *La Comédie inhumaine*, *op. cit.* p. 123.

⁶³ Pierre Barbéris, *Mythes balzaciens*, *op. cit.*, p. 168.

⁶⁴ Michel Butor, « Les parfums du quartier des Lombards. *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, La Maison Nucingen* », dans *Le Marchand et le génie (Improvisations sur Balzac II)*, *op. cit.*, p. 201.

La Maison Nucingen

Quant au personnage de Nucingen – le Nucingen de son roman homonyme, non pas l’amoureux ridicule mis en scène dans *Splendeurs et misères des courtisanes* –, il conviendra de remarquer qu’il s’agit d’une figure à plusieurs facettes. Arrêtons-nous d’abord sur la principale de ses caractéristiques, sa vocation à occuper les sommets. Le texte y insiste à plusieurs reprises. En effet, notre baron ne se situe ni au niveau subalterne, ni au niveau intermédiaire de la hiérarchie bancaire ; il appartient à la couche supérieure de la finance parisienne⁶⁵. Ses possibilités opératives apparaissent illimitées, l’hommage rendu par le narrateur à « l’omnipotence, l’omniscience, l’omniconvenance de l’argent » (*MN*, p. 331) le dit assez⁶⁶. Ajoutons qu’il possède l’art d’amener les autres à servir inconsciemment ses dessins. Et ces autres, on les devine très nombreux, voire innombrables. Les mots que le narrateur de *L’Argent* applique au banquier juif Gundermann peuvent tout aussi bien s’appliquer à Nucingen : il a « d’inépuisables troupes⁶⁷ » qu’il envoie au massacre.

Mais c’est la façon dont ce « Napoléon de la finance » (*MN*, p. 241) envisage l’activité bancaire qui prouve le mieux sa vocation à la suprématie. Intervenant « sur un champ d’action infiniment plus vaste et plus sombre » que celui du « marché officiel de la Bourse⁶⁸ », il est amené « à faire de tout⁶⁹ ». Il pousse ses déposants sur les titres, mais il ne dédaigne pas les opérations sur marchandises⁷⁰. Il est à la fois négociant, homme d’affaires et banquier. On reconnaît aisément dans sa politique la structure « assez

⁶⁵ Voir *Les Petits Bourgeois*, dans *CH*, t. VIII, p. 120.

⁶⁶ Mais il s’agit d’un hommage qui reste malgré tout ambivalent. Dans une œuvre où l’« ésotérisme » du « sujet » (Roger J. B. Clark, « Vers une édition de *la Maison Nucingen* : genèse et épreuves », dans *Balzac and the Nineteenth Century. Studies in French Literature Presented to Herbert J. Hunt by Pupils, Colleagues and Friends*, edited by Donald Geoffrey Charlton, Jean Gaudon and Anthony R. Pugh, Leicester, Leicester University Press, 1972, p. 88) est compensé par le feu de l’inspiration, l’argent est à la fois puissance et dérision : on le respecte et on s’en moque.

⁶⁷ Émile Zola, *L’Argent*, édition de Philippe Hamon et Marie-France Azéma, Paris, Librairie générale française, 1998, p. 401.

⁶⁸ Emmanuel Faillettaz, *Balzac et le monde des affaires*, Paris, Payot, 1932, p. 46.

⁶⁹ René Bouvier, *Balzac homme d’affaires*, *op. cit.*, p. 91.

⁷⁰ C’est ainsi qu’on le voit revendre aux Alliés le vin acheté à Grandet et à Duberghe.

disparate » et l'« indifférenciation⁷¹ » de la haute banque parisienne de l'époque de Balzac. Mais sa stratégie a des résonances plus larges. Fernand Braudel souligne « l'éclectisme » et « l'indivisibilité » du très haut capitalisme du XIX^e siècle. Selon ce grand historien des civilisations, l'avantage de se trouver en un point dominant est précisément de « n'avoir pas à s'enfermer dans un seul choix », d'« être éminemment adaptable, donc non spécialisé⁷² ». Nucingen tient donc une position intangible, inexpugnable, celle du banquier polyvalent, universel, mixte, « à tout faire⁷³. Les autres, il les manœuvre d'un haut. Avec lui, écrit Pierre Barbéris, la bourgeoisie « apparaît déjà sous un jour non plus pittoresque, mais vertigineux⁷⁴ ».

Mais le récit de ses liquidations suggère que cette invulnérabilité dans laquelle le professionnel de l'argent semble pouvoir s'envelopper n'est que relative. C'est Blondet qui se charge d'articuler l'analyse du concept. Selon lui, le banquier doit non seulement combattre la « guerre » (*MN*, p. 339) qui caractérise le « monde de l'argent » (*MN*, p. 339), et soutenir une lutte intrinsèquement darwinienne, mais aussi apprendre à lire les contingences de l'histoire, car c'est dans les dangers de la « Politique » (*MN*, p. 340) que son capital risque fort de succomber⁷⁵. N'oublions pas que si l'habile du Tillet « jette les bases d'une immense fortune en spéculant sur [...] le retour des Bourbons⁷⁶ », l'honnête d'Aldrigger se ruine pour avoir trop cru à Napoléon. Autrement dit, la banque semble soumise à une double instabilité, à une double fluctuation, celle inhérente au commerce de l'argent et celle liée aux aléas des événements politiques. D'où la mise en garde finale prononcée par Blondet à propos du destin tragique réservé au

⁷¹ Bertrand Gille, *La Banque et le crédit en France de 1815 à 1848*, op. cit., p. 55 et 54.

⁷² *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 448.

⁷³ Voir Giuseppe Guizzi, *Il « caso Balzac »*. *Storie di diritto e letteratura*, Bologna, Il Mulino, 2020, p. 224.

⁷⁴ Pierre Barbéris, *Le Monde de Balzac*, Paris, Kimé, 1999, p. 251.

⁷⁵ Nucingen symbolise « le capitalisme du milieu du XIX^e siècle » parce qu'il est « directement lié à la politique », comme Leuwen chez Stendhal, comme Danglars dans *Monte-Cristo*. L'âge de Nucingen est « l'âge de l'argent politique – celui de Laffitte, des Périer, des Fould, en attendant les Pereire » (Pierre Citron, « Introduction » à *La Maison Nucingen*, dans *CH*, t. VI, p. 325 et 326).

⁷⁶ Ronnie Butler, « Dessous économiques dans *La Comédie humaine* : les crises politiques et la spéculation », *L'Année balzacienne*, 1981, p. 271. Voir César Birotteau, dans *CH*, t. VI, p. 88.

grand capitaliste : « Dans chaque siècle, il se trouve un banquier de fortune colossale qui ne laisse ni fortune ni successeur. [...] Comme le Temps, la Banque dévore ses enfants » (*MN*, p. 340).

Assurément, Nucingen tend à dévorer plus qu'à être dévoré. Il ne manque pas une occasion d'exercer son droit d'être « habile » (*MN*, p. 360). Ce qui veut dire qu'il agit sans aucun frein, ni moral ni législatif. Et pour cause. D'une part, l'honnêteté n'est pour lui qu'apparence⁷⁷, de l'autre, il opère dans une « société de dupes⁷⁸ » où la loi est « facile à tourner⁷⁹ ». En 1826, en orchestrant sa troisième liquidation, il a une idée fixe : « égorger les gens, mais légalement, sans les faire crier⁸⁰ », pour utiliser les mots que le narrateur de *La Curée* emploie à propos du spéculateur Aristide Saccard. Et notre baron sera fidèle à son programme : il prendra de l'or pour rendre des signes, sans que personne ne puisse rien objecter. Son « *puff* financier » (*MN*, p. 388) ne risque pas d'encourir la sanction de la justice car, explique Bixiou, la hausse et la baisse des effets est produite par un mouvement « atmosphérique » sur lequel il n'existe « aucune théorie scientifique » (*MN*, p. 391). Ainsi, *La Maison Nucingen* prend soin d'enseigner que la morale est, dans l'ordre de l'action, ce qu'est l'équivalent général dans l'ordre des échanges marchands, une réalité flexible⁸¹.

⁷⁷ Selon Couture, « Nucingen a osé dire qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme » (*MN*, p. 339). Déjà Vautrin avait exprimé le même concept (voir *Le Père Goriot*, dans *CH*, t. III, p. 144).

⁷⁸ Emmanuel Failletaz, *Balzac et le monde des affaires*, op. cit., p. 46.

⁷⁹ J. Druesne, « La Banque et les affaires dans Balzac », *Siège et Agences*. Bulletin trimestriel de la Société générale, 46, janvier 1964, p. 23.

⁸⁰ Émile Zola, *La Curée*, édition établie et annotée par Henri Mitterand, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1981, p. 87. Nucingen possède au plus haut degré l'art de « cacher le vol sous une apparence de légalité » (Honoré de Balzac, *Code des gens honnêtes*, dans *Œuvres diverses*, édition publiée par Roland Chollet et René Guise, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1996, p. 154).

⁸¹ « En petit, dit Blondet, l'affaire peut paraître singulière ; mais en grand, c'est de la haute finance. Il y a des actes arbitraires qui sont criminels d'individu à individu, lesquels arrivent à rien quand ils sont étendus à une multitude quelconque, comme une goutte d'acide prussique devient innocente dans un baquet d'eau. » (*MN*, p. 370).

Conclusion

L'apparition du banquier dans le personnel romanesque correspond à sa prise de pouvoir politique dans la France orléaniste. Le roman balzacien invite à focaliser l'attention sur trois aspects : la reconnaissance de la richesse comme force socialement hégémonique ; l'idée du devenir comme processus pensable en termes de cyclicité économique ; l'émergence au sein de la mimesis d'une dialectique entre banque morale et banque immorale.

Le développement bancaire se devine dans le tissu de certains récits de *La Comédie humaine*. Dans le tableau qu'il trace de la nouvelle société née de la Révolution, le romancier insiste sur le remplacement de l'élite traditionnelle par une élite issue des affaires et sur l'assimilation entre banque et moderne aristocratie.

Mais le pouvoir de l'argent est un pouvoir instable. Le phénomène de la mortalité bancaire traverse les siècles et le banquier subit les contrecoups de la conjoncture. Balzac en a une expérience directe lors de la révolution de 1848. Dans son univers fictionnel, c'est le banquier de province Pierre Graslin qui emblématise cette instabilité : la crise dont il est victime le tue. La cyclicité de l'économie s'entrevoit derrière sa fin tragique. L'exemple de Charles Mignon permet, au contraire, de penser le drame de la faillite dans l'optique *shumpétérienne* de l'évolution économique. Sa ruine et sa résurrection financière suggèrent l'idée d'une nouvelle forme de devenir, rythmé par les lois et les soubresauts du système capitaliste.

Le roman balzacien ne se contente pas de raconter la banque, ce nouveau visage du pouvoir. Il questionne la manière dont ce pouvoir opère. C'est ainsi qu'on voit apparaître, sinon une ligne de fracture, du moins un écart sensible, entre un romanesque de l'argent volé et un romanesque de l'argent restitué. Du Tillet, les frères Keller, Taillefer, pour ne citer qu'eux, ne font que dépouiller leurs proches. Charles Mignon et Frédéric Mongenod se montrent capables d'agir éthiquement. La conduite du premier est empreinte de générosité. La politique du deuxième est tournée vers l'idéal de la charité.

Dans le cadre de cette différenciation de la mimesis, Nucingen s'offre comme une figure particulièrement riche, permettant d'entrelacer une multiplicité de perspectives. En effet, il semble avoir toutes les qualités indispensables pour « fonder une dynastie » (*MN*, p. 340) promise à une longue prospérité, mais ses opérations inspirent au narrateur des considérations inattendues sur la fragilité du pouvoir de l'argent. En définitive, le texte qui raconte la genèse de sa fortune accomplit trois micro-

actes : il assimile son identité à celle d'un « conquérant » (*MN*, p. 339-340) toujours couronnée de succès, excellent à transmuter le capitalisme sauvage en haute finance ; il proclame sans ambages la nature radicalement instable du pouvoir de l'argent ; il pose une équivalence implicite entre l'exercice plus ou moins légitime de ce pouvoir et les possibilités du romanesque.

La Maison Nucingen *ou* Histoire de la grandeur
et de la décadence d'Eugène de Rastignac ?
Une poétique de la contre-lisibilité

ÉRIC BORDAS
École Normale Supérieure de Lyon

Dans l'ensemble de la production des nouvelles de Balzac, *La Maison Nucingen* est, notoirement, un texte tout à fait à part, qui n'a vraiment rien à voir avec les courts récits sentimentaux ou terrifiants publiés en revues entre 1829 et 1836 d'accès très simple. « Un roman sans sujet ou un sujet sans roman », juge Roland Chollet¹. Sa lisibilité la plus élémentaire pose problème à tous les niveaux. Tout d'abord parce que c'est un récit, plus qu'un autre, de dynamique énonciative explicitement dialogique qui choisit l'éclatement et l'éparpillement des discours narratifs comme principe matriciel, ce qui produit un texte particulièrement digressif, effet qui n'est pas le même concentré dans une nouvelle de soixante pages et dans un roman-feuilleton. Ensuite parce que son contenu romanesque, qui conduit l'intrigue principale et ordonne l'intérêt de la lecture par la cohérence de la représentation référentielle, n'est autre que les spéculations financières d'un capitaliste de la monarchie de Juillet, ce qui implique pour le lecteur des connaissances tout à fait précises en matière de placements, de banque, autant que de réelles facilités arithmétiques à compter les sommes avancées, s'il veut comprendre ce qui se passe et ce qu'a réalisé le personnage principal – Pierre Citron, éditeur du texte, évoque « l'aridité d'exposés financiers » de l'un des textes « les plus techniques de *La Comédie humaine*² ».

L'on se propose d'étudier les complexités narratives en tous genres dont Balzac a très volontairement – l'histoire de la rédaction le prouve³

¹ *L'Œuvre de Balzac en préfaces*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 274.

² « Introduction » (*La Maison Nucingen*), dans *CH*, t. VI, p. 318.

³ Voir l'histoire du texte présentée par Pierre Citron. Celui-ci note, par exemple à propos des répliques en interaction pleines de rapidité : « les variantes attestent que souvent Balzac n'a atteint tel échange de propos qui sonne avec un parfait naturel qu'après trois ou quatre additions successives », *ibid.*

– surchargé son texte, tant pour rendre la vivacité et la spontanéité d'improvisation des quatre compères narrateurs un peu avinés dans leur cabinet, sacrifiant ainsi le beau au vrai, que pour faire comprendre ou au moins sentir, approcher, la perte du sens recteur logique de convention, jadis soumis à une obsolète volonté transcendante absolue et résolutive, dans le cas d'un récit financier, ce genre littéraire inédit que Balzac est en train d'affiner depuis *Gobseck*⁴. Le romanesque de l'argent moderne a sa grammaire narrative originale : Nucingen est son maître et Rastignac son ouvrier ; son lecteur (balzacien) doit se familiariser avec elle, en toute modestie, pour bien comprendre, précisément, qu'il ne comprendra jamais bien tout. Parce qu'il n'y a rien à vraiment comprendre : juste des montages à suivre et des sommes à additionner ou à soustraire. La contre-lisibilité des opérations financières de Nucingen, d'ordre tabulaire et paradigmatique, dont les sommes chiffrées sont les formules symboliques de signification, est ainsi, on va le voir, le deuil de la lisibilité linéaire et syntagmatique du roman d'apprentissage de Rastignac sur lequel Balzac avait tout misé et tout gagné. Si, intelligent et exigeant, l'auteur a compris qu'on ne peut déjà plus réécrire *Le Père Goriot*, son lecteur, lui, va devoir l'apprendre.

Linéarité et sinuosités : la conduite du récit ou la question de l'intrigue

Le point de départ narratif et romanesque de *La Maison Nucingen*, celui à partir duquel les pistes découvertes par le récit-cadre du restaurant parisien proposé par un narrateur qui va vite comprendre qu'il n'est plus à sa place, lui et sa conquête galante, dans le monde d'une telle poétique, c'est la mystérieuse fortune de Rastignac. « Mais comment a-t-il fait sa fortune, demanda Couture » qui propose un cursif résumé des débuts difficiles du jeune Charentais à Paris (*MN*, p. 332). À quoi Bixiou répond : « Je vais vous raconter l'origine de sa fortune » (*MN*, p. 334). Mais le très

⁴ Après des travaux d'érudition qui cherchaient à expliquer la nature exacte des opérations du banquier en vérifiant, en particulier, leur vraisemblance et leur réalisme réalisable (voir *infra*), il appartient à Alexandre Péraud d'avoir relancé l'intérêt de la critique balzacienne pour *La Maison Nucingen* dont il a fait le parangon du « récit financier » moderne, genre littéraire spécifique en tant que producteur de crédit romanesque mis en scène dans la fiction dont il devient le principe et visant à faire oublier l'argent concret au profit de son idée, voire son hypothèse : voir *Le Crédit dans la poétique balzacienne*, Paris, Classiques Garnier, 2012. Comme exemple d'étude inspirée par son travail, voir Jérémie Naïm, « *La Maison Nucingen*. Essai d'analyse comportementale », *Romanesques*, n° 7, 2015, p. 211-226.

bavard journaliste ne répond pas aussi vite, à vrai dire, tant s'en faut. Entre sa proposition et la question de son ami, deux pages ont été remplies de répliques vives, de traits d'esprit, d'anecdotes historiennes, de propos divers. Et, du reste, encore trois autres pages plus loin, Bixiou, toujours aussi prolixe, se fait rappeler à l'ordre par Blondet : « Tu devrais bien nous entamer ton conte » (*MN*, p. 337). Ce que Bixiou ne se décide toujours pas à faire. Le lecteur comprend qu'il va lui falloir beaucoup de patience pour obtenir le récit promis et les informations attendues.

Très clairement, la linéarité chronologique d'un récit ordonné par une analepse de référence, qui plongerait dans un passé daté pour progresser vers le présent de la narration ne sera pas suivie ici. L'histoire de la fortune de Rastignac ne se dira pas dans la continuité temporelle avec *terminus a quo* et *terminus ad quem*, mais dans des variations aspectuelles de durées diffractées soumises au bon vouloir des joyeux viveurs, autant qu'à leur nécessité d'expliquer tel ou tel fait. Car, bavards et insolents, Bixiou, Blondet, Finot et Couture sont tout sauf idiots ; ils ne parlent pas pour ne rien dire : soumis au très balzacien démon de l'explication par l'analyse sémiotique, et sensibles aux régimes d'historicité des références qui permettent de comprendre le présent, ils ne vont cesser de multiplier les références, comme autant de notes, qui peuvent, à peu près, expliquer l'inexplicable et introduire un peu d'ordre dans le non-sens de la vie. Cela nous vaut, par exemple, une mise au point sur l'expression « *coup de Jarnac* » en forme de parabole historique sur la trahison qui semble, à sa première apparition dans la bouche de Blondet (*MN*, p. 335), un peu pittoresque et décorative, mais dont la récurrence explicite au fil des pages (*MN*, p. 337, 340) va faire un motif précis dont le lecteur devine vite le sens dans le cadre des aventures de Rastignac. Le bavardage n'est pas du remplissage : les locuteurs qui ne se veulent pas narrateur balzacien occupent et même saturent l'espace et le temps des discours par des propositions sémantiques qui sont autant de micro-récits en interaction les uns avec les autres, dialogisme polyphonique oblige, mais surtout qui proposent un cadre heuristique au récit à venir de cette mystérieuse réussite. Les isotopies rectrices s'accumulent en autant de pistes narratives qui parviendront à toutes se réunir en fin de récit, ce dont, au début, le lecteur a toutes les raisons de douter : jamais, peut-être, Balzac ne l'a autant malmené en le perdant à ce point dans les tours et les détours de ses discours tous plus spirituels les uns que les autres.

L'une de ces isotopies lexicalisées est plus explicitement saillante : il s'agit, bien sûr, de celle qui se décline sémantiquement à partir du nom

propre *Nucingen*. Rastignac est l'amant de la femme du célèbre banquier : tout le monde le sait et Nucingen sait que tout le monde sait qu'il sait. La fortune de Rastignac, objet du récit, est donc plus que certainement liée à l'histoire du Juif alsacien. Cela nous vaut, après les annonces citées concernant Eugène, et dix pages après le début de la nouvelle, cet authentique et immanquable *incipit* balzacien en bonne et due forme⁵ : « La prospérité de la maison Nucingen est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre époque, reprit Blondet. En 1804, Nucingen était peu connu, les banquiers d'alors auraient tremblé de savoir sur la place cent mille écus de ses acceptations » (*MN*, p. 338). Le lecteur est rassuré ; voici l'analepse explicative qui va découvrir raisons, causes et conséquences : enfin, après des agitations dialoguées dans le style vif de celles du début du *Colonel Chabert*, le récit balzacien va commencer, nous racontant la geste de « la maison Nucingen » qui va certainement nous expliquer la fortune de Rastignac, comme promis. Mais rien ne se passe comme prévu et les amis partent tout de suite dans des remarques sur du Tillet, associé et complice de Nucingen, et surtout sur l'histoire de la Banque à travers les siècles et ses illustres victimes et héros, de Law aux Fugger-Badenhausen. Mais Bixiou veille au récit promis et nous l'assure : « Je reviens à nos moutons. » Et il enchaîne, dans une rupture thématique nette : « Connaissez-vous Beaudenord ? » (*MN*, p. 340). Commence alors l'histoire de celui qui était « la fleur du dandysme il y a dix ans » (*MN*, p. 340), mais qui est pourtant une figure inédite dans le monde de *La Comédie humaine* et ne réapparaîtra d'ailleurs pas.

Balzac revient alors, en apparence, à l'une des bases de sa poétique narrative et romanesque de tradition : le récit se confond avec les biographies de quelques personnages. À cet endroit du texte, le lecteur balzacien respire et retrouve ses marques, comme avec le faux *incipit* qui avait précédé : la lisibilité du récit opère par rappel implicite à d'autres histoires plus ou moins comparables, à ces hommes nuls mais plutôt aimables, du monde sans rien comprendre au monde, aux fortunes héritées qui demeurent fragiles, et aux amours mal choisies – on pense à Paul de Manerville, par exemple. *La Maison Nucingen*, ce récit technique de la finance, écrit ainsi aussi la scène de la vie privée à Paris, que l'on devine tout de suite finalement ratée, de Beaudenord : son tigre sémillant, venu de Londres à Paris, Paddy, Joby, Toby, son coup de foudre, sous les yeux de Rastignac, pour la charmante Isaure d'Aldrigger, fille – nous y voilà – du premier patron de Nucingen, un baron allemand dont la

⁵ Sur l'*incipit* balzacien, voir Andrea Del Lungo, *L'Incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003 (troisième partie).

propre histoire se trouve elle aussi rappelée selon la même méthode d'une analepse biographique bienvenue « en trois mots », homme dont le point faible était une indépassable honnêteté bienveillante à en croire son ancien premier commis, ainsi qu'une excessive fidélité à Napoléon (« Honnête homme, mais bête ! » [MN, p. 359]). Désormais l'histoire du mariage de Beaudenord et d'Isaure est liée à l'histoire de Nucingen puisque celui-ci, par fidélité, veille sur ce qui reste de fortune à la baronne : « Nucingen est homme à dévorer le capital de son ancien patron et à le lui rendre », comme on l'explique dans son dos (MN, p. 357). Ce projet de mariage d'amour, romanesque par définition, est doublé du projet parallèle du mariage de Malvina, la sœur aînée d'Isaure, avec du Tillet, afin de mieux veiller à ce que les affaires ne sortent pas de la famille, version cynique et désabusée des illusions sentimentales des deux jeunes gens. Nucingen est là, sinon lui-même, du moins son autorité toujours rappelée, pour faire pression sur son complice, pour tenir à distance les Desroches et les Matifat qui tournent autour des trois femmes désirables mais menacées, le plus souvent par l'intermédiaire de Rastignac qui agit pour lui dans les salons. Toute cette scène comique est racontée avec les interruptions permanentes des quatre causeurs, mais reste à peu près linéaire dans sa chronologie rétrospective : le temps d'une trentaine de pages, *La Maison Nucingen* est l'histoire du mariage de Beaudenord et d'Isaure.

Mais vient, enfin, le temps du rappel à l'ordre : « Je ne vois dans toutes les toupies que tu lances, rien qui ressemble à l'origine de la fortune de Rastignac », finit par s'insurger Couture qui attend ce qui lui a été promis – comme le lecteur, mais en ayant peut-être meilleure mémoire que lui. « Nous y sommes, s'écria Bixiou. Vous avez suivi le cours de tous les petits ruisseaux qui ont fait les quarante mille livres de rente auxquelles tant de gens portent envie ! Rastignac tenait alors entre ses mains le fil de toutes ces existences. [...] – Voyons ! comment ! s'écria Finot. Je sais bien des choses, et je n'entrevois pas le mot de cette énigme » (MN, p. 369).

Commence alors, après l'introduction dialoguée qui a posé le sujet (la fortune de Rastignac) et la petite comédie de Beaudenord qui est censée en être le cadre, le troisième moment de *La Maison Nucingen* qui va être celui du drame et de l'explication : « Blondet vous a dit en gros les deux premières liquidations de Nucingen, voici la troisième en détail, reprit Bixiou » (MN, p. 369). Blondet a, en effet, très rapidement évoqué au début de son récit déjà cité comment Nucingen s'y prenait pour suspendre ses paiements quand il était en difficulté, attendait que le marché néglige ses valeurs mortes, puis reprenait allègrement ses paiements ainsi renforcés par de moindres coûts (MN, p. 338). Fidèle à sa

poétique, Balzac commence par repartir en arrière pour expliquer que « [d]ès la paix de 1815, Nucingen avait compris ce que nous ne comprenons qu'aujourd'hui : que l'argent n'est une puissance que quand il est en quantités disproportionnées » (*MN*, p. 369). Suit le récit de la fameuse troisième liquidation, nettement plus ambitieuse et développée que les précédentes. Et c'est la disparition dans le texte, sans aucune explication, de Beaudenord, Isaure, Malvina et leur mère : évanouissement pur et simple de la scène de la vie privée parisienne dans ce qui n'est plus, en effet, qu'un strict récit financier avec ses isotopies techniques de sommes et de dividendes, de placements, d'intérêts et de capitalisation. Le lecteur peut se sentir abandonné sans aucune précaution : la transition est brutale, non commentée, non justifiée. Pourtant, Bixiou a une métaphore qui doit déjà permettre de deviner ce qui va être précisé en fin de récit : « La mise en scène d'une machine si vaste [...] exigeait bien des polichinelles » (*MN*, p. 371). Elle est reprise un peu plus loin quand il s'agit de conclure la réussite de l'Alsacien : Palma, Werbrust et du Tillet, ses complices, « comprirent que le tour était fait, mais ils furent seuls à le comprendre. Ces écoliers étudièrent la mise en scène de ce *puff* financier, reconnurent qu'il était préparé depuis onze mois, et proclamèrent Nucingen le plus grand financier européen » (*MN*, p. 388). Métaphore, du reste ? La mise en scène ici n'est en rien un trope : Nucingen a figuré par des rumeurs des opérations financières qui n'existaient pas pour en réaliser d'effectives ; il ne s'agit pas d'illusions mais d'anticipations à crédit : tout cela est parfaitement réel. Rastignac a donc été l'un de ses acteurs, là encore non métaphoriques ni même analogiques mais absolument littéraux, comme Claparon. Acteurs ou ouvriers, on dirait presque « employés » rétribués et rémunérés aux intérêts. Quand Bixiou a besoin d'une métaphore pour faire image, ce n'est en rien le registre du théâtre qu'il sollicite : il sait très bien que le travail, la spéculation sur l'imaginaire, n'est ici en rien un sens figuré. Mais en revanche, le vocabulaire de la machine dynamique pourra rendre de grands services pour préciser un peu mieux le rôle de Rastignac dans le monde de Nucingen, à condition qu'il soit recadré par un contexte politique et social : « Les deux premières liquidations avaient démontré à notre puissant baron la nécessité de s'attacher un homme qui pût lui servir de piston pour agir sur le créancier. [...] il lui fallait [...] un Claparon intelligent, doué de bonnes manières, un véritable diplomate » (*MN*, p. 380). Le « piston » Rastignac qui lancera les affaires en annonçant les pertes à brader et les profits à gagner doit aussi être un « diplomate » élégant et crédible dans les salons pour avoir la confiance de Beaudenord avec son cousin d'Aiglemont et autres gros poissons à prendre dans les

pièges du loup-cervier.

Car telle était la raison d'être de l'histoire du dandy pas très intelligent mais amoureux et aimable qui revient *in extremis* pour servir de « [c]onclusion » de l'aveu même du terrible Bixiou (*MN*, p. 389) : Beaudenord a tout simplement été l'une des victimes exemplaires des spéculations de Nucingen parce qu'il a suivi les conseils de placement suggérés par l'élégant et fiable Rastignac. Le résultat est l'un de ces désastres rapides en fin de récit, l'échec d'une vie sous la faillite financière, comme Balzac sait les résumer en quelques lignes, ne laissant rien à sauver (*MN*, p. 390). Quant à Eugène, dans toute cette histoire il ne « comprit rien, mais il avait gagné quatre cent mille francs que Nucingen lui avait laissé tondre sur les brebis parisiennes » (*MN*, p. 388). La promesse est tenue : malgré toutes les digressions, les tours et détours des paroles, les bifurcations des discours narratifs, le lecteur a appris l'origine de la fortune de Rastignac, comment il a permis à Nucingen de gagner des millions en faisant faire à Beaudenord et son cercle des placements destinés à faire faillite pour être liquidés et rachetés avec une confortable plus-value, et comment son commanditaire lui a laissé quelques miettes de ses profits. Le tout sans rien comprendre au génie des affaires du mari de sa première maîtresse.

Lisibilité de la représentation : où sont les corps et les décors ?

Les trente pages centrales de l'histoire de Beaudenord et de la famille d'Aldrigger déséquilibrent donc, en un contrepoint satirique et conventionnel, la conduite d'un récit dont, en effet, les finances et leur potentiel imaginaire inédit constituent le vrai sujet de représentation. Mais ce déséquilibre a pour fonction d'opposer, dans toute leur inégalité flagrante, le monde romanesque de Rastignac, qui est celui de Beaudenord, monde familial depuis *Le Père Goriot*, et celui de Nucingen, nouveau, inconnu, original, et très inquiétant, voire dangereux – et tel est le sens, également, du rapprochement entre le cursif récit financier inédit et cet autre roman d'apprentissage « balzacien » qu'est *César Birotteau*, voulu par Balzac dans sa dédicace à Zulma Carraud, *César* qui est proche de *Goriot* dans ses portraits et ses décors, dans toute sa matière narrative et sa matérialité d'objet : « Vous et quelques âmes, belles comme la vôtre, comprendront ma pensée en lisant *La Maison Nucingen* accolée à *César Birotteau*. Dans ce contraste n'y a-t-il pas tout un enseignement social ? » (*MN*, p. 329). Et peut-être plus encore, et surtout, un enseignement

esthétique à partir d'une redéfinition du romanesque⁶.

Le premier monde est nul et superficiel, prévisible, peuplé d'imbéciles et d'idiotes ; le second est insaisissable, ne correspond à aucune image familière et donc rassurante, rempli de quelques hommes supérieurs lointains dans leur génie de la pensée de l'anticipation. Le premier monde est celui de la mesquine ambition sans surprise, individuelle et sans perspective autre qu'un bonheur personnel ; le second est celui de la domination, de l'appauvrissement des uns et de l'enrichissement des autres. Le premier est concret et rempli de biens matériels aussi décoratifs que superficiels, le second est de référence abstraite : les choses contre les idées. En fait, le premier est saturé de représentations dont le nombre discrédite la valeur, éparpillée, parmi les silhouettes en costumes d'apparat que l'on (re)connait parfaitement ; le second est non représenté car non représentable, lointain, non descriptible en termes de déclinaison paradigmatique d'objets et de supports imaginaires : la plénitude de sa force d'action est d'abord dans sa non-matérialité, et le vide de toute description qui pourrait y être attachée est son principe, sa force⁷.

En effet, l'abstraction du romanesque de Nucingen est attestée par l'absence de toute description de décors et portrait de corps dans la nouvelle. C'est là une exception très rare sous la plume de Balzac. La lisibilité de la représentation ne s'appuie pas, ici, sur des mises en forme rappelant des références plastiques, des référents visualisables. Convention satirique oblige, il y a bien quelques rapidités sur les robes roses de la baronne d'Aldrigger, les petits pieds d'Isaure et la grande taille de Malvina, ces comparses d'une comédie humaine de référence, mais pour le reste, les quatre narrateurs ne se sentent pas obligés de détailler quoi que ce soit.

⁶ Préfaçant *La Maison Nucingen* en 1951, Bernard Guyon rappelle le parallèle et juge les deux œuvres « in-comparables » : « *César Birotteau* appartient au type le plus classique du roman balzacien : brève "avant-scène" dramatique ; très longue exposition avec portraits, descriptions, retours en arrière [...]. Ici, rien de tel : le corps de la nouvelle est constitué par [...] une conversation, pleine de fantaisie et de brillantes digressions [...]. L'aventure même qui donne son titre au récit n'y occupe que quelques pages », dans *Œuvres de Balzac : La Maison Nucingen, Eugénie Grandet*, Paris, Club français du livre, p. 12-13.

⁷ Sur les problèmes théoriques posés par la représentation de l'argent dans le roman français du XIX^e siècle, voir Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014, et en particulier Jean-Joseph Goux, « Monnaie, échanges, spéculations. La mise en représentation de l'économie dans le roman français au XIX^e siècle », *ibid.*, p. 51-70 ; sur Balzac et sa poétique des chiffres et des sommes, voir Éric Bordas, « Balzac et la lisibilité de l'argent romanesque », *ibid.*, p. 117-133.

Passé encore pour Rastignac puisqu'il est présenté comme une référence familière, mais c'est le portrait de Nucingen qui étonne par sa cursivité et son refus des indications d'usage. Il n'a d'ailleurs même pas droit à une présentation autonome mais est évoqué dans sa comparaison avec son double et antithèse qu'est du Tillet. De celui-ci, Bixiou estime qu'il est « un chacal [...] maigre, élancé » : « l'autre est cubique, il est gras, il est lourd comme un sac, immobile comme un diplomate. Nucingen a la main épaisse et un regard de loup-cervier qui ne s'anime jamais ; sa profondeur n'est pas en avant, mais en arrière : il est impénétrable, on ne le voit jamais venir » (*MN*, p. 339). Point final : le lecteur n'en saura pas plus sur le corps de ce personnage qu'il ne verra quasiment jamais agir lui-même, mais dont il entend ce que l'on dit de lui. Une présence donc, plus qu'un physique ; une impression sensible (et inquiétante) plus qu'une expression gestuelle. Comme tous les puissants, Nucingen fait peur par sa façon d'occuper l'espace, même en étant absent, de toute évidence : homme de contrôle partout. De même, le lecteur entendra peu sa voix, pourtant si éminemment corporelle et qui lui donnerait tant de réalité concrète et précise en tant qu'« effet-personnage » dans un récit : cette voix portée par son illustre accent, reproduit par Bixiou, ne résonne qu'à un seul moment dans le texte, le temps de pousser du Tillet à épouser Malvina pour mieux veiller sur ses intérêts (*MN*, p. 358), et, à la dernière page, pour demander au ministre Cointet une place de bureau pour « *ce baufre Peautenord* » qu'il a ruiné (*MN*, p. 391) – cette voix sera très présente quand Nucingen sera devenu un héros amoureux et ridicule dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, mais ce sera alors une régression poétique pour lui, dans l'histoire de sa faiblesse : dans *La Maison Nucingen*, récit de sa puissance, il rayonne de et par son vide sémiotique, pur actant et non personnage.

Le romancier rejoint sa créature : Nucingen a compris que moins il agirait directement lui-même, plus il s'effacerait derrière le beau Rastignac et plus il aurait de force ; que moins il se ferait entendre et plus il aurait d'autorité. De même Balzac a compris que l'inaccessibilité de son personnage, irréprésentable au sens littéral, accentuerait son prestige poétique avec sa puissance romanesque. Sur ce point Nucingen est même supérieur, dans *La Comédie humaine*, à Vautrin, tributaire d'une imagerie de roman-feuilleton et de mélodrame : il est plus réel et moins romanesque, plus moderne, sans doute – ce pourquoi il est aussi moins attachant, car n'offrant quasi aucun repère d'identification dans son principe personnel de contre-lisibilité construit par opposition au romanesque de Rastignac et donc de Vautrin.

La Maison Nucingen est ainsi un récit, une proposition de représentation par la linéarité dans le temps d'un discours qui mobilise des objets en interaction, sans représentation matérielle des objets actantiels du texte, ce qui veut dire, d'abord, sans description ni portrait, mais également sans sémiotique indicative, sans principe métonymique qui introduirait de l'explication par des visualisations. C'est ainsi que la Maison Nucingen est sans maison aucune, très étrange hapax dans un ensemble romanesque qui s'ouvrira, de par la volonté de son auteur, par la description d'une modeste maison de la rue Saint-Denis, avec son enseigne vieillie du petit commerce du « Chat-qui-pelote ». *La Comédie humaine* est ainsi placée sous le signe du geste archéologique et du pittoresque, littéral, de la description d'un lieu qui doit tout expliquer, comme un signe de l'origine : *La Maison Nucingen* s'écrit très précisément contre cette esthétique, contre cette poétique, tout comme la finance de Nucingen, pure manipulation de ce qui n'existe pas et ne doit jamais se concrétiser, s'invente contre les petites actions douteuses et dangereuses, obsolètes et d'anciens temps, de Gobseck et ses thésaurisations qui finissent par pourrir dans un appartement, et contre le commerce du provincial Grandet et ses bouteilles de champagne (*MN*, p. 338)⁸. Le changement de régime d'historicité des modes de spéculation, de la Révolution de 1789 à celle de 1830, s'accompagne d'un changement de régime esthétique de narration et de représentation comme mise en forme devant produire du sens⁹.

La représentation prise en charge par *La Maison Nucingen* est celle qui circonscrit les cadres dans lesquels le banquier agit à distance, envoyant Rastignac faire le travail, précisément, de représentation sur les scènes mondaines – en quoi, répétons-le, la métaphore du théâtre n'est pas un trope mais une structure d'intelligibilité, orientée par le vocabulaire, pour figurer un champ d'actions, mais d'actions abstraites : celui des actions en bourse¹⁰. Telles sont les vraies actions de Nucingen, et elles s'écrivent

⁸ Les cent cinquante mille bouteilles de champagne achetées trente sous à Grandet et vendues six francs aux Alliés de 1817 à 1819 sont l'une des premières bonnes affaires de Nucingen, mais tout à fait à l'ancienne, sans génie : Nucingen fait encore du commerce, pas de la finance. Sur le rapprochement entre les deux hommes d'argent et le passage de l'archaïque à la modernité par une pensée de l'immatériel mise en forme par le droit français, voir Giuseppe Guizzi, *Il « caso Balzac »*. *Storie di diritto e letteratura*, Bologna, Il Mulino, 2020, p. 199-230.

⁹ Sur la dimension historique du passage des affaires de Grandet à celles de Nucingen, voir Ronnie Butler, « Dessous économiques dans *La Comédie humaine* : les crises politiques et la spéculation », *L'Année balzacienne*, 1981, p. 267-283.

¹⁰ Sur l'argent et l'illusion comme principe de mise en forme dont Nucingen est le

sur le deuil des actions concrètes des petits commerçants, sur leur travail. Toute métaphore lexicale banalisée, dans le monde sans représentation de Nucingen, est presque condamnée à devenir catachrèse. Du reste, le travail de représentation de Rastignac dans les salons ne communique jamais directement avec le travail de manipulation à distance de son patron. Une métalepse toute balzacienne ne laisse aucun doute là-dessus. Eugène vient de rouler définitivement Beaudenord en lui dictant sa lettre antidatée à Nucingen dans laquelle il vend tous ses fonds pour acheter les actions de Claparon : « Et d'un de chambré ! », conclut-il. « Pendant que Rastignac manœuvrait dans Paris, voilà quel aspect présentait la Bourse », commente, pour sa part, le narrateur Bixiou (*MN*, p. 384).

Précisément, de cet « aspect » que « présentait la Bourse », le lecteur ne saura rien, du moins s'il attend un « aspect » visuel, une représentation plastique : là encore, nulle description pittoresque ou épique, poétique ou comique. En fait, nul point *de vue* dans ce texte à la polyphonie diffractée. Puisque, de toute façon, la Bourse n'est rien d'autre qu'un « rassemblement de causeurs qui vont et viennent [...] après l'irrévocable fixation du cours des effets publics » (*MN*, p. 384), il n'y a donc rien à *montrer* dans le texte, et la représentation des corps et décors, avec sa sémiotique du détail, se subsume dans la narration des choix de Nucingen. Lequel n'est du reste même pas présent lui-même, puisqu'il est à Bruxelles, dit-on, pour faire croire à sa liquidation, laissant sa femme, plus que jamais complice de Rastignac, faire le travail de la représentation sur la scène parisienne en présentant au tribunal une demande en séparation de biens (*MN*, p. 385).

Contre le romanesque du matérialisme, la puissance de l'immatériel

La lisibilité de *La Maison Nucingen* se déploie donc à l'envers de et presque *contre*, au sens de rivalité, voire d'hostilité, la lisibilité de représentation *balzacienne* de *La Comédie humaine*¹¹ : Nucingen est sur ce point l'ennemi de Rastignac. Leurs histoires ne se rejoignent que

maître, voir Francesco Spandri, « Le banquier balzacien ou l'argent et ses mensonges », dans Fabrice Wilhelm (dir.), *Figurations littéraires du mensonge*, Besançon, PUFC, 2018, p. 137-151.

¹¹ On se souvient de la si stimulante leçon d'herméneutique balzacienne jadis proposée par Franc Schuerewegen sous le titre *Balzac contre Balzac. Les cartes du lecteur*, Toronto-Paris, Paratexte & CDU-SEDES, 1990, ouvrage qui était inspiré par les théories de la réception des années 1970.

pour s'opposer, ou, presque, se détruire l'une par l'autre. Cela vaut pour la linéarité du récit et ses déséquilibres, comme pour le refus de repères sémiotiques de référence. Reste maintenant à nous demander pourquoi ; et pourquoi dans ce texte précisément. La réponse est évidemment celle de la finance moderne.

« Il est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment cet homme a, par trois fois et sans effraction, voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui », conclut Bixiou, en fin de récit, ajoutant : « Personne n'a de reproche à lui faire », et donnant la morale de cette histoire, en forme de « vérité pécuniaire » axiomatique : « Le débiteur est plus fort que le créancier » (*MN*, p. 391). Cette impossibilité à expliquer l'action de Nucingen, maintes fois répétée par les commentateurs de l'œuvre, n'est toutefois pas exacte. Plus haut dans le texte, le récit de la troisième liquidation du banquier, celle qui découvre son génie de la manipulation par intimidation, a permis à Bixiou de proposer une mise au point aussi claire que possible. Nucingen a fait comprendre à du Tillet l'intérêt qu'il y aurait à « combiner une entreprise par actions en constituant un capital assez fort pour pouvoir servir de très gros intérêts aux actionnaires pendant les premiers temps. Essayée pour la première fois, en un moment où des capitaux niais abondaient, cette combinaison devait produire une hausse sur les actions, et par conséquent un bénéfice pour le banquier qui les émettrait » – « Songez que ceci est du 1826 », précise le dessinateur (*MN*, p. 371). Tout cela est, en principe, la face vertueuse du plan : ce n'est pas un crime que de vouloir enrichir tout le monde, mais le fait que la maison qui fut fondée pour réaliser ce plan, la maison Claparon, précisément, ne le fut ni par du Tillet ni par Nucingen permet déjà de comprendre que quelque malhonnêteté se prépare. Fidèle à la sinuosité de sa parole et aux incises de ses amis, le narrateur, après ce départ très clair, repart dans ses démons digressifs et revient à son esthétique de l'embrouille pour révéler la seconde étape de ce plan à long terme. Cela nous vaut des remarques sur les ouvriers et la révolte des Canuts, sur Richard Lenoir, ce grand homme sacrifié, mais aussi une parabole imaginaire sur un ouvrier républicain qui fabrique des casquettes rouges et s'entend avec « un dandy d'estaminet » déguisé en « capitaine américain pacotilleur » pour faire croire à un marché en expansion à saisir d'urgence (*MN*, p. 377), une diatribe contre les caisses d'épargne, cette « inoculation des vices engendrés par l'intérêt à des gens que ni l'éducation ni le raisonnement ne retiennent dans leurs combinaisons tacitement criminelles » (*MN*, p. 379), puis un retour aux états d'âme de Rastignac, aux sottises sentimentales de Beaudenord, *etc.*

Tout cela jusqu'au coup de tonnerre de la fameuse troisième liquidation, organisée par le baron pour faire vendre d'abord tous les biens de ses actionnaires indirects, via la maison Claparon et autres de même fonction, puis les racheter avec les intérêts réalisés. Le génie de Nucingen est donc très simplement d'avoir organisé sa propre faillite pour pouvoir multiplier les acquis de ses rachats. Et cela n'a rien d'incompréhensible du tout. Et pourtant le sens résiste incontestablement à la lecture.

Le sens résiste, encore une fois, pour une question de représentation narrative. Parce que Balzac, ici, propose, sans la moindre médiation rhétorique, un romanesque littéral de la spéculation qui rêve à partir de et autour de ce qui n'existe pas ailleurs qu'en lui-même. En l'occurrence dans le désir de la production : la faillite de Nucingen est une étape argumentative dont l'enrichissement doit être le développement. Tout comme le récit de Bixiou est une explication qui doit rendre lisible et compréhensible le monde dans lequel vivent ces messieurs – et le premier narrateur derrière sa cloison –, mais aussi le monde balzacien de *La Comédie humaine* dont Nucingen s'avère être, à sa façon, le grand commanditaire et le grand bénéficiaire. La publicité dont il a besoin pour qu'on lui fasse le crédit qui le dispensera d'avoir de l'argent obsolète est très exactement ce que Bixiou vient de servir à ses amis, comme au lecteur de *La Comédie humaine* qui, par ailleurs, risque fort d'avoir du mal à conserver sympathie et estime à Rastignac, hier compatissant jeune provincial au chevet du père Goriot et héros d'un récit bien trop matérialiste dans le monde du virtuel.

Balzac frôle la tentation de l'absurde dans ce texte, remettant en question la pérennité de ce qu'il est en train de construire avec sa *Comédie humaine* : la représentation peut se dispenser d'elle-même, du moins sous sa forme accessible de référents comme les corps et les décors ; tout comme le récit peut se dispenser de sa propre linéarité chronologique identifiable dans le temps ; tout comme Nucingen peut se dispenser de fortune pour être crédité d'invulnérabilité payante¹². Le seul qui ne puisse se dispenser de rien, ni de sa maîtresse ni du mari d'icelle, ni de son cercle mondain, ni de l'argent qu'il a gagné sans savoir comment, c'est Rastignac, éternel prisonnier d'une littérature de représentation qui raconte des histoires en forme de biographies édifiantes.

C'est pourquoi les débats à propos de l'in vraisemblance de la fortune de Nucingen, parce que paradoxalement trop insuffisante finalement, eu égard à son prétendu génie – Balzac, rappelons-le, serait coupable de ne

¹² Voir la démonstration lumineuse d'Alexandre Péraud, *Le Crédit dans la poétique balzacienne*, op. cit., p. 277-281.

l'avoir crédité que de dix-huit millions, quand la fortune de Rothschild à la même époque, ou d'Ouvrard ou Fould, montait à plus de soixante millions : erreur du romancier qui aurait mal compté¹³ ? – relèvent du contresens le plus absolu, confondant, précisément, la référence et le référent. Plus intelligent et plus moderne que Rothschild et que les Balzaciens se réclamant du matérialisme marxiste, plus prudent aussi, Nucingen a compris que la fortune non seulement n'avait plus besoin d'argent et de comptes mais qu'elle se renforçait, se développait et s'enrichissait d'autant plus qu'elle ne se soumettait plus à la matérialité empirique vérifiable et comptable. Il ne s'agit même plus de crédit sur l'avenir que de liberté du présent : Nucingen est riche. Point final. Il ne peut rien lui arriver et sa fortune n'a pas à être comptée, ce qui la réduirait en quelques millions ne correspondant en rien à ce que l'idée de cette fortune peut réaliser.

De même, le romanesque peut finalement se dispenser de la forme du roman pour s'imposer et exister : le capital symbolique de l'imaginaire balzacien et son potentiel représentable sont tels que, désormais, quelques idées, comme celles de la fortune, de la puissance de l'argent, de la manipulation, suffisent à proposer des schémas narratifs dont la déclinaison en principes permettent d'introduire du sens explicatif dans le désordre de la vie.

La Maison Nucingen oppose deux formes d'héroïsme à travers deux figures de personnages, et surtout deux types de récit, deux formes de

¹³ Voir *Europe*, n° 429-430, 1965, p. 51-55. Le juriste Maurice Bouvier-Ajam conclut son étude, « Les opérations financières de la Maison Nucingen », par une citation d'André Wurmser (*La Comédie inhumaine*, Paris, Gallimard, 1964, p. 71) pointant le « capital dérisoire » de Nucingen. André Wurmser présent dans la salle (il s'agit des Actes d'un colloque reproduisant les discussions) persiste et signe et conclut en jugeant qu'« il y avait chez Balzac à la fois une admirable compréhension de la structure générale de l'économie de son temps et de l'évolution de son temps, et des possibilités d'erreurs, de méconnaissance des chiffres, que l'on retrouve dans sa correspondance à tous moments », *ibid.*, p. 55. L'opacité d'un matérialisme référentiel et de fonctionnement empirique reste absolue pour les lecteurs marxistes de cette époque, sur ce point en accord parfait avec les approches biographiques du texte. En effet, « Qui est Nucingen? », se demande Jean-Hervé Donnard pour sa part à peu près à la même époque, dans le numéro fondateur de *L'Année balzacienne* (1960), recherchant les « modèles » inspireurs dans une quête de la vérité démontrable dans et par l'extra-texte. Trente ans plus tard pour la même revue de référence, Anne-Marie Meininger reprend l'enquête et compare les fortunes (et les faillites) des plus célèbres contemporains du personnage de Balzac : « Nucingen. D'une révolution l'autre », *L'Année balzacienne*, 1990, p. 77-88.

lisibilité : l'une linéaire, l'autre tabulaire. D'un côté, Rastignac, le point de départ ; de l'autre, Nucingen, le point d'arrivée. Le premier est un reste résistant du *Père Goriot*, ce modèle du roman d'apprentissage, avec des héros sublimes ou ambigus, mais pleins de sémiotiques et d'intériorité, roman qui se déploie linéairement dans le temps de la biographie individuelle, valant pour l'ensemble d'une classe sociale et d'un type d'individus. Le second est une créature inédite : un personnage sans corps ni psychologie, il est un pur principe de spéculation dans une société à laquelle il reste extérieur, voire étranger. Son héroïsme est celui de l'action par la pensée, par l'imaginaire, par l'invention, sans plus aucun rapport avec la morale : il est difficilement représentable autrement que par des constats de ce qui existe ou non. Il rend obsolètes les notions de *valeur*, de *réussite* ou d'échec. Et le récit qui le met en scène dans son abstraction lointaine doit sacrifier la représentation linéaire de la personne pour favoriser la diffraction des discours contradictoires et complémentaires dont il est l'objet. Au risque de l'éclatement de la lisibilité, résolue par une contre-lisibilité active. On ne peut pas comprendre ce qu'a fait Nucingen puisque l'on ne connaît pas Nucingen. On ne peut que parler de l'impossibilité de connaître et de comprendre Nucingen.

Un secret sans romanesque

CHRISTOPHE REFFAIT
Université de Picardie Jules Verne
CERCLL, axe « Roman & romanesque »

À suivre une idée chère à Dominique Rabaté, selon laquelle « le secret est le moteur du romanesque¹ », on pourrait être tenté de voir dans un court récit comme *La Maison Nucingen* la quintessence du romanesque. Il s'y trouve en effet de nombreux « secrets ». Des secrets secondaires, qui relèvent d'une part du sentiment, comme le « secret » (*MN*, p. 366) de l'amour de Malvina pour Ferdinand du Tillet (secret que Godefroid et Rastignac ont percé), d'autre part de la finance, comme « le secret de la maison Claparon fondée par du Tillet, une de ses plus belles inventions » (*MN*, p. 372), pour reprendre les termes de Bixiou (c'est un secret de 1826 éventé au moment où il prend la parole devant Blondet, Couture et Finot). Le texte ne parle pas ici de « mystères » financiers, comme on le fera communément dans la littérature panoramique et les pamphlets des années 1850 (pensons à *La Bourse, ses abus et ses mystères*, d'Eugène de Mirecourt, en 1858), mais bel et bien des « secrets » de Nucingen (sa fuite en Belgique, sa probable liquidation), secrets dont Rastignac s'ouvre à Godefroid sur le point de se marier (*MN*, p. 383-384).

Au-dessus de ces secrets adventices plane le secret essentiel, qui fait l'objet de tout le récit : celui de l'origine de la fortune de Rastignac lui-même. « Je sais bien des choses, et je n'entrevois pas le mot de cette énigme » (*MN*, p. 369), s'écrie Finot au moment-pivot du récit, aux deux tiers du texte, au moment où Bixiou va aborder le détail de la troisième fausse liquidation Nucingen, qui a par ricochet enrichi Rastignac. Cette exclamation de Finot figure en bonne place dans l'article de Chantal Massol sur « le mot de l'énigme » dans la poétique balzacienne². A priori, le « secret » n'est pas tout à fait l'« énigme » : dans le secret, remarque

¹ Dominique Rabaté, « Avant-propos », *Modernités* (Bordeaux), n° 14 (« Dire le secret »), 2001, p. 4.

² Chantal Massol-Bedoin, « Le mot de l'énigme », dans Stéphane Vachon (dir.), *Balzac, une poétique du roman* (partie III sur « La poétique du secret »), Saint-Denis-Montréal, Presses universitaires de Vincennes et XYZ éditeur, 1996, p. 183.

Dominique Rabaté, il y a toujours un « reste », un effet de relance, tandis que l'énigme appelle une « résolution » et que « le fonctionnement de l'énigme doit être sans reste³ ». Chantal Massol examine cependant tout ce que la prétendue résolution de l'énigme peut avoir de déceptif dans divers opus de *La Comédie humaine*, si bien qu'en régime balzacien, les deux notions se recouvrent.

Nous pourrions donc croire que les secrets de *La Maison Nucingen* sont autant d'amorces romanesques. Le propos de Dominique Rabaté se réclame d'ailleurs volontiers du corpus balzacien, du romancier romantique qui occupe la place de Dieu et sonde les reins et les cœurs : il dit l'importance de l'*Histoire des Treize* au sein de *La Comédie humaine* et éclaire le défi herméneutique que représente le chaos post-révolutionnaire⁴. Mais le lecteur de *La Maison Nucingen* se range difficilement à l'idée que « le secret est la vraie nature du romanesque⁵ » et constate plutôt que ce qui fait justement problème dans ce bref récit est l'amenuisement du romanesque face au fourmillement des secrets et au déploiement des indiscretions. Non parce que *La Maison Nucingen* n'a pas l'ampleur d'un roman, car ce n'est pas la brièveté de la forme qui fait problème⁶. Il peut y avoir du romanesque dans un texte bref ; il y a du romanesque dans *Ferragus* (1833), dans *Gobseck* (1830), dans chaque conte d'*Une conversation entre onze heures et minuit* (1832). Et si « romanesque [...] se dit d'une existence, ou d'une circonstance, qui se produit, s'interprète ou s'expose par référence à un roman – roman connu, roman possible⁷ », alors l'effet romanesque émane aussi bien de la vie quotidienne (laquelle peut susciter une « affectivité intellectuelle qui est de l'ordre du romanesque⁸ », disait Barthes), que de tout texte, fictif ou non, narratif ou non. D'où vient que *La Maison Nucingen* nous laisse le sentiment amer d'un terrible racornissement du romanesque ? Est-ce parce que la jubilation rhétorique

³ Dominique Rabaté, « Le secret et la modernité », dans Dominique Rabaté (dir.), *Modernités* (Bordeaux), n° 14 (« Dire le secret »), *op. cit.*, p. 21.

⁴ *Ibid.*, p. 11-12.

⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁶ Notons que Chantal Massol n'hésite pas à employer le terme de « roman » pour désigner *La Fille aux yeux d'or*. Voir Chantal Massol-Bedoin, « Le mot de l'énigme », dans Stéphane Vachon (dir.), *Balzac, une poétique du roman*, *op. cit.*, p. 187.

⁷ Michel Murat, « Reconnaissance au romanesque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le romanesque*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2004, p. 224.

⁸ Roland Barthes, « Le jeu du kaléidoscope », dans *Œuvres complètes*, tome III, Paris, Seuil, 1995 [1975], p. 313.

du dévoilement laisserait peu de place à ce romanesque ? Est-ce parce que la résolution des secrets n'offre justement plus de « reste » ? Alors que telle ou telle circonstance dans *Une conversation entre onze heures et minuit*, texte que nous mettrons plusieurs fois en face de *La Maison Nucingen*, peut renvoyer à un « roman possible » d'obédience balzacienne ou stendhalienne, les pages de *La Maison Nucingen*, tout en établissant une tension vers une révélation, opèrent un impitoyable laminage du romanesque, que nous sommes amené à considérer comme un signe du nouvel âge de l'argent.

La prégnance du dialogue

Le texte se développe comme une réponse à la question initiale de Couture sur Rastignac : « comment a-t-il fait sa fortune ? ». Comment obtient-on « quarante mille livres de rentes » (*MN*, p. 332) ? Couture répète sa question en prenant acte du fait que ce n'est pas seulement Delphine qui a pu enrichir Rastignac. Il y a dès le départ, chez ce commensal qui s'y connaît en Industrie, comme le soulignera plusieurs fois Bixiou, l'appréciation d'une proportion ou d'une disproportion dans le régime de l'argent : « Une fortune aussi considérable que la sienne aujourd'hui se prend quelque part » (*MN*, p. 333). Où nous voyons que la question d'argent s'articule d'abord comme une question de lieu (autant que de moyen) : « mais où ton père prenait-il de l'argent ? » (*MN*, p. 359, nous soulignons), demandera la baronne d'Aldrigger à Malvina, quand Nucingen lui aura appris qu'elle ne dispose plus que d'un capital de 400 000 francs. Où nous voyons aussi que la question d'argent s'envisage d'emblée chez Balzac comme une question de « vases communicants », pour reprendre un terme de Julien Gracq : celui-ci notait que l'efficace du système de la *Comédie humaine* est que le moindre écrit de Balzac, en venant se brancher sur sa société fictive et sur le réseau des personnages reparaisants, gagne aussitôt une plénitude qu'il n'atteindrait aucunement sans cela⁹. Nous voyons ce système de « vases communicants » fictionnels, cette expérience de Torricelli, fonctionner à plein dans un petit texte comme *La Maison Nucingen*, qui vient éclairer la transition de l'étudiant du *Père Goriot* et du dissipé de *La Peau de chagrin* au député d'Arcis et au futur ministre et pair de France (voir *MN*, p. 332). À cet égard, la

⁹ Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1980, p. 40.

dynamique du dialogue accentue les effets de reconnaissance interne, par exemple lorsque Bixiou évoque Matifat : « – Le Matifat de Florine ? », demande Blondet. « – Eh bien, oui, celui de Lousteau, le nôtre, enfin ! » répond Bixiou (*MN*, p. 366). Mais ce qui est piquant dans *La Maison Nucingen* est que le motif des vases communicants ne recouvre pas seulement ces effets de reconnaissance métafictionnels, mais qu'il désigne aussi la translation de la richesse dans cette société fictive, selon un modèle hydraulique de l'équilibrage des perdants et des gagnants : peut-être pas une égalité arithmétique des gains et des pertes, mais du moins une mise en balance des 'pigeons' comme Godefroid, et des hommes « de pied en cap » armés d'Égoïsme comme Rastignac et Nucingen (*MN*, p. 381). *La Maison Nucingen* est donc un récit satellite, une greffe vivifiée par le reste de la *Comédie humaine*, qui éclaire en même temps la circulation de l'argent dans le grand œuvre.

Comme tout le texte est engendré par la question répétée de Couture, il se développe comme une vaste séquence d'abord dialogale, en second lieu explicative, en dernier lieu narrative. On est ici, pour reprendre les termes de Jean-Michel Adam, dans une définition de l'hétérogénéité textuelle qui n'est pas celle de l'insertion mais vraiment celle de la dominance¹⁰ : le récit est vassal de l'explication, elle-même vassale du dialogue, ce que nous ne pourrions pas dire de textes comme par exemple *Gobseck* ou *Sarrasine*, ni d'*Une conversation entre onze heures et minuit*, qui tous laissent le récit s'épanouir à l'intérieur du dialogue-cadre. Et c'est sans doute la première condition peu favorable à l'essor du romanesque, que cette inféodation du narratif dans *La Maison Nucingen*. Quand Chantal Massol définit l'énigme comme « cette manière de narrer qui mène d'une question à une réponse, en multipliant les manœuvres dilatoires¹¹ », cela fournit a priori une description assez exacte de *La Maison Nucingen*. Il y a en effet questionnement initial et répété : « Voilà qui va bien, mais arrive donc à sa fortune », s'impatiente dès le début Finot en relayant les questions de Couture (*MN*, p. 334). En outre, il y a bel et bien multiplication des manœuvres dilatoires, aussi bien dues aux interlocuteurs qui devisent sur le « *coup de Jarnac* » (*MN*, p. 335), la grandeur de l'Industrie et de la Spéculation (*MN*, p. 373) ou encore les « *Canuts* » de Lyon (*MN*, p. 375), qu'au conteur Bixiou lui-même, qui expose la grande loi de l'« *improper* »

¹⁰ Jean-Michel Adam, *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Nathan Université, 1992, p. 31-32.

¹¹ Chantal Massol-Bedoin, « Le mot de l'énigme », dans Stéphane Vachon (dir.), *Balzac, une poétique du roman, op. cit.*, p. 181.

(*MN*, p. 343), la liberté de mœurs des filles d'Aldrigger (*MN*, p. 363) ou bien les ridicules des Matifat (*MN*, p. 366-368). Enfin dans le dernier tiers du texte, le plus technique, nous aurons la solution de l'énigme de la fortune de Rastignac, Bixiou expliquant comment Nucingen, assisté de Rastignac, a orchestré le repli des détenteurs d'actions des mines de plomb argentifère vers les actions de la société Claparon. Globalement, *La Maison Nucingen* est assez conforme à la définition de l'énigme et nous comprenons que le vaste effet dilatoire ménagé par Bixiou est aussi le moyen pour Balzac de ne pas confronter immédiatement son lecteur à l'hermétisme financier de la résolution. *La Maison Nucingen* serait un texte insupportable et décidément illisible si la partie financière n'était pas précédée de circonstances, si tout le propos n'était pas construit comme un vaste raisonnement inductif, bien représenté par la métaphore employée par Bixiou quand il s'écrie, à l'orée du dernier tiers du récit : « Nous y sommes [...]. Vous avez suivi le cours de tous les petits ruisseaux qui ont fait les quarante mille livres de rentes auxquelles tant de gens portent envie ! » (*MN*, p. 369).

Cependant, si la logique de l'énigme tend à faire du récit une vaste analepse et établit bel et bien un *telos*, puisque Godefroid de Beaudenord est donné d'emblée comme « le premier pigeon » (*MN*, p. 340) présenté dans le récit et que Bixiou souligne combien les interventions de Couture anticipent sur la fin (voir *MN*, p. 337 et p. 347), la prégnance du dialogue-cadre complique ici les « manœuvres dilatoires » traditionnelles du récit d'énigme pour menacer cette téléologie, quoique cette dernière soit réputée constituer un puissant moyen de « réintégration du fragmentaire et de l'épars dans une structure unifiante¹² ». Certes l'enrichissement de Rastignac comme l'appauvrissement de Godefroid et d'autres sont programmés. Mais la puissante structure dialogale brise le récit de Bixiou, soit parce que les autres l'interrompent à loisir (Finot estimant que du Tillet « vaut » Nucingen [*MN*, p. 338], Couture remarquant que les 18 000 « livres de rente » de Godefroid ne sont rien [*MN*, p. 347] ...), soit parce que Bixiou lui-même les sollicite sur différents sujets, que ce soit le rapport entre amour et « calcul » (*MN*, p. 336) ou bien les signes qu'un homme est « amoureux » (*MN*, p. 361). En outre, le dialogue brise le récit lorsque Bixiou commente sa propre faconde (avec des parenthèses comme « je vous phrase mon opinion d'après la formule humanitaire » ou « Ceci est du Fénelon tout pur » [*MN*, p. 335-336]), ou lorsque son talent suscite les exclamations de ses amis (« Quelle verve ! », dit Couture lors de la

¹² *Ibid.*, p. 177.

pantomime de l'enterrement de d'Aldrigger [*MN*, p. 358]). D'une manière générale, l'intérêt se déplace donc de l'énoncé vers l'énonciation, régime de distanciation qui serait à rapprocher des dispositifs du récit excentrique ou sternien et, plus largement, des effets antiromanesques du roman balzacien¹³. On peut bien sûr dire avec Pierre Citron que la conversation est ici le moyen d'« animer l'aridité des *exposés* financiers », qu'« un des *exposés* les plus techniques de *La Comédie humaine* » devient ainsi « une des œuvres les plus vivantes¹⁴ », ou encore que le *didactisme* est corrigé par la *raillerie*, mais ce qui frappe dans les termes mêmes qu'emploie Pierre Citron est la relégation du narratif loin derrière le dialogal et l'explicatif. « Raconte-nous ton histoire » (*MN*, p. 337), insiste Couture. Mais Bixiou raconte moins une histoire qu'il ne monte sur scène, et sa verve fait écran.

Une conversation « conteuse » ?

Remarquons que dans *La Maison Nucingen* comme dans *Une conversation entre onze heures et minuit*, le dialogue est lui-même encadré par un récit, tenu par un transcripateur anonyme des paroles prononcées. Or ce sont justement les oppositions entre ces deux récits-cadres qui doivent nous frapper¹⁵. Au début d'*Une conversation entre onze heures et minuit*, le narrateur extradiégétique présente comme une gageure la transcription des paroles prononcées dans le salon d'où il sort, et l'explication du titre de l'ouvrage est qu'il choisit de prendre « la conversation à l'heure où chaque récit nous attachait vivement », c'est-à-dire qu'il décide d'isoler le moment

¹³ Voir Marie Parmentier, « 'Le charme est rompu' ? Antiroman et réalisme », *Romanesques*, n° 6 (« Antiromanesques », dir. Luc Ruiz), Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 128.

¹⁴ Pierre Citron, « Introduction » (*La Maison Nucingen*), dans *CH*, t. VI, p. 318.

¹⁵ C'est pour faire la place nécessaire à ce récit-cadre que nous préférons dans cet article nous référer à *Une conversation entre onze heures et minuit*, texte de 1832, plutôt qu'à *Échantillon de causerie française*, texte de 1844 qui résulte de la ventilation d'un certain nombre de « contes bruns » (trois sur douze) dans d'autres opus balzaciens, ainsi que de la suppression de plusieurs paragraphes liminaires du récit (et de la phrase finale). Notre édition de référence sera donc : Honoré de Balzac, *Une conversation entre onze heures et minuit*, éd. Pierre Bangin, Toulouse, Éditions Ombres, « Petite Bibliothèque Ombres », 2001. Voir à titre complémentaire : Honoré de Balzac, *Échantillon de causerie française*, éd. Roger Pierrot, dans *CH*, t. XII (*Études analytiques*, Ébauches rattachées à « La Comédie humaine »), p. 471-498. On se reportera en particulier aux p. 1015-1024 pour la Notice, et plus précisément au tableau de la p. 1017 sur le dépeçage du texte initial.

où « la conversation, jusque-là brillante, antithétique, devint conteuse¹⁶ ». On pourrait croire que le narrateur extradiégétique anonyme de *La Maison Nucingen* fait un pari plus difficile encore, en transcrivant le récit de Bixiou fondu dans un dialogue étourdissant. Car c'est bien là que semblent se trouver les « ingénieuses réparties, observations fines, railleries excellentes, peintures dessinées avec une netteté brillante » qu'évoquait le texte de 1832¹⁷. Mais en vérité tout oppose le « salon » d'*Une conversation*, inspiré dit-on du salon du peintre Gérard, que fréquentaient Mérimée et Stendhal, au cabinet particulier où se retrouvent Bixiou et ses trois comparses. Ce ne sont pas les mêmes hommes ni le même esprit, ni surtout la même place faite au récit. Dans *Une conversation entre onze heures et minuit* sont réunies « plusieurs personnes auxquelles d'innombrables mérites ont valu des réputations européennes¹⁸ » ; il y a des étrangers, des « gens du monde », trois « femmes aimables », des peintres, des militaires, un médecin. Les premières pages du volume célèbrent l'esprit de ce salon où l'on trouve non seulement « d'élégantes manières, de la cordialité, de la bonhomie, de la science », mais aussi l'esprit parisien « qui donne à toutes ces qualités sociales un agréable et capricieux ensemble¹⁹ ». C'est cette « générosité dans les idées²⁰ » qui permet l'expansion de chaque récit : même si la suture entre les douze contes est assurée par des intermèdes dialogués traduisant l'émulation des convives, ceux-ci ne s'interrompent jamais les uns les autres. Bref, l'expansion même des contes, annonçant la manière aurevillienne, apparaît comme le corollaire de cet esprit brillant et cordial et de la présence des femmes.

Force est de constater que *La Maison Nucingen* repose sur des prémisses exactement inverses, que le narrateur extra-diégétique souligne d'emblée. L'industriel Finot, son journaliste Blondet, le spéculateur Couture et le bouffon Bixiou sont présentés comme n'ayant « pas encore pu se faire jour dans le monde où ils voudraient se produire » (*MN*, p. 330). Ils sont essentiellement « moqueurs » (*MN*, p. 330), prompts à la « Médisance », et leur conversation est « [e]mpreinte de cet esprit glacial qui roidit les sentiments les plus élastiques, arrête les inspirations les plus généreuses et donne au rire quelque chose d'aigu » (*MN*, p. 331). La « ravissante

¹⁶ Honoré de Balzac, *Une conversation entre onze heures et minuit*, éd. cit., p. 11-12.

¹⁷ *Ibid.*, p. 10.

¹⁸ *Ibid.*, p. 9.

¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p. 9.

improvisation²¹ » du texte de 1832 laisse la place en 1837 aux « terribles improvisations » (*MN*, p. 331) de Bixiou. Alors que le récit-cadre d'*Une conversation entre onze heures et minuit* célébrait la sociabilité parfaite, dans laquelle « vous ne risquez pas de mettre au jeu des pièces d'or contre du billon²² », le début de *La Maison Nucingen* – autre métaphore monétaire – montre Bixiou réclamant plaisamment 500 francs pour se dégager de ses obligations de réserve devant Finot (*MN*, p. 337). Alors que le médecin d'*Une conversation* (qui n'est pas encore Bianchon) fait place égale à l'amour et à l'intérêt pour dire que la civilisation comporte encore des drames²³, Bixiou et ses comparses nient tout sauf « l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent » (*MN*, p. 331). Simultanément, les figures maîtresses de la conversation deviennent l'interruption, la question, l'autodérision, le « taquinage²⁴ ». Dès lors, le récit central se fragmente. À tout moment, l'énoncé est traversé par la situation d'énonciation, comme lorsque Bixiou décrit Beaudenord en disant « [il] mettait fort bien sa cravate, comme Finot » ou bien « il avait été vacciné (tu me comprends, Blondet) » (*MN*, p. 341). Finalement, le passage du salon au boulevard, de la société mixte au fumoir masculin, du vouvoiement au tutoiement, du rang social à la bohème financière, de l'art à la clownerie, de la générosité à l'égoïsme, du silence des auditeurs rêveurs aux fusées des comparses impatientes, se solde, à esprit égal, par l'amenuisement du récit. Le romanesque des contes rapportés dans *Une conversation entre onze heures et minuit*, qui sont des drames de l'adultère ou de la chair, des aventures de prisonniers, des tableaux de la violence plébéienne ou militaire, qui font penser à la fin des *Promenades dans Rome* ou à des nouvelles de Mérimée, laisse la place à l'antiromanesque de la conversation boulevardière.

Certes, dès la première page d'*Une conversation*, la vraie sociabilité conteuse est définie comme autre que la littérature : « Nul ne pense à garder sa pensée pour un drame, ne voit des livres dans un récit », dit le sténographe enthousiaste. Il ajoute : « Personne ne vous apporte le hideux squelette de la littérature, à propos d'une saillie heureuse ou d'un sujet intéressant²⁵ ». De même, au début de *La Maison Nucingen*, le sténographe anonyme de la conversation des quatre « cormorans »

²¹ *Ibid.*, p. 11.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 29-30.

²⁴ Le verbe ou le substantif sont employés dans *La Maison Nucingen* p. 340.

²⁵ Honoré de Balzac, *Une conversation entre onze heures et minuit*, éd. cit., p. 9.

(*MN*, p. 330) avertit que, « [o]pinions et forme, tout y est en dehors des conditions littéraires » (*MN*, p. 331-332). Dans les deux cas finalement, il y a revendication de vérisme. *Une conversation entre onze heures et minuit* se termine sur la revendication de la « traduction littérale des faits » contre « l'idéalisation²⁶ », et il y a un moment où l'une des femmes du salon désire du « tragique », « pour le comparer avec celui qui a présentement cours à la bourse littéraire²⁷ ». Mais si le romanesque peut, précisément, se produire dans le réel, *La Maison Nucingen* semble vouloir l'étouffer.

La poétique du récit selon Bixiou

Car Bixiou narrateur a aussi des principes esthétiques, débattus avec ses comparses, et c'est au regard de cette poétique proclamée qu'il faudrait creuser la question du romanesque. Lorsque Bixiou détaille la danse d'Isaure au bal de Delphine de Nucingen, Blondet l'interrompt : « allons un peu plus vite ! [...] tu marivaudes » (*MN*, p. 351) – c'est-à-dire *tu racontes avec affectation*. Lorsqu'il se met à décrire la robe à camélias d'Isaure, Blondet lui reproche aussitôt l'expansion descriptive (*MN*, p. 351). Un peu plus loin, lorsque Bixiou évoque la permissivité de la baronne d'Aldrigger avec ses filles, Blondet lui objecte : « tu ne racontes pas, tu *blagues*... » (*MN*, p. 363) – c'est-à-dire *tu fais prévaloir la raillerie sur l'enjeu, le commentaire sur les faits, le discours sur le récit*. À ces objections, Bixiou réplique par une revendication de la blague justement, entendons par là avec Nathalie Preiss par une revendication de la bulle, du *puff* langagier, qui est sa définition de la littérature au pays des *jobards* et du macairisme. Ce remplissage est peut-être permis par la description, sans quoi « le plus obtus vaudevilliste » pourrait raconter *Clarissa Harlowe* « dans un acte » (*MN*, p. 351) de même que tout récit pourrait ressembler à « un rapport de général en chef » (*MN*, p. 364). Dans une moindre mesure, l'expansion relève aussi du « tableau » ainsi le tableau de la baronne d'Aldrigger que Bixiou « masse²⁸ » à l'invitation de Couture (*MN*, p. 353). Mais la bulle est surtout le fait de la « plaisanterie » (*MN*, p. 364). La littérature pour Bixiou, c'est « bâtir un palais sur la pointe d'une aiguille », témoin *Le Misanthrope*, en y joignant

²⁶ Voir *ibid.*, p. 83.

²⁷ *Ibid.*, p. 66.

²⁸ « Masser » (verbe transitif) signifie peindre par grandes masses, sans exécuter les détails.

l'esprit de *Candide* (*MN*, p. 363-364). Mais ce livre sur rien, ou plutôt ce dire sur rien que revendique Bixiou, n'a guère de point commun avec le roman-feuilleton, ainsi l'« aventure à tiroirs » (*MN*, p. 367) qu'il a autrefois servie aux Matifat à Luzarches, ni avec le romanesque. Bixiou le dit très nettement : « la plus grande marque de stérilité spirituelle est l'entassement des faits » (*MN*, p. 363), alors que « la saturation événementielle de la diégèse et son extensibilité indéfinie » passent après tout pour l'un des traits définitoires du romanesque²⁹. Décidément, c'est avec autre chose qu'on étoffe un récit, jusqu'à abolir l'énoncé dans la virtuosité de l'énonciation.

Lorsque nous voyons Bixiou à l'œuvre, nous mesurons de toutes parts la minoration du récit et la mise en sourdine du romanesque. La présentation de Godefroid à l'imparfait débouche sur la définition universelle du bonheur pour « un jeune homme de vingt-six ans » (*MN*, p. 348), c'est-à-dire que le portrait est rapidement battu en brèche par la typification ou l'hyperbole. Le premier moment singulatif du récit, c'est-à-dire la rencontre de Godefroid avec Isaure, consiste à déjouer les solennités de la scène d'*innamoramento* par les items du portrait-robot policier. Comme nous l'avons dit, la scène d'enterrement, deuxième moment singulatif du récit, déplace l'attention, le commentaire des commensaux, le commentaire même du narrateur anonyme, vers le talent du conteur plutôt qu'elle ne creuse l'immoralité de ces scènes de la vie parisienne (*MN*, p. 357-358). On observera enfin que les face à face de Godefroid et Isaure-au-petit-pied sont racontés sur un mode qui relève plutôt du pseudo-itératif (*MN*, p. 364-365). Finalement, au moment où Couture s'écrie « Je ne vois, dans toutes ces toupies que tu lances, rien qui ressemble à l'origine de la fortune de Rastignac » (*MN*, p. 369), il est exact que le récit n'a pas tout à fait commencé et que le romanesque amoureux a été systématiquement battu en brèche par la raillerie. Le récit à proprement parler, et peut-être le romanesque, mais alors un romanesque nouveau qui ne renvoie justement à aucun 'roman connu', se réfugie dans le dernier tiers du texte, dans les trois pages où Bixiou résume comment Rastignac est entré dans le plan de Nucingen (voir *MN*, p. 380-382) et dans les dix pages dans lesquelles le conteur évoque l'ultimatum de Rastignac à Godefroid et la situation à la Bourse (voir *MN*, p. 383-391). C'est le lieu de rappeler la synthèse éclairante que dresse Pierre Citron sur l'évolution des huit épreuves de *La Maison Nucingen* :

²⁹ Voir Jean-Marie Schaeffer, « La catégorie du romanesque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le romanesque, op. cit.*, p. 299.

L'examen des variantes montre que c'est surtout sur Nucingen et ses affaires financières que Balzac a ajouté, et surtout sur l'histoire d'amour de Godefroid de Beaudenord et d'Isaure d'Aldrigger qu'il a retranché. [...] sur chaque épreuve successive, Balzac, à une page concernant les amours des deux jeunes gens, retranchait une phrase, et [...] l'histoire sentimentale se trouvait ainsi peu à peu laminée, alors que la carrière de Nucingen était grossie de détails nouveaux à chaque nouvelle épreuve³⁰.

A même disparu, dans le troisième jeu d'épreuves, la qualification de Malvina comme « fille romanesque » (*MN*, p. 357, var. *h*)... Le vrai problème qui se pose finalement est de savoir si cette matière financière, qui s'établit au prix du laminage du romanesque sentimental, fonde un autre romanesque.

Un romanesque financier ?

Il est certain que la péripétie, l'imprévisibilité, le suspense se sont réfugiés dans les quelques pages narratives du dernier tiers de l'œuvre, lorsque par exemple Rastignac contemple les cent familles qui vont sombrer dans cette crise³¹ ou lorsque les tigres, chacals et pigeons qui hantent la Bourse commentent les nouvelles et passent leurs marchés³². Le romanesque semble s'être tout entier fondu dans le propos financier et technique, et ce d'une manière d'autant plus sensible qu'il n'est aucune de ces scènes ni de ces secrets que Bixiou ait été en position de surprendre. La fiction, la reconstitution, jouent à plein dans son récit, sans qu'aucun de ses comparses cette fois ne songe à le féliciter pour sa verve, comme si Couture, Finot et Blondet se trouvaient plongés dans une nouvelle forme d'immersion fictionnelle. Il est évident, pour reprendre l'articulation proposée par Dominique Rabaté entre secret et romanesque, qu'on a bien ici accès à un secret : à l'illusoire naturalité des mouvements boursiers et des crises, qui est évoquée à la toute fin de *La Maison Nucingen*, s'oppose la vérité du « coupe-gorge » qu'est la « haute Banque » (*MN*, p. 391), vérité révélée par Bixiou à ses commensaux « surpris » (*MN*, p. 382), et non seulement à eux mais aussi au narrateur anonyme qui se trouve dans

³⁰ Pierre Citron, « Introduction » (*La Maison Nucingen*), dans *CH*, t. VI, p. 326-327.

³¹ Voir *MN*, p. 382.

³² Voir *MN*, p. 384-389.

le cabinet d'à côté. Il pourrait donc sembler que nous entrons à plein dans ce romanesque que Dominique Rabaté estime inséparable de « l'obsession balzacienne de la provenance de la richesse³³ ».

Cependant, même si nous ne pouvons que faire nôtre la remarque selon laquelle « l'univers de la *Comédie humaine* est hanté par cette interrogation sur l'origine de l'or³⁴ », il semble qu'il y ait tout de même, par rapport à ce processus interrogatif, une différence entre *La Maison Nucingen* et par exemple *Sarrasine*. On peut tout à fait ériger *Sarrasine* en preuve du fait que le secret débouche sur un « reste », et que la vérité révélée du corps de Zambinella débouche aussitôt sur l'insondable du désir du sculpteur. Il serait plus difficile d'avancer que le secret de l'enrichissement de Rastignac débouche sur un « reste ». Il est même beaucoup plus difficile de s'assurer de l'intérêt de savoir d'où vient la fortune de Rastignac. D'ailleurs, multiplier dans son texte les impatiences de Couture ou Blondet est aussi une manière pour Balzac de substituer l'attente tapageuse des personnages à la ténuité de l'intérêt romanesque et, en somme, de mettre son récit financier sous perfusion. Le drame financier est bien plus sensible dans le recouvrement par Gobseck des dettes de la comtesse de Restaud ou dans l'épopée du remboursement de César Birotteau. Le « drame de l'argent³⁵ » que Zola trouvait chez Balzac se déploie certainement dans un roman comme *L'Argent*, dans lequel Pierluigi Pellini a diagnostiqué un véritable retour du romanesque à l'encontre du discours naturaliste³⁶. Quant à dire que le secret de *La Maison Nucingen* alimente le romanesque, cela ne résiste pas à la comparaison avec la représentation du délit d'initié par le feuilletoniste zolien, ni à la comparaison avec d'autres récits financiers balzaciens.

C'est ainsi que nous pouvons nous demander s'il ne faudrait pas voir dans le dénouement de *La Maison Nucingen* une fin déceptive d'un autre genre que celles que Chantal Massol a identifiées³⁷. Ce n'est pas la fin de *La grande Bretèche*, qui nous laisse dans l'incertitude que le cabinet muré

³³ Dominique Rabaté, « Le secret et la modernité », art. cité, p. 23.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ « Les romanciers naturalistes », dans *Œuvres complètes*, éd. établie sous la direction de Henri Mitterand, Paris, Cercle du livre précieux, t. XI, 1968, p. 56.

³⁶ Pierluigi Pellini, *Loro e la carta. L'Argent di Zola, la 'letteratura finanziaria' e la logica del naturalismo*, Fasano, Schena Editore, 1996.

³⁷ Voir Chantal Massol-Bedoin, « Le mot de l'énigme », dans Stéphane Vachon (dir.), *Balzac, une poétique du roman*, op. cit., p. 185.

contienne un corps, car ici les menées de Rastignac ne sont pas présentées comme une hypothèse. Ce n'est pas la fin du *Chef d'œuvre inconnu*, qui nie le secret (puisqu'il n'y a rien à voir sur la toile), car ici le secret de Rastignac et Nucingen est attesté. Ce n'est pas non plus la fin de *La Fille aux yeux d'or*, qui ouvre sur l'épouvante indicible des deux enfants de Lord Dudley, « sans que soit résolu le mystère de leur sexualité³⁸ ». Il nous semble tout simplement que la fin de *La Maison Nucingen* est déceptive parce qu'elle dit : « ce n'est que cela ». Certes, c'est la définition de la 'tête d'épingle' selon Bixiou. C'est aussi la manière de récits comme *Une histoire sans nom* ou *La dernière nuit de Dom Juan*, où toute la tension romanesque du secret mène au presque rien³⁹. Mais là où chez Barbey, ou bien dans d'autres textes de Balzac, le secret relance la méditation à rebours et rend rêveurs le lecteur comme les auditeurs, il nous semble que cette spéculation demeure bloquée dans *La Maison Nucingen*. À la limite, nous ne pouvons pas même investir ce « reste » que serait l'évaluation morale de Rastignac, car il est difficile de s'assurer que le jeune homme a floué les cent familles en connaissance de cause : il y a bel et bien une contradiction gênante, dans ce texte, entre l'exclamation *in petto* attribuée au personnage (« Et d'un de chambré ! » [MN, p. 384]) et cette phrase, particulièrement saillante dans le dénouement, qui nous dit que « Rastignac n'y comprit rien » (MN, p. 388).

Il semble bien que cette fin déceptive ne traduise que l'inintérêt du récit financier lui-même. Oui, l'argent est bien le principe caché de la société nouvelle, mais comme il n'y a rien, dans la technique de cette transfusion sociale, qui puisse susciter notre interrogation intime, la révélation des secrets de Nucingen et Rastignac ne dit rien d'autre que l'inintérêt de l'argent. La révélation de ce secret, lequel ressortit au mieux à la manœuvre napoléonienne, au pire à la simple technologie boursière, signifie, au second degré, l'aridité de l'argent comme principe nouveau. Il s'agirait donc bien moins d'un texte sur les intérêts passionnés, sur la lutte des passions et des intérêts, sur la destruction de l'amour par le calcul ou encore sur l'argent déraisonnable, formule dont nous trouverions le principe dans l'« Introduction » aux *Études philosophiques* de Félix Davin et l'illustration dans mainte autre œuvre de Balzac, qu'un texte tout simplement dépassionné, dont l'antiromanesque ferait signe comme tel.

³⁸ *Ibid.*, p. 187.

³⁹ Voir par exemple Jean Sémolué, « Je, tu, il (ou : parole et silence) dans *Les Diaboliques* », dans *Barbey d'Aurevilly*, L'Enfermé, Les Diaboliques, *la chose sans nom*, Paris, SEDES, 1988, p. 115-116.

*Rumeurs, opinions et asymétries d'information
dans le fonctionnement des marchés financiers*

BRUNA INGRAO
Sapienza Université de Rome

La finance, nous le savons, est devenue une région suspecte, une terre mal famée où les gens qui se respectent n'osent guère mettre le pied ; c'est une contrée mystérieuse sur laquelle courent des fables et des légendes¹.

1. *Imageries, tromperies, jeux stratégiques dans La Maison Nucingen*

Le texte de *La Maison Nucingen* présente une architecture narrative complexe due à la présence de différents niveaux de l'intrigue. Les histoires des personnages, soient-ils principaux ou mineurs, s'entremêlent. Le récit fluctue avant de se focaliser sur l'épisode central de la panique provoquée par la nouvelle trompeuse de la troisième suspension des paiements par le banquier Nucingen, qui aurait fait la fortune de Rastignac. Le récit se déroule à travers la pluralité des voix qui commentent les intrigues privées et financières dans une conversation animée, autour du fil narratif tenu par Bixiou, le narrateur principal. Du point de vue chronologique, la narration n'est pas linéaire ; tout au contraire, un va-et-vient entre le présent et le passé scande le temps fictionnel. Il s'agit d'un texte intéressant quant à la complexité de sa construction, car les intrigues se confondent et s'emboîtent dans les débats entre les quatre « *condottieri* » (MN, p. 330) impliqués dans une conversation détendue. Ces histoires parallèles sont-elles des divagations ? Loin de là, elles présentent les biographies entrelacées des perdants et des vainqueurs dans les marchés boursiers liés, entre autres, aux enjeux des marchés des mariages et aux alliances des fortunes familiales. Par le biais de détails biographiques et dans la toile de fond d'événements amoureux et familiaux, Balzac entraîne le lecteur

¹ Anatole Leroy-Beaulieu, « Le règne de l'argent : la finance, la haute banque et le cosmopolitisme financier », *Revue des Deux Mondes*, vol. 134, 1896, p. 805.

au cœur du changement de la finance. Autour du banquier Nucingen, l'écrivain dégage une esquisse du monde financier en transformation tel qu'il apparaît depuis la fin de l'Empire jusqu'aux années trente du XIX^e siècle.

Mais Nucingen, qui est-il ? Quelle relation le personnage littéraire entretient-il avec le cadre historique ? Nul doute que la figure romanesque n'est jamais le portrait d'une personne réelle. Chaque personnage de fiction est un collage imaginaire qui mêle les traits inspirés de différentes personnes ou d'expériences de vie ou, encore, les projections de l'imagination de l'auteur. Et pourtant, l'identification la plus crédible semble renvoyer au fondateur de la maison Fould, Beer-Léon Fould, selon l'hypothèse avancée par Anne-Marie Meininger². La maison Fould était l'une des maisons de la Haute Banque, avec laquelle Balzac était en contact par maintes relations. L'écrivain pouvait être renseigné sur son histoire par plusieurs sources d'information, comme Meininger le rappelle dans sa reconstruction détaillée. En tant que banquier alsacien d'origine juive mais converti pour des raisons d'intérêt et d'intégration sociale, Nucingen rentre vraisemblablement dans le cadre quelque peu stéréotypé mais fondé des banquiers d'origine juive provenant des régions de langue allemande, qui tenaient une partie des maisons de la Haute Banque³.

L'histoire dont il est question dans *La Maison Nucingen* porte sur la transformation des affaires de Nucingen entre 1804 et 1828 à peu près. À travers une narration embrouillée, le récit met l'accent sur la manière dont Nucingen réussit à fonder l'une des plus grandes maisons de la Haute Banque parisienne. Le « Napoléon de la finance⁴ » parvient à bâtir sa fortune et à acheter une magnifique propriété près de Paris. Il obtiendra aussi le titre de baron. Sans prétendre à l'exactitude historique, la biographie de Nucingen suggère une interprétation complexe de l'évolution d'une maison de banque entre la fin du Consulat et la Restauration.

Le changement de la finance se développe sur un double registre : l'univers des intermédiaires financiers et la société diversifiée des investisseurs. D'une part, il y a le monde en transformation peuplé par des banquiers et des professionnels de la Bourse ; d'autre part, il y a la population diversifiée des investisseurs, surtout des rentiers plus ou

² Anne-Marie Meininger, « Préface », dans Balzac, *La Maison Nucingen* (précédé de) *Melmoth réconcilié*, édition présentée, établie et annotée par Anne-Marie Meininger, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1989, p. 7-64.

³ *Ibid.*, p. 31.

⁴ *César Birotteau*, dans *CH*, t. VI, p. 241.

moins aisés qui, par leurs placements financiers, cherchent la sécurité ou courent après la richesse. Au cœur du changement, Balzac place la diffusion des sociétés par actions et donc la nouvelle richesse composée de valeurs variables. Marqué par les événements de la grande histoire et par les bouleversements politiques, la biographie de Nucingen, ponctuée par les vicissitudes des gens de la haute société ou de la nouvelle bourgeoisie, décrit la transformation de l'activité bancaire vers l'investissement dans la fondation des sociétés par actions. Dans le récit, le changement de la finance se développe à partir de la maison de la Haute Banque qui en est le moteur ; les investisseurs doivent suivre pour rendre l'innovation viable. Nucingen doit mettre en mouvement leur appétit d'enrichissement ou alimenter leur peur de la perte financière pour les convaincre à changer leur portefeuille vers l'investissement dans les capitaux des sociétés par actions.

Le banquier bâtit les sociétés par actions dans l'ombre. Il place les actions œuvrant une persuasion secrète jusqu'au point où la rumeur gonfle les cotations. Il gagne des profits en exploitant les cours variables des cotations dans le marché boursier. La biographie du banquier imaginaire – stéréotype vivant de la maison de la Haute Banque –, à la fois vraisemblable et parsemée des traits légendaires d'une grandeur quelque peu diabolique, met en œuvre la transformation de la richesse dans un jeu d'illusions, où la manipulation des opinions change les destins. Les actions représentent des richesses volatiles et changeantes qui dépendent des opinions et de leur manipulation sur les marchés. Ces richesses sont convoitées à cause des illusions et des avidités d'enrichissement, qui voilent les yeux des rentiers à la recherche des bons placements.

La narration de Balzac évoque la formation des valeurs actionnaires sur les marchés financiers par la manipulation de l'information. Dans le récit de la fortune de Nucingen, depuis ses origines modestes jusqu'à son affirmation sociale et à son succès, la persuasion, l'astuce et la crédulité jouent un rôle essentiel. Des réseaux d'information lient les différents milieux sociaux et la circulation des informations bancaires et boursières y est plus ou moins fluide et rapide. L'écrivain étudie le processus social de la formation des opinions qui décident comment les personnages modifient le portefeuille de leur richesse financière. Un défi intéressant est lancé à la narratologie face au processus social de circulation de l'information, vraie ou fausse, crédible ou imaginée, qui est au cœur de l'histoire, dans la mesure où il a été observé que la narratologie accuse un retard dans l'étude

de la formation des opinions des groupes⁵.

Dans le récit, l'information n'apparaît jamais factuelle et neutre et sa distribution est asymétrique. Les informations fiables sont rares et les nouvelles sont des signes à déchiffrer. Chaque personnage doit faire l'effort de les écouter, les entendre, les évaluer quant à leur véridicité et relevance. La diffusion de l'information est pilotée par les agents les plus renseignés sur les questions de la Bourse, en ce qu'ils sont les mieux placés pour tirer profit d'une nouvelle avant qu'elle se révèle à tous ou que le message soit faussé dans les réseaux d'information accessibles à d'autres milieux. Les marchés financiers, tels qu'ils apparaissent dans ce texte de Balzac, constituent le lieu de l'interaction stratégique par excellence ; les choix présents et futurs de chaque agent doivent être dévoilés pour être devinés et anticipés par les autres agents. Chaque professionnel qui entreprend des opérations financières sait que sa manière d'agir est un message crypté pour les autres qui se lancent, à leur tour, dans des interprétations afin d'en découvrir la stratégie cachée et de dénicher le jeu de tromperies.

La manipulation de l'opinion peut consolider ou miner la confiance dans la valeur des actifs financiers. La confiance ou le manque de confiance dans la valeur de quelques actifs financiers peuvent en déterminer la hausse ou la chute à cause tout simplement de la diffusion d'anticipations à propos de leur hausse ou de leur chute dans le futur proche. La rumeur sur le marché boursier est « habilement créée » (*MN*, p. 373), comme le rappelle Bixiou. Par cette voie, l'information asymétrique fait et défait la fortune des individus et des familles. Le monde bancaire et le monde boursier constituent donc un jeu théâtral de masques ou chacun essaie de retirer le masque de l'autre pour comprendre les finalités, les stratégies et les secrets que chaque personnage cache. D'autres gens sont entraînés par les opinions d'autrui et obligés à s'adapter aux évènements.

Dans ce monde de ruse et de tromperie, des relations de coopération stratégique se tissent en produisant des alliances plus ou moins cohésives,

⁵ « For instance, the collective or group has been somewhat neglected in narrative research. It is only recently that studies on *we*-narrative and analyses of the representation of collective mental worlds have come to the fore [...]. Narrative, in many respects, is a schema which is applied to individual fates and the often subjective interpretation of one's own experience or that of a group of characters who are presented as individuals. How these individual destinies are situated in relation to various collectives (nation, village, "men", "women", etc.) is a central concern of the Victorian novel. This area might also be a fascinating field for narratological enquiry: one could not only examine the representation of rumours and gossip but also the way in which certain individuals are presented as ideologically dissident in relation to their communities. » (Monika Fludernik, *An Introduction to Narratology*, London-New York, Routledge, 2009, p. 116).

ou, au contraire, des trahisons et des ruptures. La coopération est indispensable pour le succès, la stabilité ou la simple survie contre les risques de l'information financière asymétrique. Les personnages cherchent à se protéger des bouleversements financiers produits par la mauvaise information ou par l'absence d'informations fiables. Dans chaque milieu social, les gens se fient à des leaders de l'opinion afin de dissiper la brume de l'incertitude radicale ou d'éviter les pièges de l'information manipulée.

Dans ce récit, Balzac représente des marchés financiers qui ne sont ni fluides ni efficaces, bien que l'information et l'anticipation contribuent à déterminer les prix des actifs financiers. Dans ces marchés, aucun théorème des marchés financiers efficaces ne peut être vérifié⁶. Du point de vue de la théorie économique, plusieurs défis sont relevés dans cette représentation du crédit, de la banque et de la Bourse. Les agents ne parviennent pas à formuler des anticipations rationnelles, ni à poursuivre la maximisation rationnelle de leur utilité espérée. Il faut donc s'interroger sur les raisons de leurs comportements déviants par rapport au modèle théorique de l'agent rationnel. Il faut aussi comprendre comment les dynamiques sociales contribuent, sur le plan romanesque, au fonctionnement du système des paiements et du crédit fondé sur les relations fiduciaires et menacé par les manipulations et les crises de confiance.

Dans la théorie économique contemporaine, une branche de l'analyse se focalise sur les asymétries d'information qui existent dans les marchés financiers, bien que le courant dominant de la théorie de la finance ait été bâtie autour du théorème des marchés efficaces⁷. Le système de l'intermédiation financière surgit des caractères structurels de ces marchés fondés sur l'information asymétrique en condition d'incertitude⁸. L'évolution institutionnelle des marchés financiers a été un processus historique marqué à la fois par le besoin de confiance et l'intervention de l'État⁹. L'on sait bien que les crises financières aboutissent à affaiblir la confiance en la liquidité des titres sur le marché jusqu'à paralyser les

⁶ Pour le théorème des marchés financiers efficaces, voir Bruna Ingraio and Claudio Sardonì, *Banks and Finance in Modern Macroeconomics: A historical Perspective*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2019, p. 229-230.

⁷ *Ibid.*, p. 216 *sqq.*

⁸ Dans les conditions de l'information uniformément accessible sans coûts, il n'y aurait pas besoin d'intermédiaires financiers car la solvabilité de chaque titre de reconnaissance de dette serait immédiatement transparente.

⁹ L'économiste Curzio Giannini relie la formation des Banques centrales à l'exigence de stabiliser la confiance dans le papier monnaie. Voir Curzio Giannini, *The Age of Central Banks*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2011.

marchés du crédit. Dans la dynamique historique, la fonctionnalité du système financier représente un défi toujours nouveau dans la mesure où l'innovation, les vagues spéculatives et l'excès de l'endettement peuvent bouleverser la stabilité du système du crédit et des paiements.

2. *La Haute Banque*

Pour son roman, Balzac avait imaginé, on le sait, les titres *La Haute Banque* et encore *La Maison Nucingen ou la Haute Banque*¹⁰. Qu'est-ce que la Haute Banque ? Quel était l'état de la banque en France dans la période où se déroule l'histoire, à peu près entre 1804 et 1828 ?

Les historiens contemporains ont discuté la notion de Haute Banque, une notion qui reste floue et controversée du point de vue de la réalité historique du phénomène par rapport aux changements économiques du XIX^e en France. Cependant, dans l'imaginaire collectif, la notion de Haute Banque avait acquis une signification symbolique qui allait perdurer tout au long du siècle, avec une connotation de mystère et d'intrigue, comme la citation en ouverture de cette contribution le rappelle. En 1896, Anatole Leroy-Beaulieu¹¹ écrivait sur la *Revue des Deux Mondes* que la Haute Banque était un « nom vague et fastueux, qui éblouit les imaginations¹² ». À son avis, l'opinion publique, crédule, voyait partout la main de la mystérieuse et toute puissante Haute Banque s'infiltrer dans la politique intérieure et étrangère, dans l'industrie, dans la Bourse, dans le scénario international. Il ajoutait : « De la haute banque on croit tout, on soupçonne tout, on redoute tout, ayant pleine foi dans son omniprésence et dans son omnipotence¹³. » Cet auteur voyait dans cet imaginaire collectif nourri de pamphlets une sorte de diabolisation des grandes maisons bancaires comme formant une 'puissance corruptrice' qui jouait avec la fortune des États. C'était un « monstre aux contours vagues », « la coupable de tous

¹⁰ Anne-Marie Meininger, « Préface », dans Balzac, *La Maison Nucingen* (précédé de) *Melmoth réconcilié*, éd. cit., p. 26-27.

¹¹ Frère de l'économiste Paul Leroy-Beaulieu, Anatole Leroy-Beaulieu (1842-1912), historien et essayiste, catholique et libéral, était notamment engagé dans la dénonciation des trois 'anti' (l'antisémitisme, l'anti-protestantisme, l'anticléricalisme).

¹² Anatole Leroy-Beaulieu, « Le règne de l'argent : la finance, la haute banque et le cosmopolitisme financier », art. cit., p. 807.

¹³ *Ibid.*, p. 808.

nos maux¹⁴ ». Loin des déformations de la pensée magique, Anatole Leroy-Beaulieu représentait la Haute Banque comme un ensemble de maisons de banque, en nom individuel ou collectif, qui pouvaient profiter de la gestion intelligente d'hommes éveillés concentrant efficacement la capacité de direction dans leurs mains¹⁵.

Dans l'historiographie contemporaine, plusieurs interprétations ont été proposées pour saisir les caractères des institutions financières qui formaient l'élite bancaire pendant les changements ayant eu lieu dans la période de la Restauration jusqu'au tournant de la moitié du siècle, et juste après avec la formation du Second Empire¹⁶. Pourtant, aucun des critères adoptés n'est pleinement satisfaisant pour une définition précise et exhaustive.

Dans une recherche consacrée au phénomène historique de la Haute Banque, Nicolas Stoskopf aboutit à une définition encore floue. Les maisons de banque regroupées sous la dite Haute Banque seraient des institutions financières ayant la forme juridique d'entreprises individuelles ou de sociétés de personnes qui formaient une sorte de coalition à laquelle on était admis par cooptation sur la base de critères d'honorabilité et de puissance financière (donc de consistance du patrimoine), d'étendue du champ d'action sur les marchés internationaux, mais aussi de capacité de provision de services financiers à l'État. Ce qu'on appelait Haute Banque à la moitié du XIX^e siècle était une élite de 20 à 25 maisons de banque. Pendant la Restauration (1815-1830), la période où se déroulent les événements du récit balzacien, les banquiers les plus influents de la Haute Banque parisienne formaient une liste d'à peu près 20 maisons de banque. On y incluait aussi bien la maison Rothschild que la maison Fould, fondée par Beer-Léon Fould¹⁷.

Ces maisons de banque (quelle que soit leur liste complète et sûre) étaient plus ou moins récentes dans la finance de la région parisienne. Il y en avait qui étaient bien antérieures à la Restauration ; d'autres banques étaient de nouveaux entrants. Certains de ces banquiers, que l'on pourrait

¹⁴ *Ibid.*, p. 810.

¹⁵ *Ibid.*, p. 807.

¹⁶ Voir Robert Bigo, *Les banques françaises au cours du XIX^e siècle*, Paris, Sirey, 1947 ; Bertrand Gille, *La banque et le crédit en France de 1815 à 1848*, Paris, PUF, 1959 ; Maurice Lévy-Leboyer, *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1964.

¹⁷ Nicolas Stoskopf, « What is the parisian “haute banque” in the nineteenth century? », Journée d'études sur l'histoire de la haute banque, 2000, France, hal-00441164, <https://hal.science/hal-00441164/document> [déposé le 15 décembre 2009].

regrouper dans un premier ensemble, étaient déjà installés à Paris avant 1800 et avaient donc une ancienneté dans l'activité bancaire ; d'autres appartenant à un deuxième groupe (comme les Rothschild) s'y étaient installés avec succès pendant la période du Consulat et de l'Empire. Le dernier groupe, enfin, était entré dans la finance parisienne pendant la Restauration. Dans la période du Consulat et de l'Empire, et encore dans les années de la Restauration, l'élite de l'univers bancaire à Paris était en mouvement. L'histoire de la maison Rothschild, qui avait connu une expansion importante entre 1811 et 1823, atteste la possibilité d'une montée rapide dans les réseaux des grandes affaires de la finance parisienne. Les nouvelles banques à succès occupaient la place des anciennes maisons qui perdaient leur rôle de premier plan, quand elles ne disparaissaient pas, après les commotions des turbulences politiques¹⁸.

En même temps, l'accès à la puissante coalition de la Haute Banque, dont on ne connaît pas tout à fait les frontières – s'il en existe –, était difficile. On avait affaire à une coalition variable, une sorte de club auquel on avait accès par cooptation ; mais la rivalité était fort présente. Des 'syndicats' pouvaient se former autour de telle ou telle entreprise sans qu'il y ait un oligopole de collusion établi et stable. Stoskopf suggère que pendant la Restauration ce 'club' était encore très ouvert alors qu'il se refermait progressivement à la période suivante. Il y avait un noyau central composé des maisons les plus fortes, entouré d'une constellation de maisons moins prestigieuses. Des aventuriers pouvaient essayer de s'y affirmer prenant le risque de faire faillite. Quant aux alliances et hiérarchies à respecter, les règles de comportement pour accéder au club étaient tacites, sans accords établis de cartel.

Du point de vue juridique, les maisons de la Haute Banque étaient des banques 'privées', c'est-à-dire des entreprises individuelles ou des sociétés de personnes mais non pas des sociétés de capitaux. Au sein de la même entreprise, il pouvait y avoir des alliances entre les membres de la même famille, car le gérant pouvait intégrer un membre parmi les frères, les cousins et les beaux-frères qui travaillaient pour la maison, avec des alliances mobiles relevant aussi de mariages. Quelques fois un employé qui n'était pas un membre de la famille devenait associé et finalement gérant. Les banquiers de l'élite risquaient leur patrimoine personnel et la confiance dans la maison bancaire dépendait donc de la réputation des individus ou des familles qui en étaient les gérants. La réputation de chaque maison

¹⁸ Alain Plessis, « La révolution et les banques en France : de la Caisse d'escompte à la Banque de France », *Revue économique*, vol. 40, n° 6, 1989, p. 1011.

était liée à la respectabilité du banquier et de ses associés, qui déterminait la confiance en la stabilité des paiements de la maison. Elle renforçait le pouvoir de la signature du banquier sur les acceptations et les lettres de change que les caissiers de la maison faisaient circuler dans les réseaux commerciaux ou dans les paiements entre négociants et particuliers. En effet, le système des paiements s'appuyait sur le 'papier' de ces maisons ; la fluidité des circuits du commerce y était confiée. Les notables de l'élite étaient parmi les régents dans la Banque de France, la banque établie par Napoléon déjà en 1800, la seule qui avait le droit d'émettre du papier-monnaie en France.

La plupart de ces banquiers occupaient une place dans la finance internationale tirant un avantage de leurs réseaux de correspondants dans plusieurs pays et jouant un rôle majeur dans le commerce international. Aussi, ils géraient les opérations de changes et pouvaient organiser et financer les opérations de placement de la dette publique des États. Les personnes de la famille ou les associés étaient chargés de la gestion des bureaux dans différentes villes en Europe pour faciliter les affaires à l'étranger et la circulation du papier. Les réseaux des relations qu'ils entretenaient consolidaient leur influence comme la fortune individuelle ou familiale et l'étendue des opérations.

Ces maisons de banque naissaient en bonne partie comme des maisons constituées en Allemagne ou en Suisse ; c'est la raison pour laquelle parmi les banquiers de l'élite parisienne on en comptait un bon nombre d'origine allemande et suisse. Mais ni la provenance géographique ni l'appartenance à une communauté religieuse (banquiers juifs ou protestants) ne constituent des critères suffisants à décrire la constellation composite de cette élite financière¹⁹.

Dans son *Histoire financière de l'Europe occidentale*, Charles Kindleberger a observé que jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, le système financier français avait encore un retard considérable sur celui de la Grand Bretagne. Il suggérait que ce sous-développement relatif de la finance aurait retardé aussi le développement du pays²⁰. D'autres historiens ont souligné la capacité limitée des marchés des capitaux de donner l'élan à la transformation industrielle en France dans la première moitié du XIX^e siècle. Plus qu'un excès de finance, il y aurait eu un déficit des institutions

¹⁹ Nicolas Stoskopf, « What is the parisian "haute banque" in the nineteenth century? », art. cit., p. 2.

²⁰ Charles Kindleberger, *A Financial History of Western Europe*, London-New York, Routledge, 2006 [1984], p. 113-114.

financières à soutenir le développement. Dans cette optique, les asymétries d'information et la manipulation des informations avec leurs coûts sociaux pourraient être lus comme l'effet de marchés financiers bornés où la facilité de la manipulation dépendrait de l'étroitesse des transactions. C'est encore l'une des questions ouvertes sur le rôle et la nature de la Haute Banque dans la première moitié du XIX^e siècle.

3. *Nucingen, le banquier-négociant*

Le récit du succès croissant de Nucingen débute à l'origine de sa richesse lorsqu'il était commerçant et aventurier à peu près en 1804. À cette date-là, la maison Nucingen était une maison secondaire menant des spéculations commerciales douteuses pour faire des profits. Nucingen était un parvenu, d'origine sociale modeste mais très habile. Il avait commencé son activité dans les affaires comme employé chez le banquier alsacien d'Aldrigger et il avait travaillé dans ses bureaux à Strasbourg comme premier commis. Au début du XIX^e siècle, lorsqu'il s'installe comme banquier indépendant, Nucingen est une présence mineure dans la finance à Paris, où son activité n'est connue que dans le quartier de la Poissonnière. Dans la présentation qu'en fait Balzac, Nucingen est, à l'origine, le type du 'banquier-négociant'²¹.

L'historien David Landes propose une description du 'banquier-négociant', une dénomination qui est d'ailleurs très utilisée pour caractériser l'univers des banquiers entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle en France :

Comme l'indique leur dénomination, la plupart d'entre eux, pendant cette période comme auparavant, étaient venus à la banque du côté du négoce, et ils s'occupaient encore de transactions purement commerciales. [...] Leurs activités financières dépassaient pourtant de loin leurs intérêts marchands. Ils constituaient les cadres du crédit commercial de l'époque. [...] En un mot, les banquiers-négociants accomplissaient toutes les fonctions nécessaires pour rendre possible un commerce régulier entre lieux séparés²².

²¹ Anne-Marie Meininger, « Préface », dans Balzac, *La Maison Nucingen* (précédé de) *Melmoth réconcilié*, éd. cit., p. 31.

²² David S. Landes, « Vieille banque et banque nouvelle : la révolution financière du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 3, n° 3, juillet-septembre 1956, p. 208.

Dans la première partie de son activité, la maison Nucingen serait donc la banque d'un banquier-négociant, dont le rayon d'activité et la renommée étaient établis surtout sur la place de Strasbourg et marginalement à Paris : « les banquiers d'alors auraient tremblé de savoir sur la place cent mille écus de ses acceptations » (*MN*, p. 338)²³. La confiance dans le papier d'une maison de banque est soutenue par la capacité du banquier d'être connu dans de vastes réseaux financiers où sa signature est acceptée comme garantie. L'étendue des affaires est liée à l'étendue des relations et des alliances du banquier-négociant, ce qui était nécessaire dans un système de crédit encore très segmenté et local, à l'exception de quelques maisons qui avaient des liaisons internationales²⁴. Les faillites en chaîne étaient une préoccupation à l'époque, et la solidité du banquier était donc la garantie de la solidité d'un réseau de commerce²⁵.

Il a été souligné que dans *La Comédie humaine* la circulation des moyens de paiement est surtout une circulation fiduciaire dominée par les papiers représentant des reconnaissances de dette entre privés²⁶. Cette circulation semble plus importante que la circulation de la monnaie métallique, d'or ou d'argent, ou des billets de banque émis par la Banque de France et ayant cours légal. C'était l'un des problèmes de l'état de la circulation monétaire dans l'économie française à l'époque. Au début du siècle et pendant la Restauration, la pénurie relative, aussi bien de monnaie métallique que de billets de la Banque de France, rendait la circulation financière difficile. Une grande partie du financement du commerce se faisait grâce à la circulation des promesses à payer et de leur escompte²⁷.

²³ L'acceptation bancaire est un titre de créance émis par une entreprise non bancaire dans la forme d'une lettre de change promettant un paiement à court terme garanti par la banque qui l'endosse avec sa signature. La banque s'engage à payer en cas d'insolvabilité de l'entreprise qui a émis la lettre de change. Les acceptations peuvent être négociées dans le marché avant l'échéance moyennant un taux d'escompte.

²⁴ Pierre-Cyrille Hautcœur, « Les transformations du crédit en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 151, 2011, p. 27.

²⁵ Sur la faillite et la liquidation, voir Laurence Fontaine, « Félix Grandet ou l'impossible rencontre de l'avare et du spéculateur », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2013, p. 29-51.

²⁶ Voir Jean-Joseph Goux, « L'or, l'argent et le papier, dans l'économie balzacienne », *ibid.*, p. 77-93 ; André Orléan, « Le modèle balzacien de la monnaie », *ibid.*, p. 129-145 ; Alexandre Péraud, « Introduction », *ibid.*, p. 11-28.

²⁷ Comme Alexandre Péraud le souligne, « la France expérimente bien avant l'abandon de l'étalon-or une crise de la référence métallique. » *Ibid.*, p. 15. Voir aussi Jean-Joseph Goux, « L'or, l'argent et le papier, dans l'économie balzacienne », dans Alexandre Péraud

La confiance dans la signature ou les trois signatures en bas de ces papiers était la garantie cruciale de leur valeur lorsqu'on les acceptait ou on les donnait en paiement.

Évidemment, dans les premières années du nouveau siècle, après la naissance toute récente de la Banque de France, il n'existait aucune attente d'une intervention de la banque centrale pour réduire le choc d'une éventuelle crise de liquidité d'une banque. Le papier de la maison Nucingen serait donc accepté en raison de la confiance dans la solvabilité immédiate du banquier et la solidité du patrimoine de Nucingen lui-même serait la seule garantie de la liquidité des fonds placés chez lui.

Balzac attribue à Nucingen une liquidation fabriquée pour élargir aussi bien son rayon d'activité et son patrimoine que la renommée de sa maison. La liquidation ne serait pas dictée par une réelle impossibilité de payer à la suite d'une situation de difficulté temporaire. Elle aurait plutôt comme but de gagner sur la 'résolution' des dettes élargissant la fortune du banquier. La 'résolution' des dettes est arrangée de manière à rendre seulement en moindre partie les valeurs des engagements que Nucingen aurait dû payer ou rendre aux rentiers qui avaient des capitaux chez lui. En 1804, Nucingen suspend donc ses paiements et satisfait ses créanciers avec des actifs financiers que Balzac appelle des « valeurs mortes » ou des « valeurs fictives », dans la suite du récit (*MN*, p. 338, 369-370). On sait que les embarras dans les paiements d'un commerçant pouvaient être réglés par un accord entre le débiteur et le créancier avant d'arriver à une procédure judiciaire de faillite qui pouvait entraîner, par sa longueur et ses coûts, la perte des créanciers avec le débiteur : « Le débiteur est plus fort que le créancier » (*MN*, p. 391).

Son bilan allégé des charges dans cette manière frauduleuse, quoique légale, Nucingen reprend ses paiements ; d'où la propagation de la renommée attribuée à la maison Nucingen. Dans l'évolution incertaine et bizarre des marchés financiers, les valeurs mortes refont surface et donnent des profits. Nucingen gagne l'avantage d'avoir réglé ses dettes à bas prix, sans pour autant perdre sa réputation. Tout au contraire, son bon nom de banquier solide et fiable est confirmé et son activité de banquier peut être étendue car « son papier » est « recherché » et traité dans la France entière (*MN*, p. 338).

Dans la phase suivante, avant et après la bataille de Waterloo, Nucingen met en œuvre une multitude de 'spéculations'. Il opère sa deuxième liquidation fabriquée au milieu de la crise financière qui

(dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, op. cit., p. 77-93.

suit la défaite, alors qu'il avait acheté des fonds avant la bataille. C'est encore une liquidation presque frauduleuse, bien que légale, car il paye ses créanciers avec des actions dans les mines de Wortschin, des actions qu'il a achetées au-dessous du prix de marché (*MN*, p. 338). Nucingen est encore banquier-négociant : après sa deuxième liquidation, il est en même temps spéculateur et négociant. Entre 1817 et 1819, il devient riche en spéculant sur le vin de Champagne et sur le vin de Bordeaux, profitant des bouleversements politiques. Il ne perd donc pas son rôle de 'négociant', faisant des affaires sur « les vins, les laines, les indigos, enfin tout ce qui donne matière à un gain quelconque » (*MN*, p. 339). Ainsi, la maison Nucingen devient une banque établie en Europe et sa réputation se renforce : « À la troisième suspension, le papier de la maison Nucingen se fera en Asie, au Mexique, en Australasie, chez les Sauvages. » (*MN*, p. 338).

Dans cette phase concernant la montée de la maison Nucingen, les vrais profits qui élargissent la fortune du banquier proviennent surtout de l'activité comme commerçant en gros et spéculateur sur les matières premières. Nucingen sait comment se débrouiller dans une situation très incertaine pendant des années de turbulence économique et politique.

« Chez lui, la banque est un très petit département », commente Couture illustrant la variété des intérêts et des activités commerciales de Nucingen à ses trois convives (*MN*, p. 339). Dans le récit, Couture est l'affairiste mineur, sans succès et sans une grande fortune, qui vit de ses spéculations « à fleur d'eau soutenu par la force nerveuse de son jeu » (*MN*, p. 330). Dans la conversation avec les convives, Couture se présente comme le connaisseur du groupe à propos de ce qui se passe dans le monde de la finance, du point de vue professionnel ; mais Bixiou, le narrateur principal, rivalise avec lui pour s'accaparer la position de celui qui saisit le mieux les enjeux de la spéculation sur les actions, au-delà des détails techniques.

Tout au long de la progression de la fortune de Nucingen comme banquier, le champ d'action de la maison Nucingen couvre non seulement les marchandises (comme les vins, les laines, les indigos), mais les fournitures destinées à l'armée et à l'état, les investissements en des 'fonds' pas mieux spécifiés, les mines de plomb argentifère et les mines de houille en Belgique, les achats de métaux au Mexique²⁸, l'acquisition d'actions sur deux canaux et d'autres actions sur un canal encore à bâtir. Nucingen traite les lettres de changes et les acceptations bancaires, son 'papier'

²⁸ Les métaux sont obtenus par la fusion de canons, de cloches et d'argenteries, qui sont des parties résiduelles des richesses de la monarchie espagnole (voir *MN*, p. 386).

s'achetant et se vendant partout en Europe. Et Couture de conclure : « Son génie embrasse tout. » (*MN*, p. 339). Avec quelques approximations, Balzac décrit très bien la nature généraliste et pas spécialisée de la banque française de l'époque, comme plusieurs auteurs l'ont souligné. Et ce n'est pas seulement le génie de Nucingen qui embrasse tout. Certains historiens relèvent plutôt que la particularité de cette phase de l'activité bancaire consiste en des frontières incertaines qui séparent la banque et le commerce, avant que les banques se transforment et se différencient vers la moitié du siècle et pendant le Second Empire²⁹.

Ce qui se passe dans la maison Nucingen avec les deux premières liquidations, ce sont des crises de liquidité dont le banquier exaspère le risque réel. Les deux crises fabriquées sont surmontées en forçant la résolution des crédits à l'avantage du banquier-négociant face à la peur des créanciers de perdre le montant entier de leurs créances. Les engagements, estimés à leur pleine valeur nominale, sont convertis en titres de valeur inférieure et de qualité inférieure, dont la valeur de marché future est incertaine. C'est le premier exemple d'information asymétrique dans les marchés du crédit car les créanciers ne peuvent pas avoir une connaissance sûre de l'état du bilan du débiteur. Le banquier débiteur peut donc tromper les créanciers sur la véritable situation de ses paiements et de ses ressources. Il s'agit visiblement d'une asymétrie d'information qui dépend de la législation déficitaire en matière de transparence des bilans bancaires comme de l'opérativité déficitaire du système judiciaire. La maison de banque tire un avantage de ses créanciers qui sont à leur tour sous la pression des engagements à respecter.

Mais enfin, du point de vue de la théorie bancaire, ces deux liquidations sont des crises de liquidité plutôt que de solvabilité. Les « valeurs mortes », dont le banquier se débarrasse, sont en réalité des actifs rentables à long terme, qui récupèrent leur valeur de marché et vont donner des rentes dans un horizon de temps plus long (*MN*, p. 370). Dans le langage balzacien, les « valeurs mortes » ou « fictives » sont des titres financiers apparemment sans perspectives de rendement immédiat mais susceptibles de connaître une reprise à long terme en devenant rentables quand leur valeur négociable de marché augmente. Dans la suite du récit, ce sont les actions des mines de plomb argentifère qui donnent une belle rente à Rastignac. Dans la dernière partie de l'histoire, Nucingen lui-même rachète à bas prix les actions de la société Claparon, qu'il sait être solide, malgré la chute de

²⁹ Alain Plessis, « La révolution et les banques en France : de la Caisse d'escompte à la Banque de France », art. cit., p. 1012.

leurs cotations sur le marché (*MN*, p. 389-390).

Enfin, lors de sa troisième liquidation, qui n'aura lieu que dans l'imaginaire collectif, Nucingen assumera de nouveaux traits. Les activités de la Maison dégageront un autre type de maison de banque, qui profite des investissements à travers la création de nouvelles sociétés par actions et s'enrichit par la manipulation des cours de marché de ces sociétés.

4. La Maison Nucingen *entre vieille banque et banque nouvelle*

Dans l'essai déjà cité, David Landes a analysé dans le détail la prétendue rupture, ou plutôt la relative continuité, entre vieille banque et banque nouvelle en examinant les conflits entre la maison Rothschild et les frères Pereire³⁰. On définit 'nouvelles' les banques qui deviennent des sociétés par actions, au lieu d'être des entreprises familiales, et qui se spécialisent dans le financement de nouveaux projets de développement industriel. Les banques spécialisées dans les investissements directs, les émissions boursières et le crédit à long terme, sont nommées 'banques d'affaires'. Les termes rappellent l'expression anglaise de *investment bank*, mais dans un contexte de la finance étendu à l'échelle du continent et plus particulièrement en France, qui ne reproduisait pas exactement la spécialisation connue en Grand Bretagne³¹. D'accord avec cet historien, le contraste qui allait se développer entre la maison Rothschild et les frères Pereire ne devrait pas être interprété comme une rupture radicale entre vieille banque et banque nouvelle, mais plutôt comme une divergence de personnalités et une fracture de l'équilibre établi dans l'élite bancaire, dans la mesure où la maison Rothschild évolue dans la même direction que les frères Pereire mais avec une autre structure de la propriété et de la gestion.

Landes souligne que la distinction entre vieille banque et banque nouvelle doit être interprétée de manière souple, car la rupture n'est pas aussi nette qu'on ne le prétend. La banque du banquier-négociant évolue vers l'investissement dans les entreprises les plus diverses sur le plan international. Les maisons de la Haute Banque peuvent se développer vers les activités des banques d'affaires en maintenant leur nature d'entreprises privées tout en investissant une partie de leurs fonds dans des affaires

³⁰ David S. Landes, « Vieille banque et banque nouvelle : la révolution financière du XIX^e siècle », art. cit., p. 204-222.

³¹ *Ibid.*, p. 205, note 1.

nouvelles. Elles participent dans le capital des entreprises qui réalisent le développement industriel ou participent activement au placement des actions de ces entreprises. En même temps, ces maisons de l'élite bancaire ne vont perdre ni leurs affaires dans le commerce en gros international ni leur rôle dans la gestion financière des circuits du crédit commerciale ou des lettres de change. Elles jouent un rôle crucial dans le financement de la dette publique en France et des dettes des États étrangers³².

Les événements du conflit que Landes analyse sont bien postérieurs à la période abordée dans *La Maison Nucingen*. Le thème de la rupture ou de la continuité entre vieille banque et banque nouvelle nous sert de prétexte pour souligner que l'on retrouve dans *La Maison Nucingen* une première esquisse de l'évolution de la vieille Haute Banque qui tend vers les activités de la nouvelle banque, plus sur le registre de la continuité avec différenciation que sur le registre de la rupture radicale. Dans l'histoire de Nucingen on retrouve une anticipation claire du nouveau rôle que la Haute Banque joue dans les marchés des capitaux. Balzac attribue une centralité nouvelle au marché des capitaux et à la Bourse dans les stratégies d'enrichissement. Ce rôle est bien visible dans la stratégie de la Maison de la Haute Banque, dont Nucingen est le propriétaire, mais aussi dans les stratégies de placement des richesses en patrimoines actionnaires par les investisseurs privés.

On voit clairement l'évolution stratégique de la Maison en direction du marché des capitaux dans les manœuvres de son banquier lors de sa troisième liquidation imaginaire. C'est Nucingen lui-même qui fait évoluer son rôle de banquier-négociant vers un nouveau rôle qui prend en charge la spéculation boursière plutôt que la spéculation sur les vins de Bordeaux et de Champagne. C'est encore Nucingen lui-même qui imagine et monte dans l'ombre la société par actions de Claparon, autour de laquelle il bâtit le théâtre de sa faillite et de sa troisième suspension des paiements, qui n'est d'ailleurs rien d'autre qu'un bluff pour manipuler les nouvelles émissions. La troisième liquidation de Nucingen est située en 1827, au milieu de la crise financière de 1826 et 1827 dont Nucingen avait anticipé l'arrivée. À la différence des deux premières, la troisième liquidation n'existe que dans l'imagination des gens. C'est une machination théâtrale que le banquier organise, une tromperie bien réussie. Nucingen rentre à Paris en toute tranquillité après avoir semé la panique parmi les gens qui avaient déposé des fonds dans sa maison et après avoir profité des conséquences qui en découlaient.

La machination que Nucingen met en place pour orchestrer sa troisième liquidation se développe sur trois trajectoires. La première est celle de l'imagination, l'imagination sociale étant à la source de la nouvelle

³² *Ibid.*, p. 211.

richesse en actions créée par la formation des anticipations sur les valeurs de marché. À la deuxième trajectoire correspond la manipulation de l'opinion par la diffusion d'informations à partir des canaux de communication dont Nucingen se sert pour son bluff sur son propre embarras. La troisième trajectoire révèle le pouvoir financier mesuré par l'importance du patrimoine qui s'avère être le levier donnant lieu tout d'abord à la constitution de la nouvelle société à placer chez les investisseurs, et ensuite à la manipulation des valeurs actionnaires aussi bien dans l'imagination que dans les opérations de marché.

C'est le tournant vers l'imaginaire de la richesse financière que Balzac souligne en situant cette soi-disant liquidation non dans le cours des événements réels, comme les deux premières, mais tout à fait dans l'univers des croyances, de la rumeur et des sentiments. Nucingen ne suspend pas ses paiements ; il ne liquide pas. Il fait jouer la force de l'imagination anticipatrice chez les gens qui ont de l'argent chez lui ou chez les professionnels de la Bourse. C'est une affaire d'imagination où rien ne sera réel, bien qu'il y ait des perdants et des vainqueurs. Dans un premier temps, les perdants croient avoir bien placé leur argent retiré du papier Nucingen et placé dans les actions de la maison Claparon ou dans d'autres valeurs actionnaires (*MN*, p. 389).

Voici le tournant de l'histoire. La maison Nucingen est encore la maison d'un banquier-négociant, mais elle ressemble déjà à une banque d'affaires qui tire son avantage de l'investissement dans des sociétés par actions³³. Dans cet investissement, la maison s'engage à plusieurs niveaux : par l'investissement direct dans la constitution du capital, par les opérations de placement des actions dans les portefeuilles des gens aisés, par la capacité de profiter des oscillations des cours de marchés grâce à l'intelligence anticipatrice des fluctuations à court terme mais aussi des véritables profits à long terme. Pour comprendre le fonctionnement du changement, il faut expliquer comment évolue la structure des actifs et des passifs de la maison Nucingen dans cette nouvelle phase de son activité.

Les financiers qui lancent la nouvelle entreprise Claparon peuvent s'attribuer des « actions bénéficiaires » (*MN*, p. 372) de la nouvelle société sans effectuer le paiement pour le montant équivalent à la valeur nominale. Ils s'attribuent ces actions pour profiter ensuite de la hausse des cotations dans la fièvre du placement actionnaire. Ils peuvent les revendre à de nouveaux investisseurs, lorsque les actions montent de valeur sur le marché. Ils gagnent encore les dividendes extraordinaires qu'on attribue

³³ La forme propriétaire était souvent celle des sociétés par actions en commandite plutôt que celle des sociétés anonymes.

dans les premiers mois pour attirer les investisseurs. Ils gagnent donc des profits spéculatifs grâce à leur capacité d'abuser de la position des premiers souscripteurs³⁴. À l'occasion de la constitution du capital et du placement, Nucingen et ses associés gagnent sur les valeurs artificiellement enflées dans les premiers mois pour attirer les investisseurs. Il y a information asymétrique entre la coalition des premiers souscripteurs et les investisseurs des « capitaux niais » qui sont sollicités d'acheter le capital actionnaire placé sur le marché (*MN*, p. 371).

Mais l'intérêt de Nucingen pour l'investissement dans le marché des capitaux est surtout représenté par les profits considérables à gagner dans les opérations spéculatives par les manœuvres sur les oscillations des valeurs. Balzac lui attribue la capacité de piloter la tendance des valeurs boursières grâce à son patrimoine et à ses relations dans l'univers de la finance. Le banquier n'est pas tellement intéressé à l'« *agio* » (*MN*, p. 380) immédiat dont il pourrait profiter à court terme, comme c'est le cas de du Tillet et de Werbrust. Balzac accorde à Nucingen surtout le génie de la spéculation au rabais. Il lui attribue notamment la capacité d'acheter alors que les prix tombent, car il est capable de piloter la baisse par la rumeur et de s'enrichir rachetant les valeurs qui paraissent être devenues sans valeur³⁵. Pendant la crise de la société Claparon en 1829, il rachète les actions Claparon au prix de marché de 400 francs, alors que tout le monde les vend. Il sait qu'elles remonteraient à 600 et donneraient des profits (*MN*, p. 389). Il est protégé par son intelligence anticipatrice mais aussi par la solidité de son patrimoine. La baronne D'Aldrigger et Godefroid vendent leurs actions dans les mines vu l'urgence d'avoir des rentes et sont forcés de vendre les actions Claparon dans le pire de la baisse à cause des dettes (*MN*, p. 390). Comme dans le jeu du poker, le plus riche tient les rênes du jeu et peut attendre la hausse des prix de marché et profiter des enchères. Le pouvoir de l'argent augmente outre mesure lorsque la richesse devient disproportionnée (*MN*, p. 369).

En même temps, il faut souligner que Nucingen n'est pas représenté seulement comme affairiste et profiteur. Le Nucingen de Balzac, un homme impitoyable dans la manipulation du marché, est clairvoyant ;

³⁴ Les opérations spéculatives sur les actions fictives appropriées lors de la constitution des nouvelles sociétés par actions sont mises en lumière aussi par Dickens dans *Martin Chuzzlewit* et par Zola dans *L'Argent*.

³⁵ Bruna Ingraio, « Narratives of Passions and Finance in the 19th Century », dans Çinla Akdere, Christine Baron (edited by), *Economics and Literature. A Comparative and Interdisciplinary Approach*, London, Routledge, 2018, p. 23.

il est capable d'anticiper la rentabilité d'un investissement à long terme. Cette clairvoyance est soulignée aussi bien dans sa phase de banquier-négociant que dans celle de banquier spéculateur sur le marché des capitaux. Il est doté d'une solide tête de *businessman* comme les deux frères Keller avec leurs investissements internationaux dans *César Birotteau*. L'affaire montée par Nucingen, qui investit la société Claparon, n'est pas seulement un bluff sans fondements. Les combinaisons étaient « réelles » et l'objet de l'entreprise était « vivace » (*MN*, p. 379). L'affaire avait des potentialités, même si Balzac ne nous explique pas de quoi il s'agit, car le côté constructif de la finance reste dans l'ombre. Il y a « engorgement » à la suite de la crise de 1827, et la société cesse de payer les intérêts et les dividendes, mais Bixiou souligne que ses opérations étaient « excellentes » (*MN*, p. 389). Répétons-le, Nucingen est une personnalité double, doté d'une intelligence sans scrupules, mais aussi d'une forme de génialité créatrice. Par contre, le type de l'affairiste profiteur est plutôt représenté par le personnage de du Tillet, alors que les Werbrust et Palma sont des professionnels de la machine boursière. Ces agents boursiers gagnent par leurs services pour la Haute Banque ou par leurs spéculations à court terme basées sur la connaissance privilégiée des aspects techniques des cotations mais aussi sur leur capacité de dévoiler plus facilement les stratégies des autres agents sur la place financière.

D'ailleurs, dans un passage du récit, Bixiou observe comment vers 1825 les émissions actionnaires étaient encore réalisées sans publicité et sans aucune règle de transparence ou garantie pour l'actionnaire, sans une législation qui protégeait l'actionnaire et dans l'absence de concurrence : « Les belles affaires par actions [...] se traitaient honteusement dans le silence et dans l'ombre de la Bourse. » (*MN*, p. 372). Balzac était donc conscient que dans la première phase de l'expansion du marché des émissions actionnaires, les conditions du marché étaient faussées par le manque de concurrence, de régulation juridique et de monitoring public³⁶.

Dans *La Maison Nucingen* on retrouve la finance manipulatrice et même la diabolisation de la finance ; mais le rôle constructif du crédit y apparaît aussi. « [L]'affaire a des réalités dans le ventre » car « Nucingen ne saurait inventer une mauvaise affaire » (*MN*, p. 379). La Haute Banque est aussi un génie de la lampe.

³⁶ Pour un examen de l'évolution historique de la Bourse de Paris, voir Pierre-Cyrille Hautcoeur and Angelo Riva, « The Paris financial market in the nineteenth century: complementarities and competition in microstructures », *Economic History Review*, vol. 65, n° 4, 2012, p. 1326-1353.

5. Les circuits de l'information asymétrique

Alexandre Péraud propose une interprétation intéressante au sujet de la sociopoétique de la rumeur, qui examine la rumeur au cœur de la construction narrative chez Dumas, Stendhal et Balzac. Il analyse notamment la nature imaginaire de la troisième liquidation, où Nucingen « ne se contente plus de *faire croire*, il se met à la tête d'un *faire faire croire*³⁷ ». Dans *La Maison Nucingen*, comme on l'a déjà observé, l'opinion sur les valeurs dans les marchés financiers s'établit à travers la formation des anticipations dans trois circuits sociaux différents³⁸. Les attentes sur la rentabilité s'articulent et se cristallisent autour des différentes sources de connaissance des participants issus des trois milieux, et des leaders de l'opinion qui y sont reconnus.

Le milieu des intermédiaires financiers s'articule en des hiérarchies de professionnels avec leurs anneaux concentriques autour des maisons les plus puissantes de la Haute Banque. Le milieu de la haute société se compose de familles et de jeunes gens disposants de fortune, qui placent leur argent dans l'une ou l'autre forme, auprès du grand livre de la dette publique, chez un banquier, ou enfin en investissant dans le capital d'une société par actions. Les gens de ce milieu partagent leurs informations et opinions sur les meilleurs investissements au cours de leurs contacts sociaux, avec plus ou moins de confiance ou imposant la stricte confidentialité. Il y a encore le milieu des commerçants qui ont quelques fortunes mais qui sont exclus des marchés financiers les plus importants ou y apparaissent comme des parvenus.

Dans ces trois réseaux sociaux, les élites comme les bourgeois, les commerçants ou les professionnels de la finance, ont la claire perception que chacun d'entre eux n'a pas le même accès à l'information financière ni la même capacité de déchiffrer les nouvelles et les données pour formuler la meilleure prévision sur les valeurs futures des actifs financiers. Tout le

³⁷ Alexandre Péraud, « Sociopoétique de la rumeur dans *Lucien Leuwen*, *La Maison Nucingen* et *Le Comte de Monte Cristo* », dans *Stendhal, Balzac, Dumas : un récit romantique ?*, actes du colloque organisé par l'Université de Grenoble III, novembre 2001, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, « Cribles », 2006, p. 312.

³⁸ On devrait considérer encore le groupe des travailleurs qui ont quelques épargnes, mais Balzac traite ce groupe sur un autre plan du discours pour condamner la formation des Caisses d'épargne (voir *MN*, p. 378 ; sur ce point, voir Carole Christen, « Qu'est-ce qu'épargner veut dire ? Par-delà les poncifs de l'avarice balzacienne », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, op. cit., p. 53-75.

monde sait qu'il y a asymétrie d'information dans les marchés financiers. Chacun se préoccupe d'être mis au courant par d'autres agents mieux placés pour évaluer la liquidité des valeurs, et prévoir leur appréciation ou dépréciation à court ou à long terme. Chacun doit filtrer les nouvelles aidé par quelqu'un d'autre, qu'on estime être parmi les mieux renseignés au sein du cercle. Les frères Keller eux-mêmes, l'aristocratie financière à la tête de la Haute Banque, ont recours au trader Palma pour être bien renseignés sur la tendance de la Bourse (*MN*, p. 386). On demande et on accepte les conseils ou on guette les conversations. Dans le milieu de la haute société, on confie la gestion de son patrimoine à un banquier qu'on estime être fiable et solide. Dans chaque milieu, qu'il soit de nature professionnelle ou sociale, personne ne peut survivre ni gagner s'il ne peut pas se servir de l'appui des autres. Cet appui s'établit en fonction des hiérarchies sociales, par la convergence des intérêts, par les relations professionnelles ou à cause des liens tissés dans les aventures amoureuses et dans les relations amicales. L'amitié est l'un des liens de la socialité à côté des affaires de cœur, des rencontres à la Bourse, des intrigues sur le marché des mariages.

Dans chaque réseau, il y a des leaders de l'opinion, dont le rôle est reconnu comme tel. Des professionnels sont employés dans le but de dissiper l'incertitude sur les fluctuations et les vraies opportunités d'investissement. Il y a un jeu complexe entre le rôle du leader de l'opinion et celui du spéculateur qui veut cacher ses connaissances et ses anticipations. Parmi les intermédiaires financiers, il est commun d'assumer des positions spéculatives pour obtenir des profits que l'on peut gagner en anticipant à court terme la tendance des valeurs sur le marché. Dans le milieu de la haute société, les personnages qui jouent le rôle de leaders de l'opinion à l'égard des agents moins informés, comme c'est le cas de Rastignac, jouent eux-mêmes leur propre jeu et peuvent piloter l'information dans l'une ou l'autre direction. Il y a donc des relations non transparentes entre les leaders de l'opinion et les gens qui doivent placer leur argent en fonction de la source d'information.

La pluralité des histoires qui s'entremêlent et se chevauchent de manière apparemment désordonnée dans les bavardages des quatre amis, constituent une sorte de loupe ayant la capacité de dénicher les jeux sur les marchés boursiers au prisme des nouvelles, bornées ou déformées, dans les différents milieux sociaux. Les trois circuits ne sont pas tout à fait fermés. L'information se répand de l'un vers l'autre, par quelques maillons qui forment des liens peu évidents entre les trois milieux, comme le contact entre Matifat et Gigonnet. L'information coule encore plus vite quand elle

est déjà devenue une rumeur et donc non plus une connaissance privée mais une croyance publique.

Le premier circuit représenté par les relations sociales dans la haute société se compose, à son tour, de plusieurs hiérarchies et stratifications. Au point de départ de l'évolution des événements, Nucingen révèle le secret de son embarras à Rastignac, le choisissant comme son homme de confiance. Dans la réalité il le met en mouvement comme son homme de paille et son agent manœuvrier. Rastignac comprend le rôle de compère qu'il jouera mais il ne comprend pas l'étendue de la spéculation que Nucingen est en train de monter : « le baron lui laissa croire qu'il sauvait la boutique » (*MN*, p. 381). Sur la demande de Nucingen, Rastignac transmet la nouvelle à son ami Godefroid de Beaudenord et ce dernier la transmet à D'Aiglemont ; Rastignac la porte enfin dans la famille D'Aldrigger (*MN*, p. 384, 387, 388). La rumeur à la Bourse, qui monte après la première circulation de la nouvelle dans un petit groupe de professionnels, pousse à nouveau cette dernière dans la haute société comme une vague de retour. Dans ce milieu, Rastignac joue un rôle de premier plan en tant que leader de l'opinion, pour sa double position d'amant de Delphine de Nucingen et de confident de son mari, et pour son allure de jeune homme fin et intelligent qui connaît les choses ou peut bien les deviner. Il gagne sur les opérations de placement, avec le consentement tacite de Nucingen, une sorte de pot-de-vin pour l'aide fournie à diffuser la nouvelle de la gêne du banquier, et dans le but de forcer la conversion en actions des placements déposés chez Nucingen (*MN*, p. 388). Rastignac devient « pendant dix jours » (*MN*, p. 389) un conseiller recherché dans la fièvre des nouveaux investissements en actions. D'Aiglemont le supplie de l'aider à convertir ses fonds placés chez Nucingen en actions sur un canal, et les femmes de la haute société le pressent pour avoir des actions.

Dans le réseau des professionnels de la finance, les plus avertis ne croient pas à la gêne de Nucingen et imaginent un nouveau tour du banquier pour organiser la troisième liquidation fabriquée. Pour s'adresser à ce milieu, Nucingen se confie à du Tillet, mais ni du Tillet ni Werbrust ne croient vraiment à la prétendue liquidation qui devrait arriver (*MN*, p. 385). Ils profitent de l'information en la diffusant et en l'enflant pour gagner, à leur tour, sur l'avantage d'une anticipation de la panique qui suivra. Ils opèrent donc une spéculation à court terme sur un avantage d'information, bien qu'ils sachent parfaitement que la maison Nucingen ne s'écoulera pas et ne suspendra les paiements non plus. À cette fin, ils diffusent l'information d'une difficulté temporaire de la maison Nucingen,

due à l'immobilisation d'un excès de fonds dans des opérations au Mexique. Il s'agirait donc d'une crise de liquidité typique d'un banquier-négociant ayant investi une somme d'argent trop élevée dans une spéculation sur les métaux. L'information circule et prend de l'ampleur à l'aide de Palma qui fait l'opinion à la Bourse en sa qualité d'homme le plus informé et le plus habile. Il entre dans la combine de Werbrust et de du Tillet en sonnait « un coup de cloche » (*MN*, p. 386) qui sème la panique à la Bourse. Palma est l'homme de confiance des frères Keller qui, eux aussi, sont pris au piège dans la machination de Nucingen.

Les différences entre les pertes des investisseurs et les profits des spéculateurs rusés seront visibles sur le taux d'escompte avec lequel les agents vendent ou achètent le papier Nucingen pendant que la panique est déclenchée. Les Keller vendent avec une perte de 10%, alors que d'autres investisseurs vendent à 15 ou 20% au-dessus de la valeur nominale avant la crise (*MN*, p. 386) et Werbrust achète à 20% d'escompte. La distribution des pertes sera aussi asymétrique et les spéculateurs au rabais qui ont saisi le jeu de Nucingen sans pour autant en comprendre toute l'étendue, gagnent sur leurs spéculations à court terme (*MN*, p. 387). Les banquiers et les professionnels ont, certes, un avantage d'information à cause de leurs connaissances techniques mais encore plus à cause de la connaissance qu'ils ont les uns des autres dans la place financière où ils opèrent. Ce qui est ici en jeu c'est le statut de club de la Haute Banque et, dans une perspective plus vaste, l'information privilégiée surgit de la fréquentation habituelle des gens dans le milieu de la finance. Du Tillet comme Werbrust sont capables de prévoir que Nucingen ne fera pas faillite parce qu'ils connaissent bien le personnage et sa biographie. L'information asymétrique surgit aussi bien des habiletés du métier des professionnels que de leur appartenance à un même réseau social.

Dans le troisième circuit, l'information touche les personnalités mineures, tel que le droguiste enrichi Matifat, qui se voit contacté par Gigonnet, un usurier qui poursuit le but de faire à son tour sa spéculation en revendant le papier Nucingen qu'il peut saisir sur le marché à Werbrust et du Tillet, moyennant une marge de profit. Après une négociation, Matifat vendra son papier Nucingen avec un taux d'escompte de 12% à Gigonnet, qui sait pouvoir revendre avec un gain aux spéculateurs qui agissent sur le marché (*MN*, p. 387).

Il est tout à fait clair qu'il y a un décalage entre les profits des agents les plus informés et des acteurs forts dans les marchés financiers, d'une part, et les pertes des personnages qui sont les dupes de Nucingen, d'autre

part. Pourquoi les dupes sont-ils dupes ? S'agit-il de bêtise ou de naïveté ? S'agit-il de mauvais calculs ou y aurait-il de l'avidité sans prévoyance ? Cette pluralité de motifs n'encourage pas une synthèse univoque et définitive. Les agents ne sont pas tous dépourvus de rationalité ni de prévoyance ; ils sont surtout dépourvus d'informations fiables ou ils sont dans l'impossibilité d'anticiper sur la tendance des valeurs. La présence des leaders de l'opinion suggère qu'il y a une difficulté, bien perçue par les agents eux-mêmes, à évaluer les décisions d'investissement. Se fier aux personnes les plus informées paraît le seul choix sensé faute d'un jugement solidement soutenu par la connaissance. Il faut faire confiance à quelqu'un qu'on imagine plus renseigné et mieux apte à anticiper : les gens savent que ce terrain est technique et glissant, c'est pourquoi ils cherchent l'appui des professionnels ou des amis les mieux renseignés. Les marchés financiers apparaissent intrinsèquement dominés par l'information asymétrique entre les experts et les gens communs qui n'accordent qu'un temps très limité au monde des affaires. L'acquisition de l'information économique est un investissement qui coûte du temps et des efforts pour être rentable. Palma y gagne sa vie en la vendant aux Keller. On peut tout aussi l'offrir en cadeau dans des stratégies d'alliance ou dans une logique de réciprocité car l'information financière fiable est rare et coûte chère.

Enfin, la réputation du papier Nucingen sur les places financières à l'étranger où il est encore recherché soutiendra les cours. Nucingen rentre à Paris après avoir conclu une affaire industrielle en Belgique ; ses vaisseaux arrivent à Bordeaux chargés de métaux. Nucingen achète sa propriété princière aux alentours de Paris (*MN*, p. 388). Quelques professionnels de la Bourse comprennent la nature de son bluff ; par contre, les investisseurs restent pris dans le piège des investissements en actions. L'avidité de l'actionnaire domine (*MN*, p. 374).

6. La fièvre de l'investissement actionnaire

Le changement de la finance se développe à partir des maisons de banques. Dans le récit, la maison de la Haute Banque en est le moteur mais les investisseurs doivent suivre pour rendre l'innovation viable. Nucingen doit mettre en mouvement leur appétit d'enrichissement ou attiser leur peur de la perte pour les convaincre à changer leur portefeuille vers l'investissement dans les capitaux des sociétés par actions.

L'activité polyvalente des banquiers-négociants comprenait la gestion de l'épargne des familles issues de l'élite, qui étaient dans la nécessité de placer leur patrimoine pour obtenir des rentes. La maison Nucingen entretient la gestion des fonds particuliers des gens aisés qui lui sont confiés pour garder leur fortune et en avoir des rentes. Bixiou en donne la comptabilité en rappelant l'argent confié à Nucingen par la baronne d'Aldrigger, par D'Aiglemont, Matifat et d'autres (*MN*, p. 371). Il s'agit de familles ou de jeunes gens qui disposent d'argent par l'héritage ou par l'épargne mais qui n'ont aucun lien avec la richesse foncière. D'ailleurs la révolution a presque anéanti les aristocraties foncières du pays. Les nouvelles élites urbaines n'ont pas accès à la solution 'Ancien-Régime' d'un patrimoine formé de propriétés agricoles à gérer pour obtenir des rentes. Elles cherchent des placements financiers en fonds rentables, qui ne requièrent aucune activité de gestion ni un réseau de gérants. Le placement d'un patrimoine chez Nucingen est alternatif au placement en rentes d'État, c'est-à-dire en titres apparemment fiables, quand bien même dotés de risques, mais à modeste rentabilité. Un patrimoine immobilier ne serait pas liquide comme les fonds placés dans une banque et on devrait le gérer avec attention pour en extraire des rentes.

Il y a une nouvelle élite de rentes financières, qui cherche le placement avantageux de son argent en le déposant chez un banquier de confiance pour se procurer des rentes sûres au taux d'intérêt le plus élevé. Au début de l'histoire, le banquier Nucingen garantit des intérêts non négligeables : il rémunère les fonds particuliers déposés chez lui de 6%. Pour cette raison, d'Aiglemont, le tuteur, suggère à Godefroid de vendre ses rentes sur le grand livre et de placer tout son argent chez Nucingen (*MN*, p. 348). Les propriétaires des patrimoines financiers cherchent un banquier respectable, avec un bilan solide, pour à la fois assurer le maintien de la valeur du patrimoine et en augmenter la rentabilité. De la rentabilité du patrimoine dépend le niveau de vie des rentiers et donc leur bien-être et leur position sociale. De la garantie du maintien de sa valeur, dépendent l'assurance à long terme des conditions d'aisance et les relations sociales, dans lesquelles le marché des mariages domine la scène avec les dots à donner ou à prendre. Le placement chez Nucingen fera la différence dans la vie de Godefroid avant son mariage avec Isaure (*MN*, p. 348). Le placement chez Nucingen aurait dû assurer l'aisance de la famille d'Aldrigger si les nouveaux investissements, en conséquence de la panique autour de la troisième liquidation, n'avaient pas dévoré ce qui restait de l'héritage du feu banquier.

Dans le choix d'un placement, les personnages basculent entre les options, sans connaître la meilleure solution. Godefroid, qui avait son argent investi en rentes d'État, les vend pour placer ses fonds en dépôts dans la maison Nucingen ; mais il se débarrasse ensuite de ses dépôts en signant la lettre que lui propose Rastignac pour les convertir en les actions de la société Claparon. La baronne d'Aldrigger vendra ses actions dans les mines et Godefroid fera de même avec celles de sa femme. Les deux achètent les actions Claparon et seront forcés de les vendre à la baisse (*MN*, p. 390).

Dans le cadre du roman, le passage au placement en actions est convoité mais s'avère dangereux pour ceux qui ne maîtrisent pas l'information financière et qui ne sont pas capables d'anticiper les fluctuations de la valeur des actions. Il y a une avidité diffuse qui mène les gens à s'accaparer les actions une fois que les leaders de l'opinion en proclament la rentabilité. Cette forme symbolique des valeurs monétaires, qui peuvent se multiplier dans la hausse, donne l'ambition et l'espoir d'une richesse croissante. Cela dit, dans les choix financiers il n'y a pas seulement de l'avidité. Rastignac choisit de jouer le rôle d'agent de Nucingen non pas pour intérêt, mais pour donner à Delphine une fortune indépendante, en accord avec le contrat qu'il a stipulé avec le mari de cette dernière. Protéger la fortune de Delphine c'est sa manière à lui, un amant pauvre qu'elle a soutenu, de remercier sa riche maîtresse et de lui régler sa dette d'honneur. Les obligations sociales à propos des dots dominent les placements des pères qui souhaitent donner une chance à leurs filles. La rectitude du banquier d'Aldrigger le pousse à régler ses dettes jusqu'au dernier sou (*MN*, p. 359). Il confie toute sa richesse à Nucingen afin que ce dernier la garde pour sa famille, au sein de laquelle personne n'est capable de gérer les affaires financières. Calcul, prévoyance, avidité, liens et obligations sociales : les raisons de la recherche de rentabilité dans l'investissement sont nombreuses.

Il y a encore le problème de fond de la maison de banque dans son évolution vers les activités des banques d'affaires. Les investissements d'une banque d'affaires, même les meilleurs, offrent une rentabilité sur un profil temporel à plus long terme, comme c'était le cas au XIX^e siècle dans la construction des canaux ou des chemins de fer. La rentabilité à long terme est incertaine. Les capitaux placés en actions dans des sociétés par actions, recueillant des financements pour les projets divers dont la rentabilité est incertaine, ne sont pas liquides en termes de valeurs monétaires stables.

Le patrimoine accumulé en actions d'une entreprise est une richesse duale. Elle peut apporter la multiplication de la valeur monétaire ou

la faire disparaître, suivant l'habileté du joueur qui manège les actions et les retient dans son portefeuille pour les vendre au bon moment ou, au contraire, les liquider malgré lui lorsque le prix chute. La valeur de la rentabilité à long terme est évaluée sur le marché boursier avec des oscillations de jour en jour. Elle dépend de l'opinion qui domine sur le marché, des vagues de confiance et de la rumeur. Le manque de confiance dans la valeur de quelques actifs financiers, peut en déterminer la chute à cause de la diffusion d'anticipations à propos de leur baisse dans le futur proche. Il y a la possibilité d'anticipations qui se confirment.

On a observé qu'il y a un caractère personnel des circuits de la monnaie et du crédit dans *La Comédie humaine*³⁹. Le passage à l'investissement actionnaire bouleverse le caractère personnel du crédit en faveur d'une dimension imaginaire de la richesse qui semble se déterminer dans un espace d'objectivité. Les effets évoluent en dents de scie dans un flux et reflux produit par des fluctuations du marché à la manière d'un mouvement naturel, semblables donc aux fluctuations des phénomènes naturels (*MN*, p. 391). La responsabilité de la Haute Banque est cachée dans l'ombre et il n'y aura pas de justice pour les niais qui ont été pris au piège par la tête forte de la finance.

7. *La diabolisation de la banque et de la finance*

L'historisation d'un personnage issu de la fiction est toujours une opération quelque peu douteuse, car si le personnage n'avait pas la force de vivre hors de son temps, sa capacité de fascination en serait beaucoup diminuée. Les personnages de la création littéraire doivent avoir de la vigueur pour s'imposer au-delà et en dehors de leur temps afin de devenir des voix de notre vie intérieure. Dans ce sens, ils sont plastiques ; ils engendrent plusieurs niveaux d'interprétation et ils vivent plusieurs vies symboliques dans l'imagination des lecteurs. Nous ne pouvons pas les enfermer dans un temps historique donné sans finir par les tuer. Dans cette perspective ouverte, le « Napoléon de la finance », dont Balzac esquisse la biographie de fiction, évoque aujourd'hui des questions controversées qui traversent l'imagination contemporaine à propos de l'univers de la finance.

Le banquier de la Haute Banque domine le récit de Balzac en ce qu'il

³⁹ Jean-Joseph Goux, « L'or, l'argent et le papier dans l'économie balzacienne », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, op. cit., p. 79.

jette son ombre sur la vie des autres personnages, plus charnels et humains dans leurs mésaventures. Ce personnage, quelque peu stéréotypé de par son rôle, déclenche notamment trois questions qui traversent le récit et qui sont encore d'actualité dans l'effort de faire face à la complexité de la finance aujourd'hui. Elles reviennent au cœur de l'image qu'on se fait du monde de la banque et de la finance dans la société contemporaine. Les trois perspectives s'entremêlent dans les histoires de Balzac comme dans les débats d'aujourd'hui.

La première question porte sur le conflit entre la vision de la finance comme force manipulatrice, destructrice et trompeuse, et la vision de la finance comme force constructive, qui agit en moteur du développement. Dans l'opinion publique et dans la narration littéraire contemporaine, la première vision est dominante et l'évaluation du rôle historique de la finance penche vers la narration de diabolisation. La narration de la finance comme force qui met en place le changement à long terme reste quant à elle minoritaire. Le conflit entre ces deux visions traverse la réflexion contemporaine sur la finance même dans la pensée économique. Bien que le Nucingen de Balzac avalise la légende de diabolisation du grand financier, son histoire n'exclut pas en filigrane la vision du banquier qui bâtit l'avenir.

Dans le cadre historique à très long terme, la diabolisation du système financier (et notamment de la banque) apparaît comme une distorsion de la vérité et presque un aveuglement du jugement historique⁴⁰. En même temps, il faut comprendre que les marchés financiers n'existent que dans des cadres juridiques et institutionnels, car la finance est un système d'institutions très complexe⁴¹. L'innovation financière apporte des opportunités nouvelles, mais aussi de nouvelles asymétries d'information, de nouvelles fragilités et de nouveaux risques d'effondrement. Le fonctionnement des marchés financiers doit toujours être surveillé et renouvelé, comme on l'a dramatiquement constaté dans la crise de 2008-2009. Cette première question n'est donc pas facile à résoudre de manière tranchée, et la diabolisation hante toujours l'imagination contemporaine.

La deuxième question concerne la distribution des coûts des faillites

⁴⁰ William N. Goetzmann, *Money Changes Everything: How Finance Made Civilization Possible*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

⁴¹ Giannini, déjà cité, développe l'interprétation des marchés financiers fondée sur l'institutionnalisme (Curzio Giannini, *The Age of Central Banks, op. cit.*). Katharina Pistor propose une vision de la finance étroitement liée aux codes de la loi (Katharina Pistor, *The Code of Capital*, Princeton, Princeton University Press, 2019).

des banques. Balzac situe cette question dans son récit en calculant le montant des dots et des rentes que les investissements manipulés par Nucingen englobent. La résolution des crises bancaires comporte un processus d'évaluation et d'attribution des pertes car la satisfaction des créanciers, que le code définit de manière détaillée, est partielle. Les faillites, frauduleuses ou réelles, déterminent des pertes à distribuer et donc des coûts à charger. Le conflit sur la distribution des pertes provoquées par les débiteurs insolubles est lié au jugement éthique à propos de la violation de l'obligation à repayer, à la stigmatisation du débiteur et à la jurisprudence sur les faillites⁴².

L'asymétrie d'information présente le problème de la fiabilité dans les rapports de confiance entre banquiers et investisseurs, un thème qui demeure d'actualité. Les banques, ou d'autres intermédiaires, peuvent placer des titres à rentabilité douteuse dans les mains d'investisseurs mal renseignés qui se fient à leurs conseils. Les leaders de l'opinion, comme l'ont fait les agences de rating, peuvent promouvoir des obligations douteuses. Si les banquiers ou les autres institutions financières privées surveillent la crédibilité des promesses et des obligations à payer, les gardiens, quant à eux, ne sont pas toujours neutres. La régulation pour la transparence et la stabilité financière évolue pour faire face à ces défis difficiles dans l'évolution constante de l'innovation financière.

La troisième question, enfin, tient à la fondation des valeurs boursières sur les attentes des profits et, par conséquent, sur les opinions et la rumeur, si l'on veut rendre compte des vagues spéculatives qui puisent dans des narrations imaginaires du futur économique. Il existe une vaste littérature à ce sujet dans la pensée économique à partir du début du XIX^e siècle. On ressent ici la distance historique en regard de la vision manipulatrice de la Haute Banque que Balzac prend pour acquise. Dans l'état actuel de la finance globale, cette vision n'est plus crédible. Comme Robert J. Shiller l'écrit dans la préface à la troisième édition de son livre sur l'exubérance irrationnelle dans les marchés des titres et les marchés immobiliers, les bulles spéculatives sont des phénomènes sociaux et psychologiques complexes qui sont, par leur nature, très difficiles à contrôler⁴³. Au-delà des bulles spéculatives, les techniques des cotations, le trading de haute

⁴² Bruna Ingraio, « The alchemy of money. Money as a standard of value », dans Joan Ramon Resina (edited by), *Cultures of Currencies: Literature and the Symbolic Foundation of Money*, London-New York, Routledge, 2022, p. 179-205.

⁴³ Robert J. Shiller, *Irrational Exuberance*, Princeton, Princeton University Press, 2015, p. xiv.

fréquence, l'efficacité à produire une valorisation juste des actifs, les opérations douteuses ou illégales, font toujours l'objet de nouveaux débats à propos de la bourse, notamment dans le but d'en améliorer la régulation ou d'augmenter la concurrence. Les mythologies de la finance manipulatrice peuplent toujours l'imagination de nos contemporains, un phénomène, ce dernier, qui mérite aussi d'être mieux expliqué.

La Maison Nucingen ou le 'dérèglement dans tous les sens'.
Leçons d'hermétisme

ALEXANDRE PÉRAUD
Université Bordeaux Montaigne
PLURIELLES, UR 24142

Lecture après lecture, *La Maison Nucingen* résiste. En dépit des très légitimes tentatives déployées par nombre d'éminents balzaciens pour rendre le texte plus « lisible¹ », c'est-à-dire compréhensible, le texte conserve son caractère énigmatique. Cela ne tient pas seulement aux effets de manche d'un Bixiou dont la verve nous égare dans les arcanes de la finance ; pas seulement, non plus, aux *combinazioni* financières qui atteignent un niveau de complexité suffisant pour égarer tout lecteur moyen et, en tant que tel, raisonnablement réfractaire aux questions financières. Le texte reste une énigme car on ne peut pas ne pas se demander pourquoi Balzac a préféré écrire une nouvelle aussi serrée au lieu de composer le grand roman de la bourse dont *La Maison Nucingen* fournit l'argument et l'abondant matériau². Il n'est même pas possible de s'en remettre à l'hypothèse de l'ébauche puisque l'on sait, comme Tetsuo Takayama l'a rappelé, que *La Maison Nucingen* est le fruit d'un processus élaboré et d'un

¹ On doit ici penser au couple « lisible »/« scriptible » forgé par Barthes. Mais on s'intéressera autant à l'évidence de ce que le « lisible » désigne en termes d'intelligibilité directe, de mimétique ou de référentialité qu'à son opposé, ce « non lisible [qui] est hors système » dont Barthes avait repéré la présence dans *Sarrasine*. « Avec Balzac, nous nous attachons à explorer la plénitude du sens, en sachant qu'il y a quelque part, en face, un ordre du non lisible, qui non seulement ne peut être, ne pourra être indéfiniment congédié, mais encore constitue ce vers quoi nous devons aller, ce "là où nous devons aller voir", en raison de notre situation historique absolument négative, où nous sommes, en tant qu'Occidentaux, dépossédés de toute idée révolutionnaire ». Roland Barthes, *Sarrasine de Balzac. Séminaires à l'École pratique des hautes études (1967-1968 et 1968-1969)*, édition de Claude Coste et Andy Stafford, Paris, Seuil, « Traces écrites », 2011, p. 86 et 85.

² Cette surabondance de 'matériaux', Bixiou la revendique lorsque, proposant de rembourser à Finot le « billet de mille » qu'il lui doit, il « lui donne de l'esprit pour plus de deux mille francs » (*MN*, p. 343).

minutieux travail³, trois états successifs ayant abouti aux versions du Furne et du Furne corrigé sur lesquelles l'auteur n'a jamais souhaité revenir⁴. Comme en attestent les effets d'échos internes et la parfaite maîtrise du récit encadré, cette nouvelle pourrait même être considérée comme un texte *parfait*, au sens étymologique du terme, soigneusement bouclé sur lui-même. Il nous faut donc faire avec le paradoxe d'un texte qui, tout en témoignant d'une extrême cohérence, s'amuse à égarer le lecteur... un peu comme si cette histoire de délit d'initié s'offrait ouvertement comme un texte initiatique, réservé à des lecteurs dont on exige effort et attention pour pénétrer les arcanes de la mécanique économique-financière. *La Maison Nucingen* serait un texte en quelque sorte 'hermétique' – Hermès n'est-il pas le Dieu du commerce et des voleurs ?... – permettant d'accéder, derrière le dérèglement tapageur de la parole et du bon sens, à des vérités plus profondes sur les questions économiques les plus fondamentales – y compris et *a fortiori* à l'époque de Balzac – que sont la valeur ou le temps....

Énigmes

Bien des indices concourent à placer la nouvelle sous le régime de l'énigme. Il en va d'abord des personnages dont l'existence semble défier l'entendement. D'un côté, les devisants du récit premier sont présentés comme des « aimables garçons dont l'existence est problématique, à qui l'on ne connaît ni rentes ni domaines, et qui [pourant] vivent bien » (*MN*, p. 330) ; de l'autre, c'est parce qu'ils constituent des énigmes financières que Rastignac et Nucingen sont au centre du récit second. « Mais où a-t-il pris sa fortune, demanda Couture » ? (*MN*, p. 333) à propos de l'un tandis

³ Dans son introduction pour l'édition de la Pléiade, Pierre Citron rappelle que « ce feu d'artifice de répliques n'est pas venu d'un seul jet et les variantes attestent que souvent Balzac n'a atteint tel échange de propos qui sonne avec un parfait naturel qu'après trois ou quatre additions successives » (« Introduction », dans *CH*, t. VI, p. 318).

⁴ Comme le rappelle Francesco Spandri, « l'élaboration de *La Maison Nucingen* a une histoire complexe. Qu'il nous suffise d'évoquer ses trois stades opératoires. Premier stade : une 'vue' de la haute société (*Une vue du grand monde*, 1830). Deuxième stade : un projet de conte philosophique (*Une vue du monde*, 1832). Troisième stade : une 'scène' parisienne – jamais écrite – sur la faillite de Nucingen (*La Faillite de M. de Nucingen*, 1835) », dans Francesco Spandri, « Du malaise existentiel à la panacée économique : Stendhal, Balzac, l'improper, l'argent », *Romantisme*, n° 160, 2013, p. 101, note 9.

que Bixiou avoue son admiration devant le Napoléon de la finance : « il est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment cet homme a, par trois fois et sans effraction, voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui » (*MN*, p. 391). Sans doute cette double question de l'origine et du secret des fortunes est-elle familière pour un lecteur balzacien qui la retrouve au détour de la quasi-totalité des œuvres de *La Comédie humaine*. Qu'ils soient banquiers (Taillefer), forçats (Vautrin), avocats (La Peyrade), nombre de 'puissants' portent en eux cette énigme, plus ou moins honteuse, rarement explicitée et toujours fantasmatique. Mais cette question, qu'il conviendrait même de considérer, à la lumière du fameux article de Greimas sur les « objets de valeur » (voir *infra*), comme une sorte de structure narrative anthropologique, joue un rôle bien particulier chez Balzac. Loin d'être un expédient romanesque parmi d'autres, elle dessine une sorte de trou noir vers lequel tend sans cesse le récit sans parvenir à le pénétrer, comme si quelque chose d'abject empêchait la révélation de la vérité comme en atteste cette maxime formulée dans l'un des grands romans de l'argent balzacien, *L'Envers de l'histoire contemporaine* :

Ainsi, malgré leurs immenses richesses, les maisons Nucingen et du Tillet, Keller frères, Palma et compagnie, sont entachées d'une mésestime secrète, ou, si vous voulez, qui ne s'exprime que d'oreille à oreille. D'affreux moyens avaient eu de si beaux résultats, les succès politiques, les principes dynastiques couvraient si bien de sales origines, que, personne, en 1834, ne pense plus à la boue où plongent les racines de ces arbres majestueux, les soutiens de l'État⁵.

Sans doute cette « mésestime secrète » repose-t-elle sur quelque motif psychologique dont l'analyse freudienne pourrait rendre compte ou sur quelque hypocrite morale bourgeoise... Mais la quête de l'origine des fortunes confronte lecteur et récit à une forme d'impénétrable dont il faut chercher les causes en-deçà de cette moraline. Écoutons nos cormorans. Cyniques, ils se préoccupent peu des « affreux moyens » qu'a pu mobiliser Rastignac pour s'enrichir. Ils s'interrogent en revanche sur l'origine de cet argent : « Une fortune aussi considérable que la sienne aujourd'hui se prend quelque part, et personne ne l'a jamais accusé d'avoir inventé une bonne affaire » (*MN*, p. 333). Et la même question revient, *in fine*, lorsque Finot s'exclame à l'orée du récit : « Si tout le monde gagne, qui donc a perdu ? » (*MN*, p. 389). Cette fatalité du déplacement des fortunes, *Splendeurs et misères* – concomitamment rédigé – en donne une illustration

⁵ *CH*, t. VIII, p. 232.

plus explicite encore :

Quoique la politique financière de la fameuse Maison Nucingen se trouve expliquée ailleurs, il n'est pas inutile de faire observer que de si considérables fortunes ne s'acquièrent point, ne se constituent point, ne s'agrandissent point, ne se conservent point, au milieu des révolutions commerciales, politiques et industrielles de notre époque, sans qu'il y ait d'immenses pertes de capitaux, ou, si vous voulez, des impositions frappées sur les fortunes particulières. On verse très peu de nouvelles valeurs dans le trésor commun du globe. Tout accaparement nouveau représente une nouvelle inégalité dans la répartition générale. (*CH*, t. VI, p. 590).

Héritier des théories physiocrates, Balzac reste tributaire d'une représentation de l'économie conçue comme un stock. Il ne parvient pas à imaginer que l'on puisse 'fabriquer' de nouvelles valeurs et ne voit même pas comment la 'nouvelle économie' peut y contribuer. Car là où les penseurs libéraux font de la concurrence l'aiguillon de la production et la condition de la prospérité générale⁶, Balzac estime au contraire qu'elle « a si bien limité les profits⁷ » qu'elle lui apparaît comme un facteur de destruction plutôt que de création. De ce point de vue, le roman balzacien est semblable au *Pinocchio* qu'étudie Greimas : il se heurte à l'énigme de la valeur et à la possibilité de créer, *ex nihilo*, de l'argent. Considérant la valeur sociologique du *trésor caché*, Greimas souligne que

la société agricole toscane, comme probablement toutes les sociétés autarciques, conçoit les richesses comme disponibles en quantité limitée, de telle sorte qu'à une communauté fermée sur elle-même correspond un univers de valeurs clos. La circulation des richesses s'y fait en circuit fermé, et les parcours syntaxiques des valeurs s'établissent de manière à ce que à chaque acquisition effectuée par un membre de la société corresponde nécessairement une perte subie par un autre membre⁸.

⁶ Écoutons par exemple Frédéric Bastiat. « Loin que la concurrence, comme on l'en accuse, agisse dans le sens de l'inégalité, on peut affirmer que toute inégalité *factice* est imputable à son absence ; [...] il n'en est pas de plus féconde en harmonies sociales, de plus bienfaisante dans ses résultats généraux, il n'en est pas qui atteste d'une manière plus éclatante l'incommensurable supériorité des desseins de Dieu sur les vaines et impuissantes combinaisons des hommes. » Frédéric Bastiat, *Harmonies économiques*, chapitre X, Paris, Guillaumin, 1870, p. 352.

⁷ *Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *CH*, t. VI, p. 591.

⁸ Algirdas Julien Greimas, « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur »,

Même si le monde de Balzac ne présente évidemment pas les caractéristiques de ces mondes archaïques, reste que les fortunes, notamment les plus rapides d'entre elles, sont « ou l'effet d'un hasard et d'une découverte, ou le résultat d'un vol légal⁹ ». Il n'est pas, hormis le travail, l'héritage, le vol ou le don, de mécanisme balzacien de création de la valeur. Aussi comprend-on que l'obsession balzacienne de l'origine des fortunes ne puisse être seulement considérée comme un simple expédient romanesque. Si elle renvoie sans doute à des motifs psychanalytiques liés à l'histoire familiale et si elle s'inscrit dans une tradition narrative, elle est également le symptôme d'une interrogation plus fondamentale. Entre la vieille théorie chrétienne de la création *ex nihilo* et les croyances modernes dans le progrès, entre le stock physiocrate et la possibilité d'une *génération* monétaire, *La Maison Nucingen* se livre bel et bien à une anthropologie économique.

Entre orthodoxie et dérèglement économique

De ce point de vue, soulignons pour commencer que l'enquête à laquelle nous invitent les devisants de *La Maison Nucingen* s'ouvre dans la plus pure orthodoxie économique. Non seulement la conversation « n'admira[e] que ce que le scepticisme adopte : l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent » (*MN*, p. 331), mais elle souscrit également à la doxa libérale en considérant « l'égoïsme, [comme le] fruit de la paix où nous vivons » (*MN*, p. 331). En d'autres termes, l'intérêt (dans ses déclinaisons morale et pragmatique, *selfish* ou *self-interest*) apparaît comme la condition de la concorde sociale, sa conséquence et sa cause. Couture poursuit sa leçon libérale avec un *laïus* en faveur de la société anonyme qui, s'il contrevient à la pensée balzacienne, n'en est pas moins très sérieusement et très rigoureusement étayé, dûment appuyé sur l'exemple anglais. Il est d'ailleurs remarquable que les propos de Couture, en ce point approuvés par le très balzacien Blondet, reposent sur une conception de l'âme et de la nature humaines totalement régies par le jeu des passions et des intérêts. Avec un pragmatisme très conséquent qui dépasse les vues naïves de Montesquieu pour tendre vers Spengler, Couture démontre qu'il ne sert non seulement à rien de vouloir changer l'homme

Langages, n° 31, 1973, p. 22.

⁹ *Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *CH*, t. VI, p. 941.

(il faut faire avec ses faiblesses), mais qu'il serait surtout dangereux de vouloir abolir des passions qui font marcher la société et l'économie :

Que les lois interdisent aux passions tel ou tel développement (le jeu, la loterie, les Ninons de la borne, tout ce que vous voudrez), elles n'extirperont jamais les passions. Tuer les passions, ce serait tuer la Société, qui, si elle ne les engendre pas, du moins les développe. (*MN*, p. 378).

Et il revient en quelque sorte à *La Maison Nucingen* de valider cette raison libérale en montrant comment une banque – La Banque – parvient à tenir ensemble les intérêts pluriels de protagonistes qui, dans leur extrême diversité, incarnent la pluralité de la société révolutionnée :

La maison possédait en fonds particuliers et en valeurs émises environ six millions. Parmi les fonds particuliers se trouvaient les trois cent mille de la baronne d'Aldrigger, les quatre cent mille de Beaudenord, un million à d'Aiglemont, trois cent mille à Matifat, un demi-million à Charles Grandet, le mari de mademoiselle d'Aubrion, etc. (*MN*, p. 371).

L'histoire de la maison Nucingen dont « [l]a prospérité [...] est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre époque » (*MN*, p. 338) fait de la nouvelle éponyme l'*oculus mundi* de *La Comédie humaine*. On comprend pourquoi, malgré la brièveté du récit, s'y croisent autant de personnages et y convergent, au côté des Bridau et Desroches, tous les financiers du cycle balzacien, Werbrust, Palma, Gigonnet, Claparon, Keller...

Déséquilibres économiques et subversion

Toutefois, bien qu'il exhibe les plus éminents et les plus solides principes du libéralisme nouveau, le texte promeut des personnages qui dérogent tous à l'idéal libéral de l'équilibre économique. Les « spirituels *condottieri* de l'Industrie moderne » (*MN*, p. 330), entendons l'industrie culturelle que représente la presse, relèvent tous des régimes du 'trop' ou du 'pas assez'. Ici, Finot, dont Balzac conte à la même époque la réussite dans la deuxième partie d'*Illusions perdues*, est le seul à être « parvenu » alors qu'il est une figure du sans (« Peu parleur, froid, gourmé, sans esprit », *MN*, p. 330) ; là, Blondet, « homme de beaucoup d'esprit », jouit des abondantes

qualités qui manquent au précédent, son « caudataire » (*MN*, p. 330), mais ne sait pas les faire fructifier. Entre les deux, s'agite l'habile Couture qui est le seul à avoir réussi par la spéculation, mais qui, « [é]videmment, [...] n'est pas à sa place » (*MN*, p. 331)... On ne sait d'ailleurs pas très bien s'il s'agit de souligner que son savoir-faire boursicoteur le distingue des autres « cormorans » ou s'il ne parviendra jamais à trouver sa place dans « l'immense mer des intérêts parisiens [où il cherche] un îlot assez contestable pour pouvoir s'y loger » (*MN*, p. 330). Quant à Bixiou, son incomplète réussite est clairement énoncée en termes économiques : « un diable enragé d'avoir *dépensé* tant d'esprit en pure *perte* », il est « furieux de ne pas avoir *ramassé son épave* dans la dernière révolution » (nous soulignons, *MN*, p. 331)¹⁰. On ne s'étonnera pas que ce même Bixiou transcende son échec économique en jouant avec ou en subvertissant les lois économiques. Ici, il propose à Finot de lui payer ses dettes en monnaie-conte – « Eh bien, oui, dit-il d'une voix câline, mon bon Finot, je dirai l'histoire sans personnalités, et nous serons quittes » (*MN*, p. 337) –, là il proclame « une vérité pécuniaire [qu'il n'a] vue écrite nulle part... [...] Le débiteur est plus fort que le créancier » (*MN*, p. 391). On se fourvoierait cependant si l'on ne voyait dans ces subversions des lois du crédit que facéties ou non-sens. Bixiou est expert en basoche et n'a de cesse de créer la confusion... Il faut ici entendre le terme dans ses deux sens : d'une part, l'action visant à embrouiller savamment son auditoire pour mieux le perdre ; d'autre part, au sens juridique cette fois-ci¹¹, le fait de « se mettre dans une situation légale excessivement difficile à établir : il s'agit d'être à la fois son débiteur et son créancier¹² ». Le lecteur de *La Comédie humaine* se souvient de la magistrale leçon de confusion que donne Cerizet à Maxime de Trailles dans *Un homme d'affaires*. Mais c'est bien au Bixiou de *La Maison Nucingen* qu'il revient, pour la première fois, d'exposer les subtilités de ce mécanisme en mettant à nu les manœuvres que du Tillet et Werbrust déploient pour opérer cette superposition juridique et financière des qualités de prêteur et de créancier :

¹⁰ Pour le Trésor de la Langue française (TLFi), qui se réfère d'ailleurs à ce passage de *La Maison Nucingen*, « ramasser son épave » est une expression de l'argot financier signifiant « Prendre un bénéfice, tirer parti de ».

¹¹ Selon le Trésor de la Langue française (TLFi), la confusion correspond au « “[m]ode d'extinction d'une situation juridique par la réunion sur la même tête de deux qualités contraires qui doivent être réparties sur deux personnes pour que la situation juridique demeure” (*Jur.* 1971) ».

¹² *Un homme d'affaires*, dans *CH*, t. VII, p. 792.

Achetons à dix, à vingt pour cent de remise, du papier de la maison Nucingen pour un million, nous gagnerons une belle prime sur ce million, car nous serons créanciers et débiteurs, la confusion s'opérera ! (*MN*, p. 385).

Facteur organisateur des affaires financières et narratives, ce motif de la confusion, savamment entretenu par les devisants, doit être considéré comme la matrice énoncive et énonciative du texte. Car, par-delà le chaos qu'elle semble orchestrer et par-delà les effets d'illisibilité qu'elle suscite, la confusion est pour Bixiou et ses comparses une manière d'être au monde... conforme au monde nouveau. Parce qu'elle opère des 'courts-circuits' entre l'ordre des valeurs (financières, morales voire esthétiques), elle démasque les faux-semblants et les discours ordonnés qui engendrent et se nourrissent des apparences bourgeoisement trompeuses. Il n'est d'ailleurs pas innocent que ces effets de confusion s'accusent en plusieurs endroits stratégiques du texte quand nos spécialistes parisiens abordent les rapports du temps et de la valeur. Car si l'on se souvient du point de départ qui fut le nôtre, c'est bien de la temporalisation de la valeur, c'est-à-dire de sa projection dans le temps, que naissent le bénéfique et toute forme de 'valeur ajoutée' dont dépend la création de richesses.

Commençons par la seconde liquidation. On sait que l'opération a été soigneusement orchestrée par les talents commerciaux et bancaires de Nucingen. En plaçant une large partie de sa fortune sur mer, le négociant a fait un pari classique, encourant le risque de perdre son investissement. Il n'y a là rien de très original puisque, de tout temps, « le marchand fonde son activité sur des hypothèses dont le temps est la trame même¹³ », mais quand Bixiou souligne que « [le] retour de ces valeurs tarde » (*MN*, p. 386), il ne cherche pas seulement à rajouter du suspens à son récit, il touche au cœur de la *combinazione* de Nucingen. Anticipant l'échec commercial, les actionnaires revendent leur Nucingen pour ne pas tout perdre, occasionnant une chute du cours de l'action qui permettra à Nucingen de racheter ses propres titres à bon compte. L'affaire n'appellerait pas de commentaire particulier si le négociant n'avait tout calculé et ne s'était volontairement découvert : « Nucingen avait sciemment et à dessein employé ses cinq millions dans une affaire en Amérique, dont les profits avaient été calculés de manière à revenir trop tard. Elle s'était déchargée avec préméditation » (*MN*, p. 371). Face à ces valeurs financières qui tardent à revenir pour remettre Nucingen à flot et restaurer l'ordre (et la 'vérité')

¹³ Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1991, p. 46.

budgétaire, un autre extrait de la nouvelle rapporte la méditation des personnages sur la restauration des vraies valeurs.

Oui, l'Arbitraire sauve les peuples en venant au secours de la justice, car le droit de grâce n'a pas d'envers : le Roi, qui peut gracier le banqueroutier frauduleux, ne rend rien à la victime dépouillée. La Légalité tue la Société moderne.

– Fais comprendre cela aux électeurs ! dit Bixiou.

– Il y a quelqu'un qui s'en est chargé.

– Qui ?

– Le Temps. Comme l'a dit l'évêque de Léon, si la liberté est ancienne, la royauté est éternelle : toute nation saine d'esprit y reviendra sous une forme ou sous une autre. (*MN*, p. 392).

Trafic temporel

Valeurs morales ici, financières là, raison de l'économie dans un cas, raison politique dans l'autre, mais trafic sur le temps de part et d'autre. Ces deux configurations reposent en effet sur des manœuvres anticipatrices puisque, ici et là, on joue sur le fait que le retour des bonnes et vraies valeurs – calculé, anticipé ou subi – tardera suffisamment pour laisser 'les autres' s'enfoncer dans leurs mauvaises prévisions. Il suffit à celui qui sait – ou qui a bien anticipé – d'attendre pour rafler la mise. Aussi n'est-ce pas un hasard si la nouvelle est le théâtre de nombreuses manipulations temporelles, aussi bien dans l'ordre énonciatif, au niveau du récit premier, que du récit second, au plan diégétique. Rastignac, conscient que « le temps est le seul capital des gens qui n'ont que leur intelligence pour fortune¹⁴ », investit sur Delphine en lui donnant « tout son temps, ses heures, sa précieuse jeunesse pour combler le vide de l'oisiveté de cette Parisienne » (*MN*, p. 333). Anticipant les considérations de l'économiste Gary Becker qui inventa le concept de « capital humain », le jeune homme comprend que l'individu est une sorte d'entreprise qui produit et investit sous des contraintes de revenu et de temps. Et c'est donc encore Rastignac qui, maître es-temps économique, conseille à Godefroid d'écrire une lettre antidatée pour sauver sa fortune. Ne comprenant pas que ce trafic temporel suffit à créer ou détruire de l'argent (ou se refusant à ces tripataouillages), le jeune et vertueux noble sort ruiné de l'affaire.

¹⁴ *Illusions perdues*, dans *CH*, t. V, p. 213.

Mais c'est à Couture qu'il faut laisser le dernier mot, à « [c]e diable de Couture [qui] a tellement l'habitude d'anticiper les dividendes, qu'il anticipe le dénouement de [l']histoire » (*MN*, p. 347). Concluant sa dissertation sur le commerce et l'industrie, le spéculateur interroge ses interlocuteurs :

Savez-vous la morale de ceci ? Notre temps ne vaut pas mieux que nous ! nous vivons à une époque d'avidité où l'on ne s'inquiète pas de la valeur de la chose, si l'on peut y gagner en la repassant au voisin ; on la repasse au voisin parce que l'avidité de l'actionnaire qui croit à un gain est égale à celle du fondateur qui le lui propose ! (*MN*, p. 374).

Si on laisse de côté « l'avidité » de l'actionnaire et la question morale qui fonctionnent ici comme discours d'escorte, la réflexion sur la valeur qui se déploie est particulièrement intrigante. Elle dépasse d'une part la classique distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange pour, d'autre part, prendre en compte le futur comme élément d'appréciation des biens. Plus rien n'a de valeur en soi, seules comptent les anticipations, rationnelles ou émotives, que les agents économiques peuvent faire¹⁵. La logique séquentielle classique où la valeur vient du travail, où ceci découle de cela – *Post hoc, ergo propter hoc...* –, est congédiée au profit d'une logique qui emprunte au futur, une sorte de marché à terme, dont on aura noté qu'il fonctionne, avec Couture, sur les deux plans économique et narratif.

Ce dérèglement temporel nous invite à nous attarder sur le début de la maxime proclamée par Couture. La sentence inaugurale – « Notre temps ne vaut pas mieux que nous » – est d'autant plus intéressante qu'elle est l'objet d'une spectaculaire variante puisque, du *Fur* au *Fur* corrigé, l'énoncé passe de la forme positive à la forme négative. Si la dernière version révèle explicitement un discours d'ordre moral où Couture déplore la corruption de l'époque et de ses sujets, la formulation positive de l'édition *Fur* est beaucoup plus ambiguë. Car lorsqu'il parle de ce « temps [qui] vaut mieux que nous », Couture propose une formulation plus énigmatique – hermétique ? – qu'on ne peut cette fois-ci guère comprendre sans faire du temps non plus une période mais un capital, et de l'homme (« nous »), non pas un citoyen ou un (mauvais) sujet, mais une force productive. À la forme négative, l'énoncé est une maxime de morale politique plutôt

¹⁵ Sur le concept d'« anticipations rationnelles » et leur rôle dans *La Maison Nucingen*, voir l'article de Bruna Ingrao dans le présent recueil.

classique, à la forme positive, il devient un principe d'économie moderne qui révèle la manière dont le temps supplante le facteur humain (la force de travail) dans la production de valeur. Ce faisant, *La Maison Nucingen* se fait l'écho des questionnements qui agitent une épistémè économique qui prend la mesure de la spéculation sur le temps et qui découvrira bientôt la puissance des marchés à terme. Bien qu'à l'époque de Balzac ces mécanismes financiers soient encore balbutiants et ne soient appelés à prendre leur ampleur que sous le Second Empire¹⁶, il semble que le texte balzacien identifie la mutation temporelle de l'économie moderne. Il saisit l'économie à venir – ou en train de se faire – dont Arnaud Berthoud montre, dans un remarquable article sur « le prix du temps », qu'elle met au centre de sa « doctrine [...] une relation au temps et une définition de l'agent économique qu'aucune science ou aucune philosophie n'avait encore produites¹⁷ ». Balzac, en l'espèce, n'invente ni ne découvre des implications économiques du temps que la théorie économique n'explicitera que bien plus tardivement. Mais la scénographie énonciative de *La Maison Nucingen* n'en figure pas moins la manière dont l'économie nouvelle vit du temps, ce que le romancier du crédit avait évidemment très précocement saisi¹⁸.

Là résiderait peut-être la raison de la forme énigmatique qu'adopte la nouvelle. Au rebours de la lisibilité réaliste, *La Maison Nucingen* convoque les modalités obliques – on pourrait dire frénétiques – de la confusion, énonciative et juridico-financière, pour exprimer une sorte d'intuition économique. Dans ce texte, l'auteur, comme le narrateur et les personnages, ont intérêt à générer des effets de brouillage qui ont valeur herméneutique. Car créer la confusion permet, d'abord, de représenter au lecteur la puissance circulatoire de la finance en lui communiquant le tournis de l'argent. *César Birotteau*, l'autre grand roman de l'argent, le récit que Balzac a souhaité placer en miroir de *La Maison Nucingen*,

¹⁶ Voir sur ce point les ouvrages de Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2007, et d'Hélène Gomart, *Les opérations financières dans le roman réaliste. Lectures de Balzac et de Zola*, Paris, Champion, 2004.

¹⁷ Arnaud Berthoud, « Le prix du temps », *L'Homme & la Société*, n° 156-157, 2005, p. 60.

¹⁸ On peut repérer l'origine de cette intelligence économique balzacienne à travers le « couple » formé par *La Peau de chagrin* et *Gobseck* où la mise en texte du crédit permet d'appréhender le facteur temporel dans la création de la valeur financière (voir Alexandre Péraud, *Le Crédit dans la poésie balzacienne*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 145 sqq.).

usait d'armes narratives classiques. Pour donner au lecteur la sensation quasi-physique des souffrances du débiteur aux abois, *César Birotteau* usait des variations de la vitesse du récit en faisant succéder à la rapidité de la période d'enrichissement la lenteur pesante de la période de la ruine ; ailleurs, le texte se faisait rhétorique pour figurer l'impasse dans laquelle se trouvait le personnage éponyme en répétant par exemple, quasiment à l'identique, les scènes mettant César aux prises avec des prêteurs refusant de lui tendre la main... Ajoutons à cela les scènes de pathos et nous aurons un tableau assez complet des traditionnelles modalités expressives du récit d'argent balzacien classique. On l'aura compris, aucune de ces ficelles n'est convoquée dans *La Maison Nucingen* qui, pour dire les réalités de l'argent, adopte la stratégie de la provocation et de l'absence de motivation. De la même manière que « [l]e baron reparut à la Bourse, sans seulement prendre la peine de démentir les rumeurs calomnieuses qui avaient circulé sur sa maison » (*MN*, p. 388), le récit se fait arbitraire pour mieux exhiber l'argent dans sa force brutale et obscène. Mais cette obscénité – c'est-à-dire la mise à nu, sur le devant de la scène, des cruautés de l'argent – n'est acceptable que parce qu'elle se fait sur un mode burlesque. Pour l'argent aussi (voire surtout), l'excès bixien est la condition de l'acceptabilité de la peinture réaliste¹⁹. *La Maison Nucingen* ne répond pas seulement à *César Birotteau* en opposant au tableau du commerce celui de la banque, elle en est le pendant formel. Au roman de l'argent méthodiquement orchestré – c'est-à-dire méthodiquement gagné sur le plan diégétique et méthodiquement déployé au plan narratif –, soigneusement paré de la couleur locale de la finance (le bureau des Keller, l'intérieur des usuriers...), abondamment psychologisé et dûment motivé... répond donc, dans *La Maison Nucingen*, une structure paratactique pour dire l'insolence de l'arbitraire de l'argent. De l'une à l'autre des deux œuvres s'opère également le passage de la syntaxe – où le lien de cause à effet structure l'ordre temporel²⁰ – à la parataxe, où l'effacement de l'ordre logique témoigne et redouble la subversion de l'ordre temporel. Tout en réunissant tous les ingrédients du récit d'argent, la nouvelle en dénie soigneusement le romanesque et congédie toute forme de pathos ou de

¹⁹ Cela n'est pas sans rappeler la préface de 1839 du *Cabinet des Antiques* où Balzac explique au lecteur que « [l]'auteur [...] est souvent obligé d'atténuer la crudité de la nature » (*CH*, t. IV, p. 962).

²⁰ On reconnaît dans ce lien entre causalité et temporalité l'une des stratégies narratives que la sémiotique identifie pour donner l'illusion d'un ordre temporel ou d'une succession chronologique au sein d'un récit relevant par définition de l'immanence. Voir Algirdas Julien Greimas, *Du sens, essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970.

mélodrame... En refusant les tocs, tics et trucs de l'argent romanesque que Balzac a lui-même contribué à construire voire à stéréotyper – et que la tradition reprendra d'ailleurs comme autant de recettes du 'récit d'argent' ou réifiera pour mieux le condamner –, l'auteur invente un dispositif herméneutique à même de révéler des lois économiques souterraines. En ce sens *La Maison Nucingen* est bien un récit d'initiés, et ce à double titre : ici, génitif objectif, on nous raconte d'une part des histoires d'initiés mettant au jour les tours de passe-passe financiers, enrichissements et ruines auxquels donnèrent lieu les fausses faillites de Nucingen et, d'autre part, on nous révèle quelles furent les sources et origines de la fortune de Rastignac ; là, génitif subjectif, on nous initie aux secrets de l'argent et de l'économie en nous révélant que la valeur n'est pas seulement le fruit du travail, n'est pas seulement l'aboutissement d'un processus, mais qu'elle est pour partie irrationnelle ou, tout au moins, subjective et résulte d'un trafic temporel et d'une spéculation sur le futur.

Conclusion

Comment peut-on écrire un roman de la finance (voire LE récit de la finance) sans en passer par le romanesque de l'argent qu'on a soi-même inventé ? Tout se passe ici comme si, avec *La Maison Nucingen*, Balzac dépassait Balzac. Bien que son efficacité narrative et herméneutique soit indéniable, il refuse de recourir au romanesque du récit d'argent comme si le romancier avait compris qu'il fallait inventer une nouvelle manière de raconter, c'est-à-dire une nouvelle poétique, pour dire l'argent futur. Là réside la spécificité *calculée* d'une nouvelle atypique qui, pour rendre compte de réalités financières ou spéculatives inédites, prend des libertés avec l'ordre et les modalités narratives classiques. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que ces 'innovations' dans la forme et ces critiques se (re) trouveront plus tard, notamment au tournant des XX^e et XXI^e siècles, dans des récits modernes qui déconstruisent sciemment les catégories économiques classiques pour rendre compte d'un chaos financier que les crises financières à répétition désignent comme une crise structurelle et non plus conjoncturelle du capitalisme.

On pourra sans doute nous reprocher de reconnaître à Balzac une préscience et une lucidité excessives et il est vrai que cette lucidité ne donne lieu ni à commentaires explicites dans la correspondance balzacienne ni à

analyses précises chez les penseurs et économistes contemporains²¹. Mais, outre le fait qu'on ne prête qu'aux riches, on nous permettra de conserver cette *croissance* dans la capacité de la parole littéraire à devancer les savoirs savants. Au rebours de l'ordre narratif qui risque toujours, le cas échéant à son corps défendant, de conforter l'édifice idéologique, la confusion, la parole débridée (celle du fou ou de Bixiou) et le dérèglement (des sens ou de la raison) sont non seulement en mesure de bousculer les représentations assises, mais aussi de délivrer un savoir intuitif sur le monde. Cette préséance du texte littéraire sur l'économique serait ici d'autant moins étonnante qu'en parlant d'échange économique le texte parle de lui. Derrière la loi de l'argent, il en va peut-être de la loi du récit. En effet, en refusant les 'trucs' de l'argent romanesque, il s'agit peut-être aussi de révéler le troc fondamental sur lequel repose le récit. En attesteraient ces courts-circuits omniprésents des plans énoncifs et énonciatifs où, du récit-cadre au récit second, les mêmes confusions caractérisent le langage et les valeurs financières et où les signes sont soumis au même mécanisme projectif. L'entrepreneur et le romancier vivent des mêmes expédients. D'un côté, le premier séduit le banquier en construisant un *business model* qui est une fiction dont la vraisemblance doit avérer les profits à venir ; de l'autre, le narrateur conduit son récit comme un objet économique – non pas seulement au vieux sens du mot, synonyme de 'cohérence' – mais en tant qu'il s'agit d'un objet produit pour être distribué et créer de la valeur, c'est-à-dire un objet dont la valeur se construit au futur, avec tout ce que cette incertitude a de précaire et de moteur²².

²¹ Il faudrait toutefois regarder du côté des critiques par exemple formulées par Proudhon dans ses écrits sur le crédit.

²² Il faudrait prolonger ce parallèle en montrant comment la caractérisation économique des objets artistiques comme biens expérientiels – c'est-à-dire dont la valeur ne peut être connue et avérée avant que le consommateur n'en ait fait l'expérience – rejoint la théorie littéraire pragmatique dans sa compréhension du sens comme co-production par le lecteur.

Ruissellement et ramification :
La Maison Nucingen, *réécriture balzacienne* du Neveu de Rameau

ÉRIK LEBORGNE
Université Sorbonne Nouvelle

Mon projet de lecture est né d'une dette. Il s'agit de la dette littéraire envers Diderot, honorée dès les premières pages de *La Maison Nucingen* à travers ce bel hommage que Balzac rend au *Neveu de Rameau* :

[Il s'entama] une intime conversation. Empreinte de cet esprit glacial qui roidit les sentiments les plus élastiques, arrête les inspirations les plus généreuses, et donne au rire quelque chose d'aigu, cette causerie pleine de l'âcre ironie qui change la gaîté en ricanerie, accusa l'épuisement d'âmes livrées à elles-mêmes, sans autre but que la satisfaction de l'égoïsme, fruit de la paix où nous vivons. Ce pamphlet contre l'homme que Diderot n'osa pas publier, le *Neveu de Rameau* ; ce livre, débraillé tout exprès pour montrer des plaies, est seul comparable à ce pamphlet *dit sans aucune arrière-pensée*, où le mot ne respecta même point ce que le penseur discute encore, où l'on ne construit qu'avec des ruines, où l'on nia tout, où l'on n'admira que ce que le scepticisme adopte : l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent. (MN, p. 331, je souligne).

Ce préambule qui donne déjà le ton de la « causerie » appelle quelques commentaires, dans une autre direction que l'étude des sources historiques ou des analogies thématiques, souvent privilégiées dans la comparaison entre les deux textes¹. Ma perspective de lecture est poétique, stylistique et idéologique : je me suis attaché aux procédés de réécriture consciemment utilisés par Balzac, et à la manière dont il a su génialement extrapoler, actualiser, théoriser, tous les enjeux de cette « bombe » littéraire : c'est ainsi que Goethe qualifiait le *Neveu de Rameau*².

¹ Voir les articles de Jean-Hervé Donnard (« Qui est Nucingen ? », *L'Année balzacienne*, 1960, p. 135-148) et Danielle Dupuis (« Du *Neveu de Rameau* à *La Maison Nucingen* », *L'Année balzacienne*, 1997, p. 221-234).

² Lettre de Goethe à Schiller de décembre 1804, citée par Jacques Berchtold dans sa

Une précision éditoriale, au préalable, sur « ce pamphlet contre l'homme que Diderot n'osa pas publier » : Balzac ne connaît le texte de Diderot que par l'édition Delaunay de 1821, reprise par Brière en 1823, qui est une *retraduction* du texte allemand publié par Goethe en 1805, que de Saur et St-Geniès ont retraduit en français, parfois approximativement. Cette version a fait l'objet d'une édition soignée, établie par Jacques Berchtold et Michel Delon en 2017, mettant en regard les trois textes³.

Ensuite, si Diderot n'a pas publié son dialogue entre LUI et MOI, c'est tout simplement parce qu'il est impubliable, ou alors il faudrait déguiser tous les noms historiques. LUI raconte les turpitudes d'hommes d'argent et de hauts fonctionnaires très connus dans les années 1760, les Bertin, les Bouret (cité dans *MN*, p. 340). Le Neveu dévoile des secrets d'alcôve humiliants de Bertin et de sa maîtresse Hus, d'une telle obscénité qu'elle est coupée dans l'édition de 1821 (p. 242). « Vous êtes un polisson », le blâme MOI avec modération (*NR*, p. 243).

Enfin, le narrateur balzacien oppose la liberté de la conversation orale (un « pamphlet *dit* sans aucune arrière-pensée »), à l'impossibilité de l'imprimer : or c'est pourtant ce que le lecteur a sous les yeux⁴.

Balzac a résumé d'une formule la tonalité de ces deux 'pamphlets' en parlant de l'« esprit glacial » qui anime le récit de Bixiou. C'est le même esprit froid et railleur que celui d'Henri de Marsay qui cultive « la plaisanterie amère et profonde⁵ ». *Ich bin der Geist, der stets verneint !* dit Méphistophélès dans le premier *Faust* de Goethe (1808). « Je suis l'esprit qui toujours nie », traduit Nerval⁶. *La Maison Nucingen* s'ouvre sur une

présentation de Diderot, Goethe, de Saur et Saint-Geniès, *Le Neveu de Rameau, Rameaus Neffe, Satire seconde*, édition des trois textes par Jacques Berchtold et Michel Delon, Paris, Fayard, 2017, p. 17 (éd. de référence).

³ L'édition Fayard est utilisée pour toutes les citations du *Neveu de Rameau*. Je distinguerai ces trois versions par les abréviations suivantes : *RN Goethe* (pour *Rameaus Neffe* trad. de Goethe), *NR 1821* (pages de gauche) et *NR ms* (pages de droite).

⁴ Pierre Laforgue a montré le rôle de passeur attribué à l'auditeur indiscret dans son article « "Il y a toujours du monde à côté". Énonciation et énoncé dans *La Maison Nucingen* », dans Vincent Laisney (textes réunis et présentés par), *Le miroir et le chemin. L'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2007, p. 259-266.

⁵ *La Fille aux yeux d'or*, dans *CH*, t. V, p. 1085.

⁶ « *So ist denn alles, was ihr Sünde / Zerstörung, kurz das Böse nennt, / Mein eigentliches Element* » (« Ainsi, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, ce qu'on entend par mal, voilà mon élément »), scène du cabinet d'étude, trad. Nerval (en plusieurs livraisons : 1828, 1835, 1840), Paris, Flammarion, 1964, p. 70.

conversation où souffle cet esprit négateur : « on nia tout » à l'exception de l'argent, élevé au rang de puissance magique ou... maléfique. Les quatre cormorans nient, à l'instar de LUI, tout ce à quoi les mortels attachent un prix moral ou spirituel.

Ce côté méphistophélique avant la lettre est constamment présent chez cet autre 'ricaneur' qu'est le Neveu : ce qu'il ignore ou n'éprouve point, ce qu'il méprise même, il le tourne en dérision, en *Witze*, en traits d'esprit. Rameau est le champion du scepticisme et des saillies : « Ce n'est pas pour dire la vérité ; au contraire, c'est pour bien dire le mensonge que j'ambitionne votre talent », dit-il à MOI le philosophe (*NR*, p. 313). De même Bixiou multiplie les traits d'esprit⁷ jusqu'à se tourner en dérision :

Le moqueur est toujours un être superficiel et conséquemment cruel, le drôle ne tient aucun compte de la part qui revient à la Société dans le ridicule dont il rit, car la Nature n'a fait que des bêtes, nous devons les sots à l'État social.

– Ce que je trouve de beau dans Bixiou, dit Blondet, c'est qu'il est complet : quand il ne raille pas les autres, il se moque de lui-même. (*MN*, p. 354).

De même, le 'pauvre diable' de Rameau excelle dans la moquerie de lui-même et le nihilisme verbal. Il énonce comme Bixiou des sentences sous forme de proverbes : « on dit que *si un voleur vole l'autre, le diable s'en rit* » (*NR*, p. 149) – ce qui convient tout à fait aux banqueroutes frauduleuses.

L'argent en tant que puissance absolue du monde capitaliste moderne (« l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent ») est un des fils conducteurs de l'échange entre LUI et MOI : « De l'or, de l'or. L'or est tout ; et le reste, sans or, n'est rien » (*NR*, p. 305), dit le Neveu qui se met à jouer la scène de l'adoration du louis d'or devant son fils.

Cette ramification thématique entre les deux textes, m'a conduit à envisager une lecture croisée en me concentrant sur les procédés de réécriture (polyphonie, dialogisme, ironie, parodie, théâtralité, tout ce qui fait la virtuosité de la causerie⁸), mais aussi sur le travail mené sur le symbolisme associé à cette mythologie de la circulation de l'argent. Cette utilisation fine de l'écriture diderotienne par Balzac m'amènera à dégager l'anthropologie de l'économie qui se déduit de la fantasmagorie des deux textes.

⁷ « Pendant trois jours, dans la chambre *obscur* de son cerveau, Godefroid vit *son* Isaure et les camélias blancs » (*MN*, p. 353, je souligne).

⁸ Les échanges sont ponctués de raccords oraux (« revenons », *MN*, p. 356) après les digressions et interruptions.

Ramifications dix-huitiémistes

Un constat assez évident : *La Maison Nucingen* est saturée de références historiques et culturelles au XVIII^e siècle, à commencer par l'onomastique. On y trouve ceux que Rameau appelle les « grands animaux » du siècle (*NR*, p. 205), à savoir Diderot ou Montesquieu (cité dans le contexte grotesque de l'enterrement d'Aldrigger, sous la forme d'une blague, et plus sérieusement à la fin avec la mention de *l'Esprit des lois*). Lesage est présent avec l'épithète de « gros Turcaret » lancé par Bixiou à Finot⁹. Dans *Splendeurs et misères* on lira que « Turcaret est devenu le souverain¹⁰ » pour signifier que les financiers sont sur le trône. Lorsque Bixiou s'écarte, Blondet lui dit qu'il marivaude¹¹.

Les citations d'origine sont métamorphosées, et même anamorphosées dans la bouche de Bixiou et Blondet, ces deux avatars de Rameau, surtout le caricaturiste Bixiou¹², cet artiste du ridicule. L'air de la calomnie du *Barbier de Séville*¹³ est repris pour décrire le secret entourant les opérations spéculatives :

Les belles affaires par actions, comme dit Couture, si naïvement publiées, appuyées par des rapports de gens experts (les princes de la Science !...), se traitaient honteusement dans le silence et dans l'ombre de la Bourse. Les loups-cerviers exécutaient, financièrement

⁹ Finot est « notre bon ami Turcaret » (*MN*, p. 337, variante *k*), Finot apostrophé par Bixiou : « Allons, te voilà gros Turcaret ! (Je ne le formerai jamais !) » (*MN*, p. 346).

¹⁰ « La bourgeoisie, moins libérale que Louis XIV, tremble de voir venir son *Mariage de Figaro*, défend de jouer le Tartuffe politique, et, certes, ne laisserait pas jouer *Turcaret* aujourd'hui, car Turcaret est devenu le souverain. » (*Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *CH*, t. VI, p. 592).

¹¹ « – Et allons un peu plus vite ! dit Blondet, tu marivaudes » (*MN*, p. 351), mais Bixiou prend sa revanche après : « – Ah ! je ne marivaude donc plus, dit Bixiou jouissant de son succès et regardant ses auditeurs surpris. » (*MN*, p. 382).

¹² « Ce Bixiou (prononcez Bisiou) était un dessinateur qui se moquait de Dutocq aussi bien que de Rabourdin, surnommé par lui *la vertueuse Rabourdin*. Pour exprimer la vulgarité de son chef, il l'appelait *la place Baudoyer*, il nommait le vaudevilliste *Flon-Flon*. Sans contredit l'homme le plus spirituel de la Division et du Ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite, Bixiou était d'une si grande utilité à Baudoyer et à Godard qu'ils le protégeaient malgré sa malfaisance » (*Les Employés*, dans *CH*, t. VII, p. 974).

¹³ *Le Barbier de Séville*, II, 8, éd. Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 2011, p. 98. Le relais est évidemment ici l'opéra de Rossini (1816) donné triomphalement à Paris en 1824, me signale amicalement Éric Bordas.

parlant, l'air de la calomnie du *Barbier de Séville*. Ils allaient *piano, piano*, procédant par de légers cancans, sur la bonté de l'affaire, dits d'oreille à oreille. Ils n'exploitaient le patient, l'actionnaire, qu'à domicile, à la Bourse, ou dans le monde, par cette rumeur habilement créée et qui grandissait jusqu'au *tutti* d'une cote à quatre chiffres... (MN, p. 372-373).

Cette tirade révèle plusieurs traits d'écriture communs à Diderot et Balzac : la polyphonie et le procédé qui lui est associé, le dialogisme¹⁴.

Biziou-Bazile (la paronomase appelle dans l'oreille le texte-source de Beaumarchais) mime oralement cette circulation de la rumeur en filant la métaphore de l'orchestre : c'est un 'prélude' à son exposé sur la circulation des flux d'argent sous forme de papier achetés ou vendus. L'orateur tient plusieurs parties vocales, il imite une pluralité de voix différentes, à l'image de cette « causerie » à quatre voix rapportée *in extenso*, sous la forme de dialogues décousus, spontanés, transcrits sur le vif par le narrateur. Un tel talent d'imitateur amène naturellement Bixiou à se lancer dans un numéro d'homme-orchestre, bel hommage rendu par Balzac aux pantomimes de Rameau imitant un opéra à lui tout seul, voix et instruments compris (« vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les différents instruments », NR, p. 281). C'est la scène fameuse des funérailles d'Aldrigger, où les assistants évaluent le cadavre du banquier au louis près, en témoignage de leur grande affection pour le défunt (MN, p. 355-356). On entend alors ces voix par parties, restituées par Bixiou :

– Ces femmes n'auront pas un sou dans dix ans, dit Werbrust confidentiellement à Desroches. – Il y a, répondit Taillefer, le valet de chambre de d'Aldrigger, ce vieux qui beugle au fond de l'église, il a vu élever ces deux demoiselles, il est capable de tout pour leur conserver de quoi vivre. (Les chantres : *Dies irae* ! Les enfants de chœurs : *dies illa* !) Taillefer : « Adieu, Werbrust, en entendant le *Dies irae*, je pense trop à mon pauvre fils. – Je m'en vais aussi, il fait trop humide », dit Werbrust (*in favilla*).

¹⁴ Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970 [1929] et *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984 (sur Balzac : p. 73 et 233-235). Parmi les études traitant cette question du dialogisme chez Balzac, citons : Éric Bordas, *Balzac, discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997 ; Françoise van Rossum-Guyon, *Balzac : la littérature réfléchie. Discours et autoreprésentations*, Montréal, Paragraphes, 2002 et l'article de Dominique Massonnaud, « Balzac et les mésalliances bakhtiniennes : saisies de Vautrin », *Textuel*, n° 69 (« Retour à Bakhtin. Essais de lectures bakhtiniennes », textes réunis par Marc Hersant et Chantal Liaroutzos), 2012, p. 177-189.

Les pauvres à la porte : Quelques sous, mes chers messieurs ! Le suisse : Pan ! pan ! *pour les besoins de l'église*. Les chantres : *Amen* ! Un ami : De quoi est-il mort ? Un curieux farceur : D'un vaisseau rompu dans le talon. Un passant : Savez-vous quel est le personnage qui s'est laissé mourir ? Un parent : Le président de Montesquieu. Le sacristain aux pauvres : Allez-vous-en donc, on nous a donné pour vous, ne demandez plus rien !

– Quelle verve !” dit Couture.

(En effet il nous semblait entendre tout le mouvement qui se fait dans une église. Bixiou imitait tout, jusqu'au bruit des gens qui s'en vont avec le corps, par un remuement de pieds sur le plancher.) (MN, p. 357-358).

Le narrateur rapporte ses impressions d'auditeur caché, de la même manière que MOI était au spectacle devant LUI jouant d'un clavecin imaginaire :

Sa voix allait comme le vent, et ses doigts voltigeaient sur les touches ; tantôt laissant le dessus, pour prendre la basse ; tantôt quittant la partie d'accompagnement, pour revenir au-dessus. Les passions se succédaient sur son visage. On y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur. On sentait les *piano*, les *forte*. (NR, p. 121).

La théâtralité de la *Maison Nucingen* se lit aussi dans les scènes de comédie : Godefroid, le jouisseur niais, dupé par la 'fausse confiance' de Rastignac (MN, p. 383-384), où Balzac reproduit une écriture dramaturgique en *staccato*, pour reprendre la juste formule de Leo Spitzer¹⁵.

Autre trait stylistique commun aux deux textes : le dialogisme dont Diderot et Rousseau sont les meilleurs représentants au XVIII^e siècle. Je cite deux cas de dialogisme dans *La Maison Nucingen*, externe et interne à la *Comédie humaine*.

Le premier est un mot typique de *picaro*, donné comme un proverbe par Rameau, et repris textuellement par Blondet : « Il faudrait l'amener à conclure que l'argent des sots est de droit divin le patrimoine des gens d'esprit » (MN, p. 374). C'est bien ce qu'on lit sur le manuscrit du *Neveu de Rameau* :

¹⁵ Leo Spitzer, « The style of Diderot », dans *Linguistic and Literary History*, Princeton University Press, 1948, p. 135-191. Citons la scène de l'entremetteur : « Déjà le cœur lui tressaillit de joie. Tu joues avec un papier entre tes doigts. Qu'est cela ? – Ce n'est rien – Il me semble que si. – C'est un billet. – Et pour qui ? – Pour vous, si vous étiez un peu curieuse. – Curieuse, je le suis beaucoup. Voyons. Elle lit. Une entrevue, cela ne se peut » (NR, p. 107-109).

LUI : Si, en arrivant là, je n'avais pas trouvé tout fait le proverbe qui dit que l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit, on me le devrait. Je sentis que nature avait mis ma légitime dans la bourse des pagodes : et j'inventai mille moyens de m'en ressaisir. (NR, p. 319).

Or la version de 1821 donne une autre leçon, avec plusieurs faux sens :

Si à mon arrivée dans le monde je n'eusse déjà trouvé le proverbe tout fait, que l'héritage des fous [*das Geld der Narren*, traduit Goethe, l'argent des fous] est le partage des adroits [*Erbteil der Gescheiten*, l'héritage des plus intelligents, des astucieux], on m'en aurait été redevable. Je compris dès lors que la nature avait mis mon héritage [*Erbteil*] dans la bourse des magots [*Beutel der Pagoden*] ; et depuis ce temps-là j'essaie par tous les moyens possibles de le rattraper. (NR 1821, p. 318).

On peut se demander si Balzac a corrigé de lui-même les erreurs de traduction à partir de l'édition Brière augmentée de 1823, ou s'il s'est inspiré d'un proverbe connu.

L'autre cas de dialogisme est moins problématique à restituer, puisqu'il est interne à la *Comédie humaine*, c'est un moyen pour le romancier de relier entre elles les pièces de son puzzle romanesque. Le « grand mot » de Rastignac : « Il n'y a pas de vertu absolue, mais des circonstances » (MN, p. 337) vient directement de la leçon de cynisme donnée par maître Vautrin dans le carré de choux de maman Vauquer :

Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire¹⁶.

Nucingen ne manœuvre pas autrement pour gonfler son capital : il utilise les circonstances historiques (chute de l'Empire, journées de Juillet) pour diriger les hommes (investisseurs et gouvernants). De Vautrin à Rastignac et Nucingen se tissent des connexions idéologiques (liés à une vision utilitariste et cynique de la société) mais aussi dialogiques, si on pense à ce traitement « ventriloque » (*Jacques le fataliste*) du personnage de Rastignac.

Cette situation de l'individu dirigé à distance par un autre qui jouit par procuration est à l'œuvre dans la relation pygmalionnesque et érotique Vautrin-Lucien de Rubempré (*Splendeurs et misères*). Là aussi, Balzac extrapole, plus lointainement peut-être un sujet diderotien : le pantin

¹⁶ *Le Père Goriot*, dans *CH*, t. III, p. 144.

articulé, le grand mannequin d'osier, métaphore de la maîtrise totale de l'illusion par le grand comédien, dans le *Paradoxe sur le comédien*. Ce thème se retrouve chez le Kleist théoricien du *Puppentheater*¹⁷, ce théâtre de marionnettes qui fera les délices de George Sand et surtout de son fils Maurice. Dans le monde financier, beaucoup moins ludique et distrayant, c'est l'homme de paille qui est la marionnette du banquier illusionniste : Claparon, créature de Nucingen, sert d'appât pour faire *danser* les petits porteurs.

Dans *La Maison Nucingen*, la référence aux leçons du danseur Marcel se lit comme une métaphore du maître à danser suprême qu'est le banquier, celui qui fait exécuter les pantomimes, les « positions » de Noverre dont parle LUI :

LUI : « L'homme nécessaire ne marche pas comme un autre ; il saute, il rampe, il se tortille, il se traîne ; il passe sa vie à prendre et à exécuter des positions. [...] Je m'amuse des positions que je vois prendre aux autres. Je suis excellent pantomime ; comme vous en allez juger. Puis il se met à sourire, à contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant ; il a le pied droit en avant, le gauche en arrière, le dos courbé... (NR, p. 343).

Chacun en ce monde prend des positions conclut MOI : « la pantomime des gueux est le grand branle de la terre » (NR, p. 347). Cet aphorisme devient dans *La Maison Nucingen* un mot que Bixiou attribue à Marcel : « chaque état [a] sa danse » (MN, p. 351). « Si Marcel eût été compris, la Révolution française n'aurait pas eu lieu », répond Blondet (MN, p. 351). Ces danseurs nous mènent directement au ballet des (fausses) valeurs.

Circulation des espèces et monnaie de singe

Finot, Bixiou et Blondet sont liés au pouvoir de la presse, rappelle Pierre Citron : « ils représentent l'opinion, leur métier étant de l'exprimer et de la faire, quitte à rétablir la vérité quand ils sont entre eux¹⁸ ». Ils rappellent la nécessité de taire les dessous de la faillite feinte et de

¹⁷ Heinrich von Kleist, « Sur le théâtre de marionnettes » (*Berliner Abendblätter*, 1810), trad. Pierre Deshusses, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, « Le Promeneur », 1999, p. 211-218.

¹⁸ Pierre Citron, « Introduction », dans *CH*, t. VI, p. 319.

l'enrichissement de Nucingen : « *Nous seuls, nous comprenons* que c'est alors la guerre portée dans le monde de l'argent », dit Blondet (*MN*, p. 339, je souligne). L'homme d'affaire de génie avait, lui, découvert bien en amont les nouvelles possibilités de la finance spéculative :

« Dès la paix de 1815, Nucingen avait compris ce que nous ne comprenons qu'aujourd'hui : que l'argent n'est une puissance que quand il est en quantités disproportionnées. » (*MN*, p. 369).

La causerie apporte ainsi une véritable révélation au public non averti d'un secret partagé par les hommes de pouvoir – finance, politique, presse. Vérité explosive : on apprend dans cette autre bombe littéraire qu'est *La Maison Nucingen* que tout l'art de la spéculation, ce mercantilisme fiduciaire initié en France par le système de Law un siècle auparavant, repose uniquement sur deux éléments : la confiance de l'actionnaire et l'ignorance qu'a le public de la valeur réelle des actions. Telles sont les deux conditions de la réussite de Nucingen. D'où le secret cultivé par les cormorans : tout peut se dire mais *inter nos* pour parler comme Sganarelle (« quoique nous soyons entre nous et que nous puissions tout dire, je reviens là-dessus », précise Couture, *MN*, p. 373). Ce ton de confiance rappelle celui qu'adopte le médecin Bordeu devant Mlle de Lespinasse, dans *Le rêve de d'Alembert* : « Nous causons sans témoins et sans conséquence¹⁹ ». Il s'agissait alors d'énoncer des vérités scientifiques et médicales qui seraient indécentes dans une conversation mondaine entre honnêtes gens. Dans *La Maison Nucingen* il est question de l'argent politique, celui que brasse la haute banque.

Pour décrire cette nouvelle pratique des puissances capitalistes, Balzac convoque l'imaginaire dix-huitiémiste du jeu de pharaon, dans lequel des joueurs (les pontes) misent contre la banque (celui qui distribue les cartes et désigne les cartes gagnantes). Or dans la nouvelle, c'est Nucingen qui *tient la banque*, dans tous les sens du terme. Cette métaphore du pharaon est un probable souvenir des *Mémoires* de Casanova, publiés à partir de 1826, là aussi dans une version retraduite de l'allemand, celle

¹⁹ « BORDEU. – Je n'ôterais pas mon chapeau dans la rue à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine ; il me suffirait qu'on l'appelât un infâme. Mais nous causons sans témoins et sans conséquence ; et je vous dirai de ma philosophie ce que Diogène tout nu disait au jeune et pudique Athénien contre lequel il se proposait de lutter : "Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là. MADEMOISELLE DE LESPINASSE (en se couvrant les yeux). – Docteur, je vous vois arriver, et je gage..." » (éd. Colas Duflo, Paris, Flammarion, 2002, p. 176).

du germaniste Laforgue, ce qui n'empêchera pas Casanova d'avoir d'aussi bons lecteurs que Stendhal, Balzac, Pouchkine ou Sand.

Dans *La Maison Nucingen*, les actionnaires, ces pontes de nouvelle espèce, misent sur une carte gagnante, c'est-à-dire les actions émises sur le marché : « Eh bien, le *ponte* assez sage pour diviser ainsi ses masses rencontre un superbe placement, comme l'ont trouvé ceux qui ont pris les actions des mines de Wortschin. » (*MN*, p. 374). Or les banquiers comme Nucingen créent eux-mêmes leurs actions, ils déterminent leur valeur à leur gré et dirigent les actionnaires par des fausses rumeurs. Le jeu est truqué et la métaphore du pharaon devient fallacieuse : que penserait-on de joueurs qui se mettraient à une table de jeu où la banque et la rumeur fixeraient la valeur des cartes ? Nul ne voudrait participer à un tel jeu : comment est-ce possible sur le marché spéculatif ? Nucingen a un atout, il mise sur la motivation première de l'actionnaire, la cupidité, mot qui rime assez bien avec stupidité :

Quelle tête il faut pour fonder une affaire à une époque où l'avidité de l'actionnaire est égale à celle de l'inventeur ! Quel grand magnétiseur doit être l'homme qui crée un Claparon, qui trouve des expédients nouveaux ! Savez-vous la morale de ceci ? Notre temps ne vaut pas mieux que nous ! nous vivons à une époque d'avidité où l'on ne s'inquiète pas de la valeur de la chose, si l'on peut y gagner en la repassant au voisin ; et on la repasse au voisin parce que l'avidité de l'actionnaire qui croit à un gain est égale à celle du fondateur qui le lui propose ! (*MN*, p. 374).

Le trucage de l'explication est manifeste : l'avidité des gros financiers qui veulent accroître leurs capitaux est reportée sur celle des actionnaires ! Nucingen les appâte en leur versant des gros dividendes pris sur les nouvelles mises, selon le système connu depuis les années 1920 sous le nom de 'pyramide de Ponzi'. Cette métaphore architecturale est présente dans *La Maison Nucingen* :

Le propre de Nucingen est de faire servir les plus habiles gens de la place à ses projets, sans les leur communiquer. Nucingen laisse donc échapper devant du Tillet l'idée *pyramidale et victorieuse* de combiner une entreprise par actions en constituant un capital assez fort pour pouvoir servir de très gros intérêts aux actionnaires pendant les premiers temps. Essayée pour la première fois, en un moment où des *capitaux naïfs* abondaient, cette combinaison devait produire une hausse sur les actions, et par conséquent un bénéfice pour le banquier qui les émettrait. (*MN*, p. 371, je souligne).

Dans le *Faiseur*, Mercadet vend à ses dupes des « marchandises fantastiques » grâce à son homme de paille Godeau (I, 13)²⁰. De même Nucingen verse à ses actionnaires un « faux dividende » (*MN*, p. 379)²¹.

Or aucune garantie n'est donnée aux investisseurs en 1825 : « On pouvait jeter sans crainte sur quelques places un million de papier Claparon » (c'est-à-dire du papier Nucingen), rappelle Bixiou (*MN*, p. 372). Le banquier peut donc miser en toute *légalité* sur la cupidité des actionnaires et sur la force de l'imagination, exactement comme au printemps 1720, lorsque le système de Law²² s'est emballé, provoquant la ruine des petits porteurs, dont un certain Marivaux qui y a perdu toutes ses économies.

Ces opérations ne sont possibles qu'à deux conditions, rappelées par Pierre Barbéris qui a détaillé les arcanes de cette banqueroute compliquée²³ : d'abord des accointances avec le pouvoir, ce qui suppose un réseau d'informateurs permettant d'anticiper les événements politiques ; ensuite la possession de gros capitaux (« en quantités disproportionnées », *MN*, p. 369), et d'exploitations réelles gageant l'émission de titres mis sur le marché (les mines de Wortschin, dont la valeur dépend de la production). Avec ces deux atouts, Nucingen peut se lancer dans « la haute finance » et devenir, comme dit Blondet, le sauveur de « je ne sais quelle république ou monarchie en faillite » à laquelle Nucingen a acheté des rentes (*MN*, p. 370-371). On est bien entré dans l'*ère de l'argent politique*.

Rameau parlait de « restitution » pour désigner la circulation de l'argent entre le financier et ses clients au sens latin – ses parasites en un mot :

LUI – Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je *restitue*, et que je suis bien résolu à *restituer* de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes. (*NR*, p. 151, je souligne).

²⁰ Voir l'introduction de Philippe Berthier sur la filiation Mercadet-Ponzi-Madoff (*Le Faiseur*, Paris, Flammarion, 2012, p. 19-20).

²¹ « Le capital nominal fut de dix millions, capital réel sept, trois millions appartenaient aux fondateurs et aux banquiers chargés de l'émission des actions. Tout fut calculé pour faire arriver dans les six premiers mois l'action à gagner deux cents francs, par la distribution d'un faux dividende. » (*MN*, p. 379).

²² Law est loué par Blondet : « Les frères Pâris, qui contribuèrent à abattre Law, et Law lui-même, auprès de qui tous ceux qui inventent des sociétés par actions sont des pygmées » (*MN*, p. 340).

²³ Sur le jargon des financiers, voir l'article d'Éric Bordas : « Balzac et la lisibilité de l'argent romanesque », dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 117-133.

Par cette répétition provocatrice du verbe « restituer », Rameau se projette en parvenu jouant au grand seigneur, sans avoir aucune illusion sur l'ingratitude des parasites entretenus. Il sait que l'homme enrichi par des moyens déshonnêtes sera trahi par les mêmes « âmes intéressées, viles et perfides » (*NR*, p. 233)²⁴ qu'il a prises sous sa protection.

Balzac a pu tout à fait s'inspirer de cette conception cynique de la « restitution » pour révéler le sens politique du « mouvement rotatoire de l'argent » imprimé par Nucingen (*MN*, p. 373). La seule chose qui importe à l'État est de maintenir « toujours la même quantité de riches imposables » (*MN*, p. 373) : le fisc est ainsi *in fine* le bénéficiaire des opérations, peu importe qui s'enrichit, qui se ruine sous ce régime monarchique censitaire.

Balzac, comme Diderot, démonte la théorie chimérique du « ruissellement des richesses », si naïvement formulée par Riqueti marquis de Mirabeau (le père de l'orateur) en 1757 dans *L'Ami des hommes* ou sa *Philosophie rurale* (1763) pour citer des textes contemporains du *Neveu de Rameau*²⁵. Les physiocrates qui propageaient de telles impostures ont été pris pour cibles par Ferdinando Galiani et Diderot : les *Dialogues sur le commerce des blés* (1770)²⁶ dénoncent les cupides manœuvres des lobbyistes qui ont profité de la privatisation du commerce des blés sous Choiseul dans les années 1760.

Le pouvoir financier vu par Diderot et Balzac : une anthropologie de la prédation économique

Je propose, pour terminer, une lecture du pulsionnel dans les deux textes, à partir de deux thématiques bien représentées : les métaphores animales et les manifestations des pulsions orales.

Les deux textes montrent une véritable « ménagerie », c'est le mot qu'emploie LUI lorsqu'il décrit l'assemblée des parasites chez Bertin : « Des loups ne sont pas plus affamés ; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups [...] nous déchirons comme des tigres, tout ce qui réussit » (*NR*, p. 203). C'est là qu'ils sacrifient sur l'autel de la

²⁴ « Des âmes égoïstes, basses et sans foi » (*NR 1821*, p. 232).

²⁵ Voir Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate*, Paris, L'Harmattan, 2000, chap. « Dégouttante richesse », p. 69-94.

²⁶ Ferdinando Galiani, *Dialogues sur le commerce des blés*, texte présenté et annoté par Philip Stewart, Paris, Société française d'étude du XVIII^e siècle, 2014.

gloire les « grands animaux » (NR, p. 205) qui ont noms Buffon, Duclos, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, D'Alembert, Diderot... Les parasites domestiqués sont comparés à des singes et des perroquets (NR, p. 233), et Diderot joue des effets de syllepses hardis sur le mot *espèce*²⁷.

Balzac use d'images tout aussi peu aimables pour qualifier les hommes d'argent dans sa *Maison Nucingen* : à côté de la métaphore récurrente du lynx pour peindre Nucingen et son « regard de loup-cervier qui ne s'anime jamais » (MN, p. 339), le « petit *carotteur* » du Tillet est comparé à « un chacal qui réussit par son odorat, qui devine les cadavres et arrive le premier pour avoir le meilleur os » (MN, p. 339), Ferdinand du Tillet est un « tigre à deux pattes » (MN, p. 365), plus loin on remplit « la gueule » des boursiers en les appâtant (MN, p. 371).

Conséquence immédiate de ces métaphores animalières récurrentes : le paradigme de la dévoration qui lui est associé sert à qualifier l'avidité pour le gain²⁸. Cet emploi est lexicalisé dans le texte : « L'intérêt de du Tillet fut de cinq cent mille francs. Dans le vocabulaire financier, ce gâteau s'appelle *part à goinfre* ! » (MN, p. 380).

Rameau énonce ce pacte de dévoration universelle en étendant un principe des sciences naturelles au fonctionnement de la corruption généralisée dans les milieux financiers : « LUI – Dans la nature, toutes les espèces se dévorent ; toutes les conditions se dévorent dans la société. » (NR, p. 149). Dévorer ou être mangé, maigrir ou engraisser, tel est le lot de cet 'original' dont le célèbre portrait initial est placé sous le signe de Vertumnes, le dieu du changement :

Quelquefois, il est maigre et hâve, comme un malade au dernier degré de la consommation ; on compterait ses dents à travers ses joues. On dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet, comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. (NR, p. 53).

²⁷ LUI : « Oui, grosse comtesse, c'est vous qui avez tort, lorsque vous rassemblez autour de vous, ce qu'on appelle parmi les gens de votre sorte, des espèces, et que ces espèces vous font des vilénies, vous en font faire, et vous exposent au ressentiment des honnêtes gens. Les honnêtes gens font ce qu'ils doivent ; les espèces aussi ; et c'est vous qui avez tort de les accueillir. » (NR, p. 237-239).

²⁸ Les exemples abondent : « les rentes d'Espagne vous auraient tout *dévoré*, tandis que je vous donnerai quelque chose de votre compte chez Nucingen, comme cinquante pour cent. » (MN, p. 387, je souligne). Nucingen « a dans ce temps *avalé*, de concert avec du Tillet, trois millions à ce grand drôle de Philippe Bridau ! » (MN, p. 391, je souligne).

Lutte du ventre et de l'esprit : le Neveu rêve à de grandes choses, mais reste soumis à la grande loi de l'appétit : *Ingenii largitor venter* [le ventre pourvoie au génie] dit Perse (*NR*, p. 199). Cette 'pétaudière' de parasites et de folliculaires (Fréron, Olivet, Palissot et consorts) rassemblés chez Bertin, ce nouveau Trimalchion, n'est guère propice à l'élévation de l'esprit : ils ne savent que déchirer à belles dents, au propre comme au figuré, et « tous les gueux se réconcilient à la gamelle » (*NR*, p. 217). C'est dans ce contexte de suprématie des pulsions partielles, orales mais aussi anales²⁹, que les impensés de cette société se font entendre : la débauche du pulsionnel désinhibe les devisants, aussi bien dans *Le Neveu de Rameau* que dans *La Maison Nucingen*. Je me limite à deux exemples de cette nouvelle anthropologie des passions que révèle le discours économique.

Couture parle de « l'instinct de l'accaparement » chez le vendeur (*MN*, p. 376), Blondet défend la spéculation au nom de « l'envie de jouer qui gît au fond de tous les cœurs, chez la jeune fille, chez l'homme de province, comme chez le diplomate, car tout le monde souhaite une fortune *gratis* » (*MN*, p. 378). Or ces passions supposées être communes à tous correspondent à ce que Rousseau appelle les passions sociales, c'est-à-dire des besoins artificiellement créés par les intérêts sociaux. Les quatre cormorans ne se contentent pas de décoder les secrets des friponneries de Nucingen³⁰, ils dévoilent les non-dits, les pensées secrètes correspondant aux ambitions inavouées des financiers, comme le désir de faire souche : « La Banque cherche la noblesse par instinct de conservation, et *sans le savoir peut-être* », déclare Blondet (*MN*, p. 340, je souligne). Cette écriture dialogique qui fait entendre les voix intimes permet de révéler de tels impensés, tout comme la tirade de Rameau sur « les gueux revêtus » :

LUI. – vous ne vous doutez pas que dans ce moment je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour. Nos opulents dans tous les états *ou se sont dit à eux-mêmes ou ne se sont pas dit les mêmes choses que je vous ai confiées* (*NR*, p. 155, je souligne)³¹.

²⁹ « LUI – Est-ce qu'il [Bertin] ne sait pas que je suis comme les enfants, et qu'il y a des circonstances où je laisse tout aller sous moi ? » (*NR*, p. 223), dit Rameau pour justifier la plaisanterie obscène qui le fait chasser.

³⁰ « Ce grand homme songeait alors à payer ses créanciers avec des valeurs fictives, en gardant leur argent. Sur la place, une conception de ce genre ne se présente pas sous une expression si mathématique. » (*MN*, p. 369).

³¹ Les traducteurs français n'ont restitué qu'une partie de la phrase : « Nos riches de toutes les classes se sont dit exactement ce que je viens de vous dire » (*NR 1821*, p. 154).

Rameau exhibe à travers ce jeu polyphonique un impensé des parvenus, à savoir que tous ces « gueux revêtus » ne rêvent que de se comporter impunément comme les « plus insolents marouffles » (*NR*, p. 151), soit une libération totale du pulsionnel.

L'argent, l'usure, la spéculation détournent et transforment le temps dans la vie des hommes. Le financier Bertin s'inscrivait dans une temporalité relativement courte, celle de la jouissance immédiate de la fortune rapidement acquise par un parvenu. Avec les Nucingen et son modèle, les Rothschild, les coups boursiers visent à satisfaire une ambition dynastique. « Comme le Temps, la Banque dévore ses enfants » (*MN*, p. 340), dit Blondet. Nucingen, anobli par le régime du « plus fripon des *kings* » (Stendhal) après 1830, est ainsi élevé au rang mythique d'un Kronos des temps modernes. Telle est peut-être, au fond, l'image que donne le romancier du banquier animé par une forme de pulsion de mort ou d'autodestruction déguisée sous cette ambition dynastique (on songera aux *Buddenbrook* de Thomas Mann). Il y aurait là matière à étayer les hypothèses du regretté Bernard Maris qui croise Aristote, Keynes et Freud³².

Dernier impensé, peut-être le plus révélateur de la fantasmatique associée à la circulation de l'argent dans les deux textes : la prostitution. Ce motif traverse tout le dialogue du *Neveu de Rameau*, depuis « mes pensées, ce sont mes catins » énoncé par MOI³³, jusqu'au portrait de Mme Rameau dans les dernières pages : LUI en déduit que la prostitution touche tous les états. Le cadre n'est pas neutre : MOI médite en lorgnant les courtisanes du jardin du Palais royal, ce haut lieu de la prostitution parisienne qui ouvre également *La Maison Nucingen* : la conversation est surprise chez Véry, restaurateur du même Palais Royal. Rastignac, entretenu par Nucingen, est associé à cet imaginaire de la prostitution, lorsqu'il est comparé à... Esther van Gobsek :

Osez-vous encore reprocher à ce pauvre Rastignac d'avoir vécu aux dépens de la maison Nucingen, d'avoir été mis dans ses meubles *ni plus ni moins que la Torpille* jadis par notre ami des Lupeaux ? (*MN*, p. 334, je souligne).

³² Bernard Maris, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2010.

³³ « Chacun son plaisir ; mes idées sont mes catins » (*NR 1821*, p. 48). Voir René Démoris : « De l'art et de la prostitution : de Marivaux au *Neveu de Rameau* », dans Caroline Jacot Grapa *et al.* (dir.), *Le travail des Lumières. Pour Georges Benrekassa*, Paris, Champion, 2002, p. 113-126.

Belle anticipation de la partie de *Splendeurs et misères des courtisanes* intitulée « À combien l'amour revient aux vieillards »... C'est le Rastignac « profondément humilié de sa communauté d'intérêts avec Delphine de Nucingen » qui est ici peint « déplorant sa position », pleurant même – enfin « après souper », précise Bixiou « de sa voix la plus mordante » (*MN*, p. 336). La prostitution apparaît ici comme une vérité ultime des rapports sociaux placés sous la dépendance économique, dans une société que Rastignac, après l'enterrement du père Goriot, a jugée « la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. » (*MN*, p. 381).

Le pouvoir financier vu par Diderot et Balzac révèle toute une anthropologie de la prédation financière soutenue par les moyens modernes de la publicité, ce qui n'est évidemment pas sans résonances actuelles avec le monstrueux pouvoir des banques, économique mais aussi médiatique.

Grand changement d'échelle historique entre Bertin et Nucingen, ces deux super-prédateurs aux pratiques très différentes. Le fermier général Bertin participe à l'appareil fisco-financier de la monarchie dont il est un des sauveurs non désintéressé. Son désir d'ostentation le conduit à encourager le parasitisme, ce que Rameau appelle « restitution ». Nucingen, lui, est avant tout un professionnel de la finance spéculative, un opportuniste qui travaille dans l'ombre et attend le bon moment pour agir.

La haute banque apparaît pour ce qu'elle est : un coupe-gorge déguisé, malgré les dénégations de Bixiou³⁴. Le capitalisme financier repose sur une logique inversée, un système pervers, contre nature, où le débiteur devient supérieur au créancier (alors que le débiteur doit à son créancier, en bonne logique), selon la morale paradoxale qu'en tire Bixiou : « Le débiteur est plus fort que le créancier. » (*MN*, p. 391)³⁵. Par cette boutade, Balzac pointe le risque de l'anonymisation du créancier, partant du détenteur réel de la richesse, alors que les rentiers sont eux parfaitement identifiés

³⁴ La tirade finale de l'ironiste Bixiou est évidemment à lire par antiphrase : « Qui viendrait dire que la haute Banque est souvent un coupe-gorge commettrait la plus insigne calomnie. Si les effets haussent et baissent, si les valeurs augmentent et se détériorent, ce flux et reflux est produit par un mouvement naturel, atmosphérique, en rapport avec l'influence de la lune, et le grand Arago est coupable de ne donner aucune théorie scientifique sur cet important phénomène. » (*MN*, p. 391).

³⁵ Voir la fin d'*Un homme d'affaires* : « Pour se faire payer d'un débiteur aussi fort que le comte, un créancier doit se mettre dans une situation légale excessivement difficile à établir : il s'agit d'être à la fois son débiteur et son créancier, car alors on a le droit, aux termes de la loi, d'opérer la confusion... » (*CH*, t. VII, p. 792).

dans les romans réalistes du XIX^e siècle³⁶. Lire *La Maison Nucingen* c'est aussi comprendre les dérives et l'opacité du fonctionnement de la finance actuelle.

³⁶ Voir les analyses historiques de Thomas Piketty sur l'évolution des deux formes de patrimoine que sont les terres et la dette publique (*Le Capital au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2013, p. 184 *sq.*).

« À qui la faute ? À la loi ! » : désarticulation et lacunes du droit
des marchés financiers dans *La Maison Nucingen*

GIUSEPPE GUIZZI
Université de Rome "Tor Vergata"

Parmi les textes les plus complexes et énigmatiques de toute la *Comédie humaine* – dont la critique a toujours souligné¹ la lecture ardue sans connaissances en économie ou en techniques boursières et, sans doute pour cette raison, moins connu du grand public –, *La Maison Nucingen* est un roman clé pour comprendre les caractéristiques non seulement de la société décrite par Balzac², mais aussi et surtout de la société contemporaine. Plus encore qu'à l'époque de la monarchie de Juillet ou dans la décennie qui l'a immédiatement précédée, où se déroulent les événements narrés par les quatre convives installés à la table d'un restaurant parisien, le monde dans lequel nous vivons est dominé par l'argent, et les marchés financiers sont le lieu privilégié d'un « mouvement rotatoire » qui s'apparente au « mouvement naturel, atmosphérique » (*MN*, p. 373, 391) des marées dont parlent Couture et Blondet ; le lieu où l'on peut très facilement créer et détruire des fortunes et ainsi affecter, souvent de manière irréversible, la vie et l'existence des hommes.

Le récit des origines de l'immense fortune du banquier alsacien et

¹ Ce point est déjà mentionné dans la critique qu'il convient d'attribuer à Sainte-Beuve, publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1838 et consacrée au volume publié en octobre chez Werdet, qui réunit *La Femme supérieure*, *La Maison Nucingen* et *La Torpille*, et où, en rejetant hâtivement le roman comme peu intéressant, Sainte-Beuve observe que « sans doute à cause d'un certain argot dont usent les personnages, il nous a été impossible de rien saisir » (la citation est tirée du texte de la critique publiée dans *Premiers lundis*, t. II, Paris, Calmann Lévy, 1885, p. 360 *sqq.*, en particulier p. 364). Pour d'autres brèves références sur des positions similaires des critiques d'autrefois et d'aujourd'hui, voir, tout récemment, Thomas Welles Briggs, « L'incompréhensibilité cohérente (L'agiotage, la fraude commerciale et *La Comédie humaine*) », *L'Année balzacienne*, 2018, p. 387 *sqq.*, notamment p. 389.

² Dans ce sens, récemment, Alexandre Péraud, « *La Maison Nucingen* », dans Éric Bordas, Pierre Glaudes et Nicole Mozet (dir.), *Dictionnaire Balzac*, Paris, Classiques Garnier, 2021, vol. II, p. 767 *sqq.*

des spéculations audacieuses qui ont permis son accumulation, retient certainement l'attention du spécialiste en économie pour sa capacité à se focaliser sur certains aspects du marché des capitaux et, suivant l'intuition de Balzac plus que jamais *visionnaire*, sur la façon dont les opérations boursières sont en définitive un jeu à somme nulle³, car « l'argent n'est ni gagné ni perdu, il est simplement transféré d'une poche à l'autre⁴ ». Ce récit est d'autant plus précieux pour l'économiste qu'il met en lumière l'importance décisive de la disponibilité de l'information, la nature essentiellement irrationnelle du comportement des investisseurs et surtout le rôle fondamental joué par la valeur de la confiance dans son fonctionnement⁵. Mais en témoignage de la grande vocation cognitive du récit balzacien et de son aptitude à stimuler la réflexion sur les savoirs

³ Comme la théorie des jeux nous l'enseigne, un jeu à somme nulle décrit une situation dans laquelle le gain ou la perte d'une somme de la part d'un participant est parfaitement compensé par la perte ou le gain d'une somme égale et opposée d'un autre participant : si la somme totale des gains des participants est soustraite à la somme totale de leurs pertes, on obtient un montant égal à zéro. Dans ce sens, voir Thierry Suchère, « Le jeu d'argent et la spéculation : quelques enseignements à tirer de l'œuvre de Balzac dans le cadre d'une anthropologie des marchés financiers », *Éthique et économique/Ethics and Economics*, vol. 15, n° 1, 2018, p. 82 *sqq.*

⁴ Ce sont les mots prononcés par le financier imaginaire Gordon Gekko, le protagoniste du film *Wall Street* d'Oliver Stone (1988), dans son dialogue dramatique avec le jeune courtier Bud Fox, où Gekko expose sa conception du *capitalisme triomphant*. Le dialogue et, en particulier, les remarques de Gekko lorsqu'il dit qu'il ne « crée rien » mais qu'il « possède » simplement et, encore, que ce sont les hommes de la finance qui « font les règles, les guerres, la paix, le prix d'une épingle », ressemblent de façon frappante à de nombreuses observations de Balzac (« La Banque envisagée ainsi devient toute une politique, elle exige une tête puissante et porte alors un homme bien trempé à se mettre au-dessus des lois de la probité, dans lesquelles il se trouve à l'étroit » ; « le banquier est un conquérant qui sacrifie des masses pour arriver à des résultats cachés » ; « La plupart de ces hommes sont si contigus à la Politique, qu'ils finissent par s'en mêler » : *MN*, p. 339-340). Ce qui montre, comme j'ai eu l'occasion de le rappeler ailleurs (Giuseppe Guzzi, *Il « caso Balzac ». Storie di diritto e letteratura*, Bologna, Il Mulino, 2020, p. 230, texte et note 76), combien l'influence de Balzac fut grande, même inconsciemment, sur le septième art.

⁵ Un aspect que Balzac avait déjà mis en évidence dans la dernière partie de *Melmoth réconcilié* (*CH*, t. X, p. 385 *sq.*), où il identifiait les raisons de la dépréciation rapide du « diabolique pacte », cette valeur mobilière toute particulière impliquant l'« inscription sur le Grand livre de l'enfer, et les droits attachés à la jouissance d'icelle », dans le fait que, après un premier tour de négociations intenses, « personne ne croyait plus à ce singulier contrat, et les acquéreurs manquaient faute de foi ».

les plus divers⁶, et donc à devenir l'objet d'investigation et d'analyse des spécialistes d'autres disciplines, *La Maison Nucingen* retient aussi l'attention du juriste, comme du spécialiste du droit des affaires. Le roman est, en effet, un constat lucide et désenchanté de la manière dont la loi échoue, ne parvenant pas à contenir les effets perniciose que la spéculation financière peut produire sur les individus qui se laissent imprudemment attirer par elle, mais aussi du fait que les choix du législateur finissent bien des fois par la favoriser, directement ou indirectement.

De ce point de vue, ce n'est pas un hasard si la morale finale de l'histoire se résume dans la célèbre observation de Blondet : « Les lois sont des toiles d'araignée à travers lesquelles passent les grosses mouches et où restent les petites » (*MN*, p. 391). Bien que de tradition ancienne⁷, cette observation me semble démontrer très clairement, d'une part, comment le roman constitue l'une des pièces fondamentales qui contribuent à délimiter la conception balzacienne du droit et de son rôle dans la société mise en scène dans la *Comédie humaine*, et, d'autre part, plus spécifiquement, comment le problème juridique finit par participer de cette même dimension, pour ainsi dire décousue et déstructurée, qui caractérise le récit sur le plan narratif. En effet, si, comme on l'a observé encore récemment, pour imiter le caractère naturellement fragmenté de la conversation à table, le récit « *met en place un joyeux désordre, sans hiérarchisation ni équilibre*⁸ »

⁶ Dans ce sens, voir Susi Pietri, *Miroirs concentriques. Teoria del romanzo e poetica dei piani dell'essere in Balzac*, Milano-Udine, Mimesis, 2017, p. 10.

⁷ Thomas Welles Briggs, « L'incompréhensibilité didactique (*Les Parents Pauvres* et l'esprit des lois modernes) », *L'Année balzacienne*, 2020, p. 391 *sqq.*, surtout p. 395, souligne que le constat n'est pas celui de Montesquieu, comme on le lit dans le roman, mais plutôt celui de Rabelais. La comparaison est cependant beaucoup plus ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'à Plutarque, *Vie de Solon*, 5.4-6 (qui peut être lu dans *Les Vies des hommes illustres*, I, édition établie et annotée par Gérard Walter, traduction de Jacques Amyot, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 177), dans le dialogue entre le législateur athénien et le philosophe scythe Anacharsis : « Anacharsis se moqua de son [de Solon] entreprise, à cause qu'il pensait avec des lois écrites refréindre et contenir l'avarice et l'injustice des hommes : "Car telles lois" disait-il "ressemblent proprement aux toiles d'araignée, en ce qu'elles arrêteront bien les petites et les faibles qui donneront dedans, mais les riches et puissants passeront à travers, et les rompront". Solon lui répondit [qu'] "il tempérerait ses lois de sorte qu'il faisait connaître à ses citoyens qu'il leur était plus utile d'obéir aux lois et à la justice que de les violer". Ce nonobstant les choses sont depuis à l'épreuve advenues plutôt selon la comparaison qu'Anacharsis en donna, que selon l'espérance que Solon en conçut ».

⁸ Dans ce sens Jérémy Naïm, « *La Maison Nucingen*. Essai d'analyse comportementale », *Romanesques*, n° 7, 2015, p. 211 *sqq.*, surtout p. 213 (je souligne).

par le biais d'une technique qui est en fait extrêmement sophistiquée⁹, c'est aussi, à y regarder de plus près, parce qu'une telle structure narrative est cohérente avec son sujet, reflétant également la dimension lacunaire, désarticulée et dérégulée, par laquelle se présente, aux yeux de Balzac, la discipline même du marché financier.

Avec la Restauration, puis surtout dans les années 1820, le besoin croissant de ressources financières, envisagées pour développer les activités entrepreneuriales, selon les caractéristiques nouvelles et plus modernes imposées par l'avènement définitif de la révolution industrielle en France, avait accentué la propension à réaliser ce genre d'activités sous forme sociétaire, et encouragé, par conséquent, le dynamisme de la Bourse, configurée comme le lieu de collecte de fonds auprès du public. C'est le début d'un phénomène que les historiens du droit n'ont pas hésité à définir comme une authentique *fièvre spéculative*¹⁰, et dont l'objet sera surtout représenté par les actions des sociétés en commandite qui constituaient, à l'époque de la monarchie de Juillet, le type de société de loin le plus répandu¹¹ parmi ceux qui étaient mis à la disposition des particuliers par le Code de commerce de 1807. Et ce, bien plus que le modèle de la société anonyme, qui était aussi la forme que le législateur napoléonien, suivant une tradition remontant à l'époque des grandes compagnies du XVII^e siècle¹², avait esquissée comme étant naturellement vouée à la sollicitation

⁹ Voir Armine Kotin Mortimer, « *La Maison Nucingen*, ou le récit financier », *Romanic Review*, n° 69, 1978, p. 60 *sqq.* (désormais sous le titre « *La Maison Nucingen*, a Financial Narrative », dans *For Love or for Money. Balzac's Rhetorical Realism*, Columbus, The Ohio State University Press, 2011, p. 94 *sqq.*). La superbe structure du récit est soulignée, dans la critique italienne, par Stefano Agosti, *Il romanzo francese dell'Ottocento*, Bologna, Il Mulino, 2010, p. 129.

¹⁰ Sur ce sujet, voir Nelly Hissung-Convert, *La Spéculation boursière face au droit (1799-1914)*, Paris, Lextenso éditions, 2009, notamment p. 198 *sqq.*

¹¹ Voir Charles Kindleberger, *A Financial History of Western Europe*, London-New York, Routledge, 2006 [1984], p. 209. La croissance du nombre de sociétés en commandite deviendra vertigineuse au cours de la période triennale 1835-1837, avec pas moins de 610 sociétés créées pour réunir un capital de 560 millions de francs, contre 245 sociétés en commandite créées au cours de la période triennale 1834-1836 pour réunir 140 millions de francs (les chiffres, ainsi que la tendance exponentielle d'une croissance progressive année après année, se trouvent dans la présentation par le ministre Barthe du projet de réforme de la réglementation des sociétés en commandite, abordée plus loin dans le texte).

¹² Voir Ariberto Mignoli, « *Idee e problemi nell'evoluzione della Company inglese* »,

de l'épargne publique.

Les raisons du grand succès de la société en commandite – c'est-à-dire un modèle d'organisation fondé sur l'opposition institutionnelle entre deux catégories différentes d'associés, à savoir l'associé gérant d'une part, qui, comme l'associé dans la société en nom collectif, était responsable des obligations de la société et s'exposait donc au risque illimité des résultats négatifs de l'activité commerciale, et, d'autre part, l'associé en commandite qui était, en revanche, un simple bailleur de fonds et risquait donc tout au plus de perdre le capital qu'il avait conféré – étaient à attribuer essentiellement à deux types de facteurs, de nature réglementaire¹³. La première raison tient au choix du législateur de laisser la constitution des sociétés en commandite entièrement à l'autonomie privée, sans la soumettre à une autorisation gouvernementale préalable, comme c'était encore le cas pour les sociétés anonymes, la soustrayant ainsi à ce qui était encore une forme indirecte de contrôle public auquel ces dernières étaient soumises¹⁴. La deuxième raison, décisive, du succès résidait donc dans la possibilité accordée à la société en commandite par l'article 38 du Code de commerce de diviser le capital en actions dont la souscription déterminait l'acquisition de la qualité d'associé. Profitant du laconisme de la législation, cette règle a immédiatement été interprétée comme signifiant que les actions de la société en commandite, à l'instar des actions des sociétés anonymes, pouvaient également être représentées par des titres au porteur.

Si une telle interprétation avait l'avantage de faciliter la collecte de ressources financières en plaçant des actions en bourse et en facilitant leur circulation successive, elle comportait également un élément très dangereux. Les titres au porteur avaient pour conséquence de dissimuler l'identité des associés, ce qui permettait essentiellement d'éliminer la

Rivista delle società, 1960, p. 633 *sqq.*, surtout p. 657 ; Francesco Galgano, *Storia del diritto commerciale*, Bologna, Il Mulino, 1976, p. 55 *sqq.* ; Guido Rossi, « Dalla Compagnia delle Indie al Sarbanes-Oxley act », *Rivista delle società*, 2006, p. 890 *sqq.*, surtout p. 896.

¹³ Voir Charles Lyon-Caen, Louis Renault, *Manuel de droit commercial*, quinzième édition, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1928, p. 152 *sqq.*

¹⁴ Au cours des travaux préparatoires, Cambacérès a justifié la nécessité de ce contrôle par des raisons d'ordre public, qu'il voyait également dans toutes les « société[s] qui se forme[nt] par actions, parce que, trop souvent, ces entreprises ne sont qu'un piège tendu à la crédulité des citoyens » (voir Jean-Guillaume Locré, *La législation civile, commerciale et criminelle de la France, ou commentaire et complément des Codes Français*, XVII, Paris, Treuttel et Würtz, 1827 p. 192).

distinction entre les associés à responsabilité illimitée et les associés en commandite, avec le risque de créer un grave préjudice pour le marché, puisqu'en cas d'évolution négative de l'activité commerciale et d'insolvabilité de la société, il devenait impossible pour les créanciers de la société d'identifier les associés à responsabilité illimitée¹⁵.

La pratique de l'émission d'actions sous forme de titres au porteur même dans les sociétés en commandite – favorisée par le silence de la loi, et qui trouvera, après plusieurs fluctuations, une confirmation définitive dans un célèbre arrêt de la Cour royale de Paris du 7 février 1832 – a donc donné une impulsion décisive à une autre *grande fièvre*, dite *des commandites*, qui a suscité un débat public, vaste et animé, pendant les années de composition du roman, dans lequel le système de réglementation, décrit dans le Code du commerce, était critiqué de toutes parts pour son inadéquation, tout autant que pour ses lacunes et, en définitive, pour son incapacité à freiner les abus qui s'étaient déchaînés sur le marché.

L'on assiste à la prolifération de sociétés en commandite pour l'exercice d'activités économiques souvent totalement improbables et irréalistes¹⁶, dont les actions étaient néanmoins placées et négociées en bourse et qui distribuaient des bénéfices souvent fictifs – car ils ne provenaient pas des performances positives réelles de l'entreprise mais étaient simplement tirés des capitaux levés par de nouvelles émissions d'actions. Face à cette prolifération, la voix de ceux qui luttaient pour freiner une spéculation scandaleuse trouvait une réponse dans la présentation, le 15 février 1838 devant la Chambre des députés, à l'initiative du Ministre de la Justice, d'un projet de loi qui s'orientait vers une refonte radicale de la réglementation de cette forme de société, sinon vers sa suppression substantielle. Le débat parlementaire a vu s'alterner les propositions de ceux qui suggéraient de soumettre la constitution des sociétés en commandite, de même que celle des sociétés anonymes, au régime de l'autorisation préalable, et

¹⁵ Cet aspect avait déjà été souligné par Jean-Marie Pardessus, *Cours de droit commercial*, Paris, Nève, 1821-1822, p. 118.

¹⁶ Voir Nelly Hissung-Convert, *La Spéculation boursière*, *op. cit.*, p. 214, qui souligne le caractère fictif et illusoire de nombreuses activités prévues dans les actes constitutifs des sociétés de l'époque, et qui a été mis en évidence dans la littérature juridique de la même époque, telles que l'exploitation de mines improbables ou épuisées. La référence aux mines est particulièrement intéressante car elle est liée aussi à la vie de Balzac – il suffit de penser au projet d'exploitation des mines d'argent en Sardaigne, qui était envisagé à l'époque de la composition du roman. Ce n'est peut-être pas un hasard si la référence aux sociétés ayant pour objet l'exploitation minière revient fréquemment dans son œuvre (« les actions des mines de Wortschin » dans *La Maison Nucingen* ; « les actions des mines de Basse-Indre » dans *Mercadet*).

les propositions de ceux qui suggéraient de ne maintenir la liberté de constitution qu'en modérant certaines solutions, notamment – et c'est la solution qui a prévalu – en empêchant la représentation du capital par des actions. Invoquée comme un « retour à l'ancien droit et au véritable esprit du Code de Commerce¹⁷ », cette solution aurait dû avoir pour conséquence d'empêcher leur incorporation dans des titres au porteur, marquant ainsi la fin définitive non seulement d'une éventuelle utilisation abusive de l'instrument permettant de connaître l'identité de l'associé à responsabilité illimitée, mais aussi de la possibilité de négocier librement les participations sur le marché.

Le projet qui, dans le but de lutter contre les manœuvres frauduleuses sur le marché, se préoccupait également de réfréner le phénomène du versement de bénéfices fictifs en limitant la possibilité de leur distribution aux seuls « bénéfices nets constatés par les inventaires qui auront été dressés par les administrateurs » et en sanctionnant la responsabilité de ceux-ci, non seulement sur le plan patrimonial mais aussi « par corps », c'est-à-dire avec la mesure de la contrainte, pour le cas de distribution en l'absence ou au-delà de l'inventaire, ce projet donc a toutefois suscité une forte opposition d'une partie non moins importante de l'opinion publique. Les critiques émanaient surtout des milieux juridiques et économiques favorables aux doctrines du libéralisme en économie¹⁸. D'une part, elles convenaient qu'il fallait lutter contre le risque d'abus – qui n'était toutefois pas exclusif des sociétés en commandite, puisqu'il concernait aussi en partie les mêmes sociétés anonymes¹⁹ ; d'autre part, elles se sont interrogées

¹⁷ C'est ce que dit Félix Barthe, Ministre de la Justice, dans son discours de présentation du projet de loi à la Chambre des Députés (voir l'annexe de Louis Wolowski, *Des Sociétés par actions*, Paris, Au bureau de la Revue de législation et de jurisprudence, 1838, p. 85 *sqq.*, surtout p. 89).

¹⁸ Voir à cet égard *ibid.*, p. 34 *ssq.* ; Adolphe Blanqui, *Cours d'économie industrielle (1836-1839)*, Paris, Hachette, 1839, notamment p. 162 *sqq.*

¹⁹ Si le problème était d'éviter les formes les plus scandaleuses de spéculation, ou de freiner les phénomènes de manipulation des actions, le risque d'abus était de fait en quelque sorte indépendant de l'existence ou non d'un mécanisme d'autorisation préalable de la constitution des sociétés en commandite, étant plutôt lié à l'émission des actions en tant que telles, et aux caractéristiques de leur circulation, et donc à cet égard également commun aux sociétés anonymes (à ce propos Louis Wolowski, *Des Sociétés par actions*, *op. cit.*, p. 23). D'ailleurs, le fait que le problème ne soit pas lié à la forme de la société en commandite apparaîtra clairement quelques années plus tard, avec l'éclatement d'une autre grande bulle spéculative, celle des actions des chemins de fer ; un phénomène que Balzac mettra en évidence dans *La Cousine Bette* à travers les spéculations de Crevel sur les actions aussi bien de la compagnie qui exploitait la ligne Paris-Orléans que de celle

sur l'adéquation des mesures proposées²⁰, soulignant qu'elles étaient trop radicales et risquaient, sinon dans la forme du moins dans le fond, de supprimer le modèle de la société en commandite²¹, considéré comme l'un des acquis les plus précieux de la révolution industrielle et qui avait largement contribué à l'émergence de nombreuses innovations et donc au développement et à la modernisation du pays²². Cette opposition s'est avérée violente et a réussi à bloquer toute tentative de réforme, laissant le problème sans solution pendant de nombreuses années.

Les lacunes du système juridique, et notamment de la discipline du Code de commerce qui faisait de la société en commandite, comme il a été dit avec finesse, « une structure ouverte aux abus²³ », ne constituent cependant que l'une des composantes qui expliquent le caractère généralisé de la spéculation boursière à l'époque de la monarchie orléaniste. Comme les historiens du droit et de l'économie ont coutume de le rappeler

qui exploitait la ligne Paris-Versailles-rive gauche.

²⁰ Il a été souligné que l'interdiction d'émettre des actions au porteur n'éliminerait en aucun cas le risque que le commanditaire dissimule son identité afin d'éviter une responsabilité illimitée, puisque ce résultat pourrait également être atteint en enregistrant les actions au nom d'un « homme de paille » (Louis Wolowski, *Des Sociétés par actions, op. cit.*, p. 37). Cet aspect est également mis en évidence par Balzac : Claparon est, en effet, l'un des nombreux « polichinelles » (*MN*, p. 371) habilement manœuvrés par Nucingen, auquel le banquier alsacien avait confié la position d'associé-gérant afin de se soustraire à toute responsabilité dans l'affaire, au cas où son audacieuse spéculation n'aurait pas abouti.

²¹ Comme l'a toujours observé Louis Wolowski, *Des Sociétés par actions, op. cit.*, p. 20, « les détenteurs des capitaux civils, faibles, disséminés, exigent pour s'associer au commerce, qu'on leur donne, en échange de leur apport, des titres représentatifs d'une part d'intérêt, cessibles à volonté, et doués de la facilité de réalisation que possèdent les rentes sur l'État. Les actions offrent seules le moyen simple et commode de subdiviser le fonds social de manière à en mettre les fractions à la portée des plus humbles fortunes ; transmissibles à volonté, elles circulent sans entraves, aussi jouissent-elles d'une grande puissance d'attraction. Les proscrire, c'est frapper d'atonie le contrat commanditaire ».

²² Après tout, les racines des turbulences sur les marchés financiers – remarque l'économiste d'origine polonaise – « sont bien autrement profondes, et ce n'est pas sur les actions industrielles qu'il étend la plus pernicieuse influence. Le jeu qui s'exerce sur les fonds publics est le plus funeste de tous, il ne laisse aucune compensation aux désastres qu'il occasionne, ni création, ni découverte, ni rien qui puisse être profitable au pays dans le présent ou dans l'avenir. Les opérations sur les actions donnent au contraire lieu à des recherches, à des inventions, à des établissements qui dans une foule de cas sont une véritable conquête pour l'industrie » (*ibid.*, p. 23).

²³ Voir Nelly Hissung-Convert, *La Spéculation boursière, op. cit.*, p. 213.

aujourd'hui, dans la troisième décennie du XIX^e siècle – dans les années donc où Balzac a conçu puis écrit le roman, non sans difficultés²⁴ – au moins deux facteurs supplémentaires ont joué un rôle décisif pour favoriser son affirmation.

Bien qu'indirectement, un premier élément est constitué par une mesure réglementaire, à savoir l'approbation de la loi du 21 mai 1836 qui ordonne la suppression de toutes sortes de loteries. Cette intervention a eu pour conséquence non seulement de pousser ces jeux à la clandestinité mais surtout de changer les habitudes des petits épargnants. Alors que dans les années de la Restauration ces derniers voyaient dans la loterie le seul moyen de gagner des sommes à quatre ou cinq chiffres – et c'est encore une fois Balzac qui esquisse cet aspect d'une manière inégalée dans *La Rabouilleuse* à travers le personnage de Mme Descoings²⁵ –, à la suite de ces interdictions les épargnants finirent par s'orienter plutôt vers ce qu'on appelle les petites valeurs, comme celles qui s'échangent principalement sur la coulisse, le marché parallèle au marché boursier officiel et à plus forte raison sans réglementation spécifique²⁶, puis vers les actions de sociétés en commandite, qui étaient émises pour des valeurs nominales très faibles²⁷ et

²⁴ Les grands efforts dans la composition du roman ont déjà été décrits par Balzac lui-même dans ses lettres à Mme Hanska qui remontent au mois d'octobre 1837 : après avoir présenté, dans sa lettre du 21 octobre, *La Maison Nucingen* comme son effort de Sisyphe, dans la lettre qui date du 26 du même mois il dénonce de manière presque résignée son « impuissance complète pour ce [qu'il] fait » concernant le roman, observant que bien qu'il ait souvent eu dans le passé « de ces contrariétés, [...] elles ne dureraient pas aussi longtemps » (voir *Lettres à Madame Hanska*, édition établie par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », t. I, 1990, p. 413 *sqq.*, en particulier p. 418). Le tourbillon des épreuves avec ses multiples corrections (voir encore Takayuki Kamada, *Balzac. Multiples genèses*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2021, notamment p. 349 *sqq.*) n'est donc que la manifestation extérieure la plus évidente de ces efforts.

²⁵ Voir *La Rabouilleuse*, dans *CH*, t. IV où Balzac présente le personnage comme une joueuse invétérée. Apparentés, la spéculation financière et le jeu sont considérés comme des instruments d'enrichissement facile mais aussi, éventuellement, comme une source de risques énormes pour les économies individuelles (Descoings, en effet, retire de l'argent du ménage familial et s'endette pour jouer son terne). Il semble donc significatif de cette proximité entre la spéculation boursière et le jeu que Balzac définit les joueurs de loterie comme des « actionnaires » (*CH*, t. IV, p. 282) et appelle à plusieurs reprises Mme Descoings la « vieille actionnaire de la loterie » (*CH*, t. IV, p. 335, p. 337).

²⁶ Sur ce point, je renvoie de nouveau à Giuseppe Guizzi, *Il « caso Balzac »*, *op. cit.*, p. 210 *sqq.*

²⁷ En effet, ce n'est qu'avec les interventions réglementaires de la seconde moitié du siècle, et notamment avec la loi du 17 juillet 1856, que les actions des sociétés en commandite

donc largement accessibles aux formes d'épargne les plus modestes.

Mais un second facteur contribue à la spéculation financière sous le règne de Louis-Philippe : la plus grande liberté de la presse, que la Charte constitutionnelle du 9 août 1830 avait réaffirmée et qui signifiait, entre autres, qu'il était possible de fonder un journal sans avoir à obtenir d'autorisation préalable, a favorisé la publication croissante de journaux et de périodiques vendus à des prix modestes et, par conséquent, financés en grande partie par la publicité²⁸. L'apparition sur le marché de journaux comme *La Presse*²⁹ ou *Le Siècle* n'a donc pas été importante uniquement parce qu'elle a donné une impulsion décisive au développement de la production littéraire généralisée qui a initié la grande saison des romans-feuilleton et a joué un rôle décisif pour faire de la littérature un produit de masse et de consommation³⁰ : en accueillant toutes sortes d'annonces et d'avis publicitaires, ces journaux allaient devenir le moyen principal de diffusion des 'prospectus' auprès du public. Très différents, bien sûr, de ceux connus par la discipline moderne des marchés financiers, également parce qu'ils n'étaient soumis à aucune forme de contrôle sur la véracité et l'exactitude des informations fournies³¹, ces prospectus

devaient avoir une valeur nominale minimale de 100 francs pour les entreprises dont le capital ne dépasserait pas 200.000 francs (et 500 pour les entreprises dont le capital serait supérieur à cette limite), introduite précisément pour éviter qu'elles soient émises à une valeur si faible au point d'être « comparées à des billets de loterie » (Charles Lyon-Caen, Louis Renault, *Manuel de droit commercial, op. cit.*, p. 162). Néanmoins, cette mesure ne s'est pas avérée durable, car la limite a ensuite été ramenée à 25 francs.

²⁸ Sur l'importance de la presse dans la promotion de la spéculation financière en France au XIX^e siècle et, en particulier, sur la presse dite 'vénale', la presse spécialisée dans les affaires financières, qui se répandra surtout dans la seconde moitié du siècle, voir Charles Kindleberger, *A Financial History of Western Europe, op. cit.*, p. 209. Avec une référence plus spécifique aux événements de la troisième décennie du siècle, Nelly Hissung-Convert, *La Spéculation boursière, op. cit.*, p. 204.

²⁹ Sur l'importance de la revue, fondée par Émile de Girardin, comme moment de rupture dans le panorama éditorial de l'époque, et marquant l'avènement de l'ère moderne de la presse, voir Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *1836. L'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de « La Presse » de Girardin*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001.

³⁰ Sur ce sujet et précisément sur le rôle anticipatif joué dans ce domaine par Balzac lui-même, voir le livre fondamental de Roland Chollet, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris, Classiques Garnier, 2016 [1983].

³¹ Dans ce cas également, une première tentative de réponse au problème ne sera adoptée par le législateur français que dans la seconde moitié du siècle. À l'occasion de

constituent un moyen d'attirer l'épargne³². En décrivant de merveilleux projets entrepreneuriaux pour vendre du rêve et en exploitant la crédulité populaire, l'épargne est canalisée vers les investissements en actions, mais sans aucune conscience réelle des risques encourus, en particulier pour les petits épargnants.

Le contexte et les événements surtout juridiques, qui ont caractérisé les années entre 1836 et 1838, c'est-à-dire ceux qui ont été réellement décisifs dans la composition du roman, me semblent non seulement contribuer à déchiffrer certains aspects de cette 'illisibilité' à laquelle les critiques, comme nous l'avons vu, ont souvent fait référence³³, mais nous permettent également de considérer *La Maison Nucingen* comme l'un des romans les

l'approbation de la loi du 17 juillet 1856, mentionnée ci-dessus, afin de contenir les risques pour le public dérivant de formes non contrôlées de publicité financière, l'art. 12 (2) de cette loi a assimilé au délit, puni d'une amende allant d'un minimum de cinq cents à un maximum de dix mille francs, toute forme de publicité sur les valeurs des actions dès lors qu'elles ont été émises ou négociées en violation de la loi (c'est-à-dire si elles ont été émises pour des valeurs inférieures aux minimums réglementaires ou si leur valeur payée n'est pas au moins égale aux deux cinquièmes de l'apport promis). Il est toutefois intéressant de noter que la solution adoptée était beaucoup plus souple que celle proposée au cours des débats parlementaires, où l'hypothèse certainement plus radicale de l'interdiction de toute forme de divulgation était également avancée (pour un examen du texte de loi et un extrait des travaux parlementaires, voir Auguste Vavasseur, *Des Sociétés en commandite par actions. Commentaire de la loi de 17 juillet 1856*, Paris, Cosse et Marchal, 1856, p. 107 sqq.).

³² Cet aspect et, en particulier, la place importante accordée aux publicités dans *La Presse* pour promouvoir de nouvelles initiatives entrepreneuriales sous la forme de sociétés par actions, ont déjà été soulignés par les spécialistes de Balzac : voir Jean-Hervé Donnard, *Balzac. Les réalités économiques et sociales dans La Comédie humaine*, Paris, Armand Colin, 1961, notamment p. 315.

³³ C'est donc dans l'étude et la clarification du contexte historico-juridique que nous pouvons trouver, à mon sens, la meilleure réponse à la question soulevée par Éric Bordas : « que comprend le lecteur du sens romanesque quand il rencontre [...] des incises culturelles, lexicalisées, des référents dont la lisibilité lui échappe ? » (« Balzac et la lisibilité de l'argent romanesque », dans Francesco Spandri dir., *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 116 sqq., en particulier p. 128 avec une référence explicite au « vocabulaire de l'argent » compris dans un sens large, et donc incluant aussi celui des « opérations financières »). Sur la question de l'illisibilité de Balzac, et notamment sur les problèmes qu'elle pose aujourd'hui, également d'un point de vue éditorial, voir Isabelle Mimouni, « Balzac est-il encore lisible ? (Ou comment l'éditer pour un public élargi) », *The Balzac Review/Revue Balzac*, n° 4, 2021, p. 61 sqq.

plus « profondément juridiques³⁴ » de toute la *Comédie humaine*, bien que dans une perspective différente de celle adoptée par les spécialistes de Balzac à propos de romans tels que *Le Colonel Chabert*, *L'interdiction* ou même *Le Cousin Pons*³⁵. Si, en effet, dans ces derniers, les problèmes de droit sont une composante de l'histoire, un élément de l'intrigue parmi d'autres qui contribuent à en orienter le développement, dans *La Maison Nucingen* la réflexion sur le système juridique, sur les lacunes de la loi et l'impuissance du droit à régir les phénomènes sociaux constitue, me semble-t-il, l'objet même du roman, son but ultime³⁶ où s'exprime ce qui a été indiqué à juste titre comme la fonction didactique que le droit assume dans l'œuvre de Balzac³⁷ : sa capacité à transmettre aux lecteurs, c'est-à-dire à tous les hommes, l'importance et l'influence, parfois négative, que le droit exerce sur leur existence.

Dans ce sens, la réflexion que Balzac confie à Couture me paraît emblématique en ce que ce dernier est le seul des quatre convives à ne pas appartenir au monde du journalisme, étant, au contraire, présenté précisément comme un homme qui « se maintient par la Spéculation », qui « ente affaire sur affaire », où « le succès de l'une couvre l'insuccès de l'autre » et qui vit « à fleur d'eau soutenu par la force nerveuse de son jeu » (*MN*, p. 330). Dans son soliloque sur le fait que « [t]out gouvernement qui se mêle du Commerce et ne le laisse pas libre entreprend une coûteuse sottise » et que « rien n'est plus conforme aux principes sur la liberté du commerce que la société par actions », ainsi que dans le constat que « voilà, vingt ans que les sociétés par actions, les commandites, primes sous toutes les formes, sont en usage dans le pays le plus commercial du monde, en Angleterre » (*MN*, p. 373), Balzac reprend visiblement un thème très controversé qu'il place au cœur du récit. Il s'agit de la réforme de la

³⁴ L'expression provient de Michel Lichtlé, « Balzac à l'école du droit », dans Sophie Vanden Abeele (dir.), *Balzac, le texte et la loi*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 137.

³⁵ Dans ce sens Marion Mas, « Formes et enjeux de l'écriture du droit dans *Le Cousin Pons* », dans Pierre Glaudes et Éléonore Reverzy (dir.), *Relire Le Cousin Pons*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 275.

³⁶ Une allusion à cet égard a été faite récemment par Kristina M. Roney, « A Tale of Two Bankruptcies (*César Birotteau* and *La Maison Nucingen*) », *The Balzac Review/Revue Balzac*, n° 4, 2021, p. 197 *sqq.*, bien que sa lecture du roman soit essentiellement axée sur la discipline de la faillite.

³⁷ Voir Elisheva Rosen, « Usages balzaciens du droit et exploration du social : l'exemple de *L'interdiction* », *Revue des Sciences humaines*, n° 323 (« Balzac et l'homme social »), 2016, p. 133 *sq.*

discipline de la société en commandite et de la suppression de la possibilité d'émettre des titres négociables³⁸, un sujet qui avait été au centre du débat au cours de ces années et qui allait devenir particulièrement intense au printemps 1838, l'année même de la publication définitive du roman. Dans les mots prononcés par Couture, Balzac exprime ainsi, en utilisant exactement les mêmes arguments³⁹, la voix des adeptes des doctrines du libéralisme qui s'opposaient avec succès, comme nous l'avons vu, à son approbation.

Non moins significatives que la capacité du roman à refléter ce qui se passait pendant ces années-là, ce sont les observations de Bixiou – et là encore il ne semble pas fortuit que Balzac confie le commentaire à un personnage issu du journalisme – sur les différences entre l'époque de la spéculation audacieuse de Nucingen, qui se déroule quelques années avant l'avènement de la monarchie de Juillet, et le moment où les personnages du roman se retrouvent assis à une table du restaurant parisien si semblable à *Very* pour discuter des origines de la fortune de Rastignac « En 1825 [...] [c]'était l'enfance de l'art ! On n'avait même pas fait intervenir la publicité de ces gigantesques annonces par lesquelles on stimule les imaginations, en demandant de l'argent à tout le monde » (*MN*, p. 372). Ces réflexions exprimaient, avec un désenchantement évident, ce que Balzac avait déjà

³⁸ Le fait que Balzac ait terminé l'œuvre en décembre 1837 – au moment où le roman aurait dû être publié dans *La Presse* avant que son fondateur ne le rejette pour des raisons qui n'ont jamais été entièrement élucidées (voir l'hypothèse intrigante de Jean-Hervé Donnard, *Balzac. Les réalités économiques, op. cit.*, p. 315 *sqq.*, sur l'étroite similitude entre la spéculation de Nucingen et certains scandales financiers dans lesquels Girardin lui-même a été impliqué pendant ces années) – ne me semble pas une raison suffisante pour nier qu'il avait l'intention de reprendre ces aspects. Tout au plus, cette circonstance vaut-elle d'exclure la possibilité d'une reprise directe du débat qui a eu lieu sur le projet de loi spécifique, mais certainement pas l'influence de questions et de problèmes qui ont été discutés publiquement, comme nous l'avons vu, pendant de nombreuses années ; après tout, « le génie n'a pas besoin de contacts directs et de déclarations explicites pour s'approprier ce qui est dans l'air » : j'emprunte à Massimo Mila, en les appliquant à Balzac, les propos concernant l'influence possible de la philosophie naissante du néoclassicisme sur le 'style tardif' de Mozart, voir Massimo Mila, « *La Clemenza di Tito* : tra neoclassicismo e restaurazione », dans *Mozart (Saggi 1941-1987)*, Torino, Einaudi, 2006, p. 276.

³⁹ « Le gouvernement ne saurait intervenir sans cesse dans les transactions des particuliers, et cet attirail administratif a quelque chose de répulsif pour le commerce. Rien d'aussi contraire à ses habitudes et à ses penchants que de soumettre ses opérations au contrôle de l'autorité » : c'est ainsi qu'écrit, par exemple, Louis Wolowski, *Des Sociétés par actions, op. cit.*, p. 15, où on trouve également (p. 28 *sqq.*) l'argument fondé sur la comparaison avec l'expérience juridique anglaise évoquée par Couture.

mis en évidence dans *César Birotteau*, confirmant ainsi l'imbrication très étroite des deux histoires soulignée par l'auteur lui-même, et la manière dont l'une pouvait aussi servir à interpréter l'autre⁴⁰. C'est-à-dire comment la presse a été la grande alliée de la spéculation, à travers la diffusion des publicités mensongères pour attirer les capitaux d'épargnants inconscients qui sont devenus les victimes à sacrifier⁴¹. Cela n'est toutefois pas dû seulement aux manœuvres des hommes de la finance (les « loups cerviers » selon la définition éloquente de Balzac) mais aussi et surtout à cause de leur propre « avidité⁴² ».

Mais c'est surtout dans les mots prononcés par Blondet que se concentre le sens profond du roman et « tout [son] enseignement social » (*MN*, p. 329), auquel Balzac fait allusion dans la dédicace à Zulma Carraud. Ce qui constitue apparemment une longue digression, introduit un moment de suspension du flux narratif⁴³ avant que les différentes histoires présentées par les quatre convives ne convergent vers leur point de rencontre, c'est-à-dire la troisième, fausse, liquidation de Nucingen.

⁴⁰ Voir Francesco Spandri, « Du malaise existentiel à la panacée économique : Stendhal, Balzac, *l'improper*, l'argent », *Romantisme*, n° 160, 2013, p. 99 *sqq.*, notamment p. 108.

⁴¹ « Bon ! » – Balzac écrit dans *César Birotteau* (*CH*, t. VI, p. 242) – « le banquier convoque alors les industriels. Mes amis, à l'ouvrage ! des prospectus ! la blague à mort ! On prend des cors de chasse et on crie à son de trompe : Cent mille francs pour cinq sous ! ou cinq sous pour cent mille francs, des mines d'or, des mines de charbon. Enfin tout l'*esbrouffé* du commerce. On achète l'avis des hommes de science ou d'art, la parade se déploie, le public entre, il en a pour son argent, la recette est dans nos mains. Le cochon est chambré sous son toit avec des pommes de terre, et les autres se chafriolent dans les billets de banque. » L'idée est reprise sous une forme plus synthétique par Bixiou dans *La Maison Nucingen* : « les journaux ne se ruaient pas comme des chiens à la curée de l'actionnaire expirant. Les belles affaires par actions, comme dit Couture, si naïvement publiées, appuyées par des rapports de gens experts (les princes de la Science !..) se traitaient honteusement dans le silence e dans l'ombre de la Bourse. » (*MN*, p. 372).

⁴² Parce que, comme le remarque Couture avec des mots qui sont toujours d'actualité, car ils sont malheureusement, pour la plupart, également valables pour l'époque contemporaine, « nous vivons à une époque d'avidité où l'on ne s'inquiète pas de la valeur de la chose, si l'on peut y gagner en la repassant au voisin ; et on la repasse au voisin parce que l'avidité de l'actionnaire qui croit à un gain est égale à celle du fondateur qui le lui propose » (*MN*, p. 374). La ruine des épargnants est donc contemplée par Balzac avec une extrême dureté et sans aucune forme de compassion (ainsi, avec une grande clarté, Francesco Fiorentino, *Introduzione a Balzac*, Bari, Laterza, 1989, p. 77).

⁴³ Voir Armine Kotin Mortimer, « *La Maison Nucingen*, a Financial Narrative », dans *For Love or for Money. Balzac's Rhetorical Realism*, *op. cit.*, p. 97.

Les réflexions du journaliste, en contrepoint de celles de Couture sur la liberté du commerce et sur les risques que peuvent courir ceux qui veulent s’y engager, sont en fait plus révélatrices que jamais :

Je vais plus loin, messieurs. S’il y a vice dans la théorie actuelle, à qui la faute ? à la Loi ! à la Loi prise dans son système entier, à la législation ! [...] Que les lois interdisent aux passions tel ou tel développement (le jeu, la loterie, les Ninons de la borne, tout ce que vous voudrez), elles n’extirperont jamais les passions. Tuer les passions, ce serait tuer la Société, qui, si elle ne les engendre pas, du moins les développe. Ainsi vous entravez par des restrictions l’envie de jouer qui gît au fond de tous les cœurs, chez la jeune fille, chez l’homme de province, comme chez le diplomate, car tout le monde souhaite une fortune *gratis*, le jeu s’exerce aussitôt en d’autres sphères. Vous supprimez stupidement la loterie, les cuisiniers n’en volent pas moins leurs maîtres, elles portent leurs vols à une Caisse d’épargne, et la mise est pour elles de deux cent cinquante francs au lieu d’être de quarante sous, car les actions industrielles, les commandites, deviennent la loterie, le jeu sans tapis, mais avec un râteau invisible et un *refait* calculé. Les jeux sont fermés, la loterie n’existe plus, voilà la France bien plus morale, crient les imbéciles, comme s’ils avaient supprimé les *pontes* ! On joue toujours ! seulement le bénéfice n’est plus à l’État, qui remplace un impôt payé avec plaisir par un impôt gênant, sans diminuer les suicides, car le joueur ne meurt pas, mais bien sa victime ! Je ne vous parle pas des capitaux à l’étranger, perdus pour la France, ni des loteries de Francfort [...] Voilà le sens de la naïve philanthropie de notre législateur (*MN*, p. 378).

Ces mots qui indiquent comment Balzac avait déjà saisi, dans le cas concret, ce que les historiens et les juristes n’ont noté qu’après lui, quant à l’impulsion que la disposition de l’interdiction de toutes les formes de loteries donnait, paradoxalement, précisément à la propagation de la spéculation sur le marché financier⁴⁴, ces mots donc ont une valeur qui transcende, en fait, l’événement contingent⁴⁵. Au contraire, ils montrent

⁴⁴ Cet aspect est aussi mentionné par Carole Christen-Lécuyer, « Pédagogie de l’argent et lutte contre le paupérisme dans la littérature. L’exemple des Caisses d’épargne sous la Restauration et la monarchie de Juillet », dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l’économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, op. cit., p. 311 sqq., notamment p. 327.

⁴⁵ En plus de ce qui est dit dans le texte, à travers les propos de Blondet sur les effets que l’interdiction des loteries avait déclenchés sur les habitudes des épargnants, également dans le sens de favoriser l’allocation des capitaux à l’étranger, Balzac met en évidence deux aspects majeurs. Décrit avec une clarté impressionnante et bien en avance sur une

clairement, sans aucune marge d'ambiguïté, que les règles ne se limitent pas à guider le comportement humain, mais elles sont souvent le résultat de choix non réfléchis, produisant des effets contre-productifs par rapport aux objectifs qu'elles sont censées poursuivre⁴⁶.

La métaphore des lois comme des toiles d'araignée, reprise par Blondet à la fin du roman et déjà rappelée au début de cet article, acquiert un sens très précis. La conclusion désenchantée du journaliste, à qui Balzac confie d'ailleurs souvent le soin d'exprimer ses opinions les plus ancrées et les plus convaincues⁴⁷, selon laquelle « [l]a Légalité tue la Société moderne » (*MN*, p. 392) ne fait qu'anticiper l'amère réflexion sur « combien d'atrocités se cachent sous ce mot terrible : *la légalité*⁴⁸ ». Ce même mot, nous le retrouverons quelques années plus tard dans *Illusions perdues*, confirmant la cohérence intime de la conception balzacienne du droit telle qu'elle se dégage à travers la *Comédie humaine* et qui se prête à être considérée – à l'instar de l'argent, dont la loi est censée freiner les mouvements et qu'elle doit tenter de façonner – comme l'un de ses plus grands motifs *reparaissants*.

réflexion qui n'a été développée pleinement qu'à l'époque contemporaine, le premier aspect porte sur la soi-disant concurrence entre les systèmes juridiques ; le deuxième nous interroge sur les manières de rendre les règles homogènes, surtout sur les marchés financiers et dans le cadre d'un système qui facilite la mobilité des capitaux, entre les différents pays ; et ce, afin de 'level the playing field', dit-on aujourd'hui.

⁴⁶ Certains indices de cette perspective peuvent également être lus dans Kristina M. Roney, « A Tale of Two Bankruptcies », art. cité, p. 212, qui en arrive à considérer – peut-être un peu excessivement – la position de Balzac comme une anticipation des théories du néolibéralisme.

⁴⁷ Comme l'a souligné Mariolina Bertini, « La legge è una tela di ragno », *L'Indice*, n° 5, 2021, p. 29.

⁴⁸ *CH*, t. V, p. 591.

Bibliographie

OUVRAGES CITÉS OU MENTIONNÉS

- Adam, Jean-Michel, *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Nathan Université, 1992.
- Agosti, Stefano, *Il romanzo francese dell'Ottocento*, Bologna, Il Mulino, 2010.
- Amossy, Ruth et Rosen, Elisheva, « *Melmoth réconcilié* ou la parodie du conte fantastique », *L'Année balzacienne*, 1978, p. 149-167.
- Aristote, *Les Politiques*, traduction de Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, « GF », 1993.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.
- Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970 [1929].
- Balzac, Honoré de, *Code des gens honnêtes*, dans *Œuvres diverses*, édition publiée par Roland Chollet et René Guise, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1996.
- Balzac, Honoré de, *Échantillon de causerie française*, éd. Roger Pierrot, dans *CH*, t. XII, p. 471-498.
- Balzac, Honoré de, *Lettres à Madame Hanska*, édition établie par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », t. II, 1990.
- Balzac, Honoré de, *Une conversation entre onze heures et minuit*, éd. Pierre Bangin, Toulouse, Éditions Ombres, « Petite Bibliothèque Ombres », 2001.
- Barbérís, Pierre, *Le Monde de Balzac*, Paris, Kimé, 1999.
- Barbérís, Pierre, *Mythes balzaciens*, Paris, Armand Colin, « Études romantiques », 1972.
- Barthes, Roland, « Le jeu du kaléidoscope », dans *Œuvres complètes*, tome III, Paris, Seuil, 1995 [1975], p. 310-314.
- Barthes, Roland, *Sarrasine de Balzac. Séminaires à l'École pratique des hautes études (1967-1968 et 1968-1969)*, édition de Claude Coste et Andy Stafford, Paris, Seuil, « Traces écrites », 2011.
- Bastiat, Frédéric, *Harmonies économiques*, Paris, Guillaumin, 1870.

- Baudelaire, Charles, « Théophile Gautier I » (*L'Artiste*, 13 mars 1859), dans *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 103-128.
- Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de, *Le Barbier de Séville*, éd. Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 2011.
- Berthier, Philippe, « Présentation », dans Balzac, *Le Faiseur*, Paris, Flammarion, « GF », 2012, p. 7-21.
- Berthoud, Arnaud, « Le prix du temps », *L'Homme & la Société*, n° 156-157, 2005, p. 59-75.
- Berthoud, Arnaud, « Monnaie et mesure chez Aristote », dans Marcel Drach (dir.), *L'argent. Croyance, mesure, spéculation*, Paris, La Découverte, 2004, p. 85-93.
- Bertini, Mariolina, « La legge è una tela di ragno », *L'Indice*, n° 5, 2021, p. 29.
- Bigo, Robert, *Les banques françaises au cours du XIX^e siècle*, Paris, Sirey, 1947.
- Blanqui, Adolphe, *Cours d'économie industrielle (1836-1839)*, Paris, Hachette, 1839.
- Bordas, Éric, « Balzac et la lisibilité de l'argent romanesque », dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 117-133.
- Bordas, Éric, *Balzac, discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997.
- Bouvier, Jean, *Initiation au vocabulaire et aux mécanismes économiques contemporains (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, SEDES, « Regards sur l'histoire », 1977.
- Bouvier, René, *Balzac homme d'affaires*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1930.
- Bouvier-Ajam, Maurice, « Les opérations financières de la Maison Nucingen », *Europe*, n° 429-430, 1965, p. 28-53.
- Braudel, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979.
- Braudel, Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, « Champs histoire », 2008.
- Briggs, Thomas Welles, « L'incompréhensibilité cohérente (L'agiotage, la fraude commerciale et *La Comédie humaine*) », *L'Année balzacienne*, 2018, p. 387-406.

- Briggs, Thomas Welles, « L'incompréhensibilité didactique (*Les Parents Pauvres* et l'esprit des lois modernes) », *L'Année balzacienne*, 2020, p. 391-413.
- Brion, Charles, « Scepticisme éthique et rédemption religieuse : Balzac lecteur de *Faust* », *L'Année balzacienne*, 2010, p. 267-289.
- Brix, Michel, « Nerval et le mythe de Faust », dans François Ost et Laurent Van Eynde (dir.), *Faust ou les frontières du savoir*, Bruxelles, Presses U. Saint-Louis, 2002.
- Butler, Ronnie, « Dessous économiques dans *La Comédie humaine* : les crises politiques et la spéculation », *L'Année balzacienne*, 1981, p. 267-283.
- Butor, Michel, « Les parfums du quartier des Lombards. *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, La Maison Nucingen* », dans *Le Marchand et le génie (Improvisations sur Balzac II)*, Paris, Éditions de la Différence, « Les Essais », 1998, p. 169-211.
- Chateaubriand, François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, nouvelle édition critique établie, présentée et annotée par Jean-Claude Berchet, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », t. I, 1989.
- Chollet, Roland, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris, Classiques Garnier, 2016 [1983].
- Chollet, Roland, *L'Œuvre de Balzac en préfaces*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- Christen, Carole, « Qu'est-ce qu'épargner veut dire ? Par-delà les poncifs de l'avarice balzacienne », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2013, p. 53-75.
- Christen-Lécuyer, Carole, « Pédagogie de l'argent et lutte contre le paupérisme dans la littérature. L'exemple des Caisses d'épargne sous la Restauration et la monarchie de Juillet », dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 311-333.
- Citron, Pierre, « Introduction » (*La Maison Nucingen*), dans *CH*, t. VI, p. 315-328.
- Citron, Pierre, « Introduction » (*Splendeurs et misères des courtisanes*), dans *CH*, t. VI, p. 395-424.
- Citton, Yves, *Portrait de l'économiste en physiocrate*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Clark, Roger J. B., « Vers une édition de *la Maison Nucingen* : genèse et épreuves », dans *Balzac and the Nineteenth Century. Studies in French*

- Literature Presented to Herbert J. Hunt by Pupils, Colleagues and Friends*, edited by Donald Geoffrey Charlton, Jean Gaudon and Anthony R. Pugh, Leicester, Leicester University Press, 1972, p. 85-97.
- Closson, Marianne, *L'imaginaire démoniaque en France (1550-1650)*, Genève, Droz, 2000.
- Dabezies, André, *Le Mythe de Faust*, Paris, Armand Colin, 1973.
- Dédéyan, Charles, *Le Thème de Faust dans la littérature européenne*, Paris, Lettres modernes, 1959.
- Del Lungo, Andrea, *L'Incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003.
- Démoris, René, « De l'art et de la prostitution : de Marivaux au *Neveu de Rameau* », dans Caroline Jacot Grapa et al. (dir.), *Le travail des Lumières. Pour Georges Benrekassa*, Paris, Champion, 2002, p. 113-126.
- Diaz, José-Luis, « Ce que Balzac fait au fantastique », *L'Année balzacienne*, 2012, p. 61-83.
- Diderot, Goethe, De Saur et Saint-Geniès, *Le Neveu de Rameau/Rameaus Neffe/Satire seconde*, édition des trois textes par Jacques Berchtold et Michel Delon, Paris, Fayard, 2017.
- Donnard, Jean-Hervé, « Qui est Nucingen ? », *L'Année balzacienne*, 1960, p. 135-148.
- Donnard, Jean-Hervé, *Balzac. Les réalités économiques et sociales dans La Comédie humaine*, Paris, Armand Colin, 1961.
- Druesne, J., « La Banque et les affaires dans Balzac », *Siège et Agences. Bulletin trimestriel de la Société générale*, 46, janvier 1964, p. 13-28.
- Dupuis, Danielle, « Du *Neveu de Rameau* à *La Maison Nucingen* », *L'Année balzacienne*, 1997, p. 221-234.
- Enfantin, Barthélémy-Prosper, « Économie politique. Les oisifs et les travailleurs. Fermages, loyers, intérêts, salaires (II^e article) », *Le Globe*, n° 73, 14 mars 1831, p. 292.
- Faillertaz, Emmanuel, *Balzac et le monde des affaires*, Paris, Payot, 1932.
- Ferguson, Niall, *L'irrésistible ascension de l'argent. De Babylone à Wall Street*, Paris, Perrin, 2011 [2008].
- Fiorentino, Francesco, *Introduzione a Balzac*, Bari, Laterza, 1989.
- Flaubert, Gustave, *La Tentation de saint Antoine, version de 1849*, Paris, Seuil, « L'Intégrale », 1964.
- Fludernik, Monika, *An Introduction to Narratology*, London-New York, Routledge, 2009.

- Fontaine, Laurence, « Félix Grandet ou l'impossible rencontre de l'avare et du spéculateur », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2013, p. 29-51.
- Gaillard, Françoise, « Aux limites du genre : *Melmoth réconcilié* », dans Robert Mahieu et Franc Schuerewegen (études réunies par), *Balzac ou la Tentation de l'impossible*, Paris, SEDES, 1998, p. 121-132.
- Galbraith, John Kenneth, *L'Argent*, traduit de l'anglais par Daniel Blanchard, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1994 [1975].
- Galgano, Francesco, *Storia del diritto commerciale*, Bologna, Il Mulino, 1976.
- Galiani, Ferdinando, *Dialogues sur le commerce des blés*, texte présenté et annoté par Philip Stewart, Paris, Société française d'étude du XVIII^e siècle, 2014.
- Giannini, Curzio, *The Age of Central Banks*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2011.
- Gille, Bertrand, *La banque et le crédit en France de 1815 à 1848*, Paris, PUF, 1959.
- Goethe, Johann-Wolfgang von, *Faust*, traduction de Gérard de Nerval, Paris, Flammarion, 1964.
- Goetzmann, William N., *Money Changes Everything: How Finance Made Civilization Possible*, Princeton, Princeton University Press, 2016.
- Gomart, Hélène, *Les opérations financières dans le roman réaliste. Lectures de Balzac et de Zola*, Paris, Champion, 2004.
- Goux, Jean-Joseph, « Concordances et dissidences entre économie et littérature », *L'homme & la société*, n° 200 ("Économie et littérature", numéro coordonné par Pierre Bras et Claire Pignol), 2016, p. 65-78.
- Goux, Jean-Joseph, « L'or, l'argent et le papier, dans l'économie balzacienne », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2013, p. 77-93.
- Goux, Jean-Joseph, « Monnaie, échanges, spéculations. La mise en représentation de l'économie dans le roman français au XIX^e siècle », dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 51-70.
- Goux, Jean-Joseph, *Frivolité de la valeur*, Paris, Blusson, 2000.
- Gracq, Julien, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1980.
- Greimas, Algirdas Julien, « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », *Langages*, n° 31, 1973, p. 13-35.

- Greimas, Algirdas Julien, *Du sens, essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970.
- Guizzi, Giuseppe, *Il « caso Balzac ». Storie di diritto e letteratura*, Bologna, Il Mulino, 2020.
- Guyon, Bernard, « Préface » à *La Maison Nucingen*, dans *Œuvres de Balzac : La Maison Nucingen, Eugénie Grandet*, Paris, Club français du livre, 1951, p. 9-20.
- Hautcœur, Pierre-Cyrille and Riva, Angelo, « The Paris financial market in the nineteenth century : complementarities and competition in microstructures », *Economic History Review*, vol. 65, n° 4, 2012, p. 1326-1353.
- Hautcœur, Pierre-Cyrille, « Les transformations du crédit en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 151, 2011, p. 23-38.
- Hénaff, Marcel, *Le prix de la vérité*, Paris, Seuil, 2002.
- Hissung-Convert, Nelly, *La Spéculation boursière face au droit (1799-1914)*, Paris, Lextenso éditions, 2009.
- Ingrao, Bruna and Sardoni, Claudio, *Banks and Finance in Modern Macroeconomics: A historical Perspective*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2019.
- Ingrao, Bruna, « Narratives of Passions and Finance in the 19th Century », dans Çinla Akdere, Christine Baron (edited by), *Economics and Literature. A Comparative and Interdisciplinary Approach*, London, Routledge, 2018, p. 19-44.
- Ingrao, Bruna, « The alchemy of money. Money as a standard of value », dans Joan Ramon Resina (edited by), *Cultures of Currencies: Literature and the Symbolic Foundation of Money*, London-New York, Routledge, 2022, p. 179-205.
- Jacoud, Gilles, « Droit de propriété et économie politique dans l'analyse saint-simonienne », *Revue économique*, n° 2, 2014, p. 299-315.
- Kamada, Takayuki, *Balzac. Multiples genèses*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2021.
- Keynes, John Maynard, « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », dans *Essais sur la monnaie et l'économie*, Paris, Payot, 1971, p. 127-141.
- Kindleberger, Charles, *A Financial History of Western Europe*, London-New York, Routledge, 2006 [1984].
- Kleist, Heinrich von, « Sur le théâtre de marionnettes » (*Berliner Abendblätter*, 1810), trad. Pierre Deshusses, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Le Promeneur, Gallimard, 1999, p. 211-218.

- Laforgue, Pierre, « “Il y a toujours du monde à côté”. Énonciation et énoncé dans *La Maison Nucingen* », dans Vincent Laisney (textes réunis et présentés par), *Le miroir et le chemin. L'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2007, p. 259-266.
- Laforgue, Pierre, « Charité, communisme et révolution : *L'Envers de l'histoire contemporaine* », dans *Balzac dans le texte. Études de génétique et de sociocritique*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2006, p. 153-182.
- Landes, David S., « Vieille banque et banque nouvelle : la révolution financière du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 3, n° 3, juillet-septembre 1956, p. 204-222.
- Le Goff, Jacques, *Pour un autre Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1991.
- Leroy-Beaulieu, Anatole, « Le règne de l'argent : la finance, la haute banque et le cosmopolitisme financier », *Revue des Deux Mondes*, vol. 134, 1896, p. 804-830.
- Lettres à Madame Hanska*, édition établie par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », t. I, 1990.
- Lévy-Leboyer, Maurice, « Le crédit et la monnaie : l'apprentissage du marché », dans *Histoire économique et sociale de la France*, dirigée par Fernand Braudel et Ernest Labrousse, Paris, PUF, « Quadrige », t. III, 1993 [1976], p. 391-429.
- Lévy-Leboyer, Maurice, « Le crédit et la monnaie : l'évolution institutionnelle », dans *Histoire économique et sociale de la France*, dirigée par Fernand Braudel et Ernest Labrousse, Paris, PUF, « Quadrige », t. III, 1993 [1976], p. 347-389.
- Lévy-Leboyer, Maurice, *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1964.
- Lichtlé, Michel, « Balzac à l'école du droit », dans Sophie Vanden Abeele (dir.), *Balzac, le texte et la loi*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 131-150.
- Loché, Jean-Guillaume, *La législation civile, commerciale et criminelle de la France, ou commentaire et complément des Codes Français*, XVII, Paris, Treuttel et Würtz, 1827.
- Lyon-Caen, Charles, Renault, Louis, *Manuel de droit commercial, quinzième édition*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1928.
- Marco, Luc et Artur du Plessis, Guillaume, « La faillite dans la littérature française du XIX^e siècle », dans *Commerce et commerçants dans la littérature*, textes recueillis par Jean-Marie Thomasseau, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1988, p. 135-149.

- Maris, Bernard, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2010.
- Marlowe, Christopher, *Histoire du docteur Johannes Faustus*, présentation et traduction par Jean-Louis Backès, Paris, Imprimerie Nationale, 2001.
- Marouby, Christian, « Pour une économie de la sympathie. Propos sur la double anthropologie d'Adam Smith », *Finance & Bien Commun*, n° 22, 2005, p. 18-24.
- Marouby, Christian, *L'Économie de la nature. Essai sur Adam Smith et l'anthropologie de la croissance*, Paris, Seuil, 2004.
- Marx, Karl, « 1848-1849. I. La défaite de juin 1848 » (janvier 1850), dans *Les Luttes de classes en France*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1994, p. 10-42.
- Marx, Karl, *Le Capital*, livre I, dans *Œuvres*, tome I, *Économie*, éd. Maximilien Rubel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.
- Marx, Karl, *Le Capital*, livre III, dans *Œuvres*, tome II, *Économie*, éd. Maximilien Rubel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968.
- Mas, Marion, « Formes et enjeux de l'écriture du droit dans *Le Cousin Pons* », dans Pierre Glaudes et Éléonore Reverzy (dir.), *Relire Le Cousin Pons*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 275-290.
- Massol-Bedoin, Chantal, « Le mot de l'énigme », dans Stéphane Vachon (dir.), *Balzac, une poétique du roman*, Saint-Denis-Montréal, Presses universitaires de Vincennes et XYZ éditeur, 1996, p. 181-193.
- Massonnaud, Dominique, « Balzac et les mésalliances bakhtiniennes : saisies de Vautrin », *Textuel*, n° 69 (« Retour à Bakhtin. Essais de lectures bakhtiniennes », textes réunis par Marc Hersant et Chantal Liaroutzos), 2012, p. 177-189.
- Maus de Rolley, Thibaut, « Voler avec le diable : démons et voyages célestes au tournant des XVI^e et XVII^e siècles », dans Grégoire Holtz, Thibaut Maus de Rolley (dir.), *Voyager avec le diable. Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)*, Paris, P. U. Paris-Sorbonne, 2008, p. 75-95.
- Meininger, Anne-Marie, « Nucingen. D'une révolution l'autre », *L'Année balzacienne*, 1990, p. 77-88.
- Meininger, Anne-Marie, « Préface », dans Balzac, *La Maison Nucingen* (précédé de) *Melmoth réconcilié*, édition présentée, établie et annotée par Anne-Marie Meininger, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1989, p. 7-64.

- Mignoli, Ariberto, « Idee e problemi nell'evoluzione della *Company* inglese », *Rivista delle società*, 1960, p. 633-684.
- Mila, Massimo, « *La Clemenza di Tito* : tra neoclassicismo e restauration », dans *Mozart (Saggi 1941-1987)*, Torino, Einaudi, 2006, p. 264-277.
- Milner, Max, *Le Diable dans la littérature française, de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, Paris, José Corti, 2007 [1960].
- Mortimer, Armine Kotin, « *La Maison Nucingen*, ou le récit financier », *Romanic Review*, n° 69, 1978, p. 60-71.
- Mortimer, Armine Kotin, *For Love or for Money. Balzac's Rhetorical Realism*, Columbus, The Ohio State University Press, 2011.
- Mozet, Nicole, *Balzac et le temps : littérature, histoire et psychanalyse*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2005.
- Murat, Michel, « Reconnaissance au romanesque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le romanesque*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2004, p. 223-232.
- Naïm, Jérémie, « *La Maison Nucingen*. Essai d'analyse comportementale », *Romanesques*, n° 7, 2015, p. 211-226.
- Okan, Ecem, « How did it all begin? Adam Smith on the early and rude state of society and the age of hunters », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 24, n° 6, 2017, p. 1247-1276.
- Okan, Ecem, *Between history and analysis: progress according to David Hume and Adam Smith*, thèse de doctorat, Université Paris I – Panthéon-Sorbonne, 2018.
- Orléan, André, « Le modèle balzacien de la monnaie », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2013, p. 129-145.
- Pardessus, Jean-Marie, *Cours de droit commercial*, Paris, Nève, 1821-1822.
- Parmentier, Marie, « 'Le charme est rompu' ? Antiroman et réalisme », *Romanesques*, n° 6 (« Antiromanesques », dir. Luc Ruiz), Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 121-132.
- Pellini, Pierluigi, *L'oro e la carta. L'Argent di Zola, la 'letteratura finanziaria' e la logica del naturalismo*, Fasano, Schena Editore, 1996.
- Péraud, Alexandre, « Introduction », dans Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2013, p. 11-28.
- Péraud, Alexandre, « *La Maison Nucingen* », dans Éric Bordas, Pierre Glaudes et Nicole Mozet (dir.), *Dictionnaire Balzac*, Paris, Classiques

- Garnier, 2021, vol. II, p. 767-769.
- Péraud, Alexandre, « Sociopoétique de la rumeur dans *Lucien Leuwen*, *La Maison Nucingen* et *Le Comte de Monte Cristo* », dans *Stendhal, Balzac, Dumas : un récit romantique ?*, actes du colloque organisé par l'Université de Grenoble III, novembre 2001, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, « Cribles », 2006, p. 301-317.
- Péraud, Alexandre, *Le Crédit dans la poésie balzacienne*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- Pietri, Susi, *Miroirs concentriques. Teoria del romanzo e poetica dei piani dell'essere in Balzac*, Milano-Udine, Mimesis, 2017.
- Pietromarchi, Luca (dir.), *La penna e il pennello. Le Chef-d'œuvre inconnu di Balzac. Cinque lezioni*, Roma, Biblink, 2015.
- Pietromarchi, Luca et Silvestri, Agnese (dir.), *Il rosso e l'oro. La Fille aux yeux d'or di Balzac. Cinque lezioni*, Roma, Biblink, 2017.
- Pietromarchi, Luca et Silvestri, Agnese (dir.), *Séduction et vengeance : La Cousine Bette de Balzac. Cinq leçons*, RomaTrE- Press, 2020.
- Piketty, Thomas, *Le Capital au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2013.
- Pistor, Katharina, *The Code of Capital*, Princeton, Princeton University Press, 2019.
- Plessis, Alain, « La révolution et les banques en France : de la Caisse d'escompte à la Banque de France », *Revue économique*, vol. 40, n° 6, 1989, p. 1001-1014.
- Plutarque, *Vie de Solon*, dans *Les Vies des hommes illustres*, I, édition établie et annotée par Gérard Walter, traduction de Jacques Amyot, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951.
- Rabaté, Dominique, « Avant-propos », *Modernités* (Bordeaux), n° 14 (« Dire le secret »), 2001, p. 3-5.
- Rabaté, Dominique, « Le secret et la modernité », dans Dominique Rabaté (dir.), *Modernités* (Bordeaux), n° 14 (« Dire le secret »), 2001, p. 9-32.
- Reffait, Christophe, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2007.
- Ricardo, David, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, traduction de Cécile Soudan, présentation de François-Régis Mahieu, Paris, Flammarion, « GF », 1992 [1821].
- Roney, Kristina M., « A Tale of Two Bankruptcies (*César Birotteau* and *La Maison Nucingen*) », *The Balzac Review/Revue Balzac*, n° 4, 2021, p. 197-213.

- Rosen, Elisheva, « Usages balzaciens du droit et exploration du social : l'exemple de *L'Interdiction* », *Revue des Sciences humaines*, n° 323 ("Balzac et l'homme social"), 2016, p. 133-150.
- Rossi Guido, « Dalla Compagnia delle Indie al Sarbanes-Oxley act », *Rivista delle società*, 2006, p. 890-905.
- Rossum-Guyon, Françoise van, *Balzac : la littérature réfléchie. Discours et autoreprésentations*, Montréal, Paragraphes, 2002.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin, *Premiers lundis*, t. II, Paris, Calmann Lévy, 1885.
- Schaeffer, Jean-Marie, « La catégorie du romanesque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le romanesque*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2004, p. 291-302.
- Schlanger, Judith, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.
- Schuerewegen, Franc, *Balzac contre Balzac. Les cartes du lecteur*, Toronto-Paris, Paratexte & CDU-SEDES, 1990.
- Schumpeter, Joseph, *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* [1911], traduction française 1935, version numérique réalisée en 2002 dans le cadre de la collection "Les classiques des sciences sociales".
- Sémolué, Jean, « Je, tu, il (ou : parole et silence) dans *Les Diaboliques* », dans *Barbey d'Aurevilly*, L'Ensorcelée, Les Diaboliques, *la chose sans nom*, Paris, SEDES, 1988, p. 111-125.
- Shiller, Robert J., *Irrational Exuberance*, Princeton, Princeton University Press, 2015.
- Smith, Adam, *Lectures on jurisprudence*, edited by Ronald Lindley Meek, David Daiches Raphael, Peter Gonville Stein, Oxford, Clarendon Press, 1978 [1762-1763; 1766].
- Smith, Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduction de Germain Garnier revue par Adolphe Blanqui, introduction et index par Daniel Diatkine, vol. II, Paris, Flammarion, « GF », 1991 [1776].
- Smith, Adam, *Théorie des sentiments moraux*, Paris, PUF, 1999 [1759].
- Spandri, Francesco (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- Spandri, Francesco, « Du malaise existentiel à la panacée économique : Stendhal, Balzac, *l'improper*, l'argent », *Romantisme*, n° 160, 2013, p. 99-112.

- Spandri, Francesco, « Le banquier balzacien ou l'argent et ses mensonges », dans Fabrice Wilhelm (dir.), *Figurations littéraires du mensonge*, Besançon, PUFC, 2018, p. 137-151.
- Spitzer, Leo, « The style of Diderot », dans *Linguistic and Literary History*, Princeton University Press, 1948, p. 135-191.
- Sraffa, Piero, *Production de marchandises par les marchandises*, 2^e édition, Paris, Dunod, 1999 [1960].
- Stoskopf, Nicolas, « What is the parisian “haute banque” in the nineteenth century? », Journée d'études sur l'histoire de la haute banque, 2000, France, hal-00441164, <https://hal.science/hal-00441164/document> [déposé le 15 décembre 2009].
- Suchère, Thierry, « Le jeu d'argent et la spéculation : quelques enseignements à tirer de l'œuvre de Balzac dans le cadre d'une anthropologie des marchés financiers », *Éthique et économique/Ethics and Economics*, vol. 15, n° 1, 2018, p. 82-99.
- Thérenty, Marie-Ève et Vaillant Alain (dir.), 1836. *L'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de « La Presse » de Girardin*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001.
- Tocqueville, Alexis de, *De la démocratie en Amérique II*, dans *Œuvres*, édition publiée sous la direction d'André Jardin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1992.
- Trésor de la Langue française (TLFi).
- Vanoncini, André, « Le pacte : structures et évolutions d'un motif balzacien », *L'Année balzacienne*, 2002, p. 279-292.
- Vavasseur, Auguste, *Des Sociétés en commandite par actions. Commentaire de la loi de 17 juillet 1856*, Paris, Cosse et Marchal, 1856.
- Verley, Patrick, *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1997.
- Veyne, Paul, « Critique d'une systématisation : les *Lois* de Platon et la réalité », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 37^e année, n° 5-6, 1982, p. 883-908.
- Veyne, Paul, « Mythe et réalité de l'autarcie à Rome », *Revue des Études Anciennes*, tome 81, n° 3-4, 1979, p. 261-280.
- Veyne, Paul, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Seuil, 1976.
- Wolowski, Louis, *Des Sociétés par actions*, Paris, Au bureau de la Revue de législation et de jurisprudence, 1838.

- Wurmser, André, *La Comédie inhumaine*, Paris, Gallimard, 1970 [1964].
- Zola, Émile, « Les romanciers naturalistes », dans *Œuvres complètes*, éd. établie sous la direction de Henri Mitterrand, Paris, Cercle du livre précieux, t. XI, 1968.
- Zola, Émile, *Au Bonheur des dames*, édition établie et annotée par Henri Mitterrand, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1980.
- Zola, Émile, *L'Argent*, édition de Philippe Hamon et Marie-France Azéma, Paris, Librairie générale française, 1998.
- Zola, Émile, *La Curée*, édition établie et annotée par Henri Mitterrand, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1981.

Index des noms

- Adam, Jean-Michel 76 et n
Agosti, Stefano 152n
Akdere, Çinla 104n
Alembert, Jean Le Rond d' 139, 143
Amossy, Ruth 13n
Amyot, Jacques 151n
Anacharsis 151n
Arago, Dominique-François 146n
Aristote 17, 18 et note, 19, 20, 21 et n, 22, 24-26, 145
Artur du Plessis, Guillaume 42n
Azéma, Marie-France 51n
Backès, Jean-Louis 11n
Bakhtine, Mikhaïl 135n
Bangin, Pierre 78n
Barbèris, Pierre 42n, 47n
Barbey d'Aurevilly, Jules-Amédée 85 et n
Baron, Christine 104n
Barthe, Félix 155n
Barthes, Roland 74 et n, 117n
Bastiat, Frédéric 120n
Baudelaire, Charles 10n, 39
Baudon (maison) 44
Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de 135
Becker, Gary 125
Benrekassa, Georges 145n
Berchet, Jean-Claude 41n
Berchtold, Jacques 131n, 132 et n
Berthier, Philippe 141 n
Berthoud, Arnaud 21 et n, 127 et n
Bertin de Blagny, Louis Auguste 132, 144 et n, 145, 146
Bertini, Mariolina 164n
Bigo, Robert 93n
Blanchard, Daniel 47n
Blanqui, Adolphe 23n, 155n
Bordas, Éric 64n, 134n, 135n, 141n, 149n, 159n
Bordeu, Théophile de 139 et n
Bouret, Étienne-Michel 132
Bouvier, Jean 45n
Bouvier, René 45n, 51n
Bouvier-Ajam, Maurice 70n
Bras, Pierre 42n
Braudel, Fernand 43, 45n, 48n, 52
Brion, Charles 13n
Brix, Michel 12n
Buffon, Georges-Louis Leclerc, comte de 143
Butler, Ronnie 52n, 66n

- Butor, Michel 43n, 50n
 Cambacérès, Jean-Jacques Régis de 153n
 Carraud, Zulma 63, 162
 Casanova, Giacomo 139, 140
 Charlton, Donald Geoffrey 51n
 Chateaubriand, François-René de 41
 Choiseul, Étienne-François, duc de 142
 Chollet, Roland 53n, 57, 158n
 Christen, Carole 106n, 163n
 Citron, Pierre 49n, 52n, 57 et n, 78 et n, 82, 83n, 118n, 138 et n
 Citton, Yves 142n
 Clark, Roger J. B. 51n
 Closson, Marianne 11n
 Coste, Claude 117n
 Dabezies, André 13n
 Davin, Félix 85
 Declercq, Gilles 74n, 82n
 Dédéyan, Charles 13n
 Del Lungo, Andrea 60n
 Delon, Michel 132 et n
 Démoris, René 145n
 Deshusses, Pierre 138n
 Diatkine, Daniel 23n
 Diaz, José-Luis 10 et n
 Dickens, Charles 104n
 Diderot, Denis 131, 132 et n, 134, 135, 136 et n, 142, 143, 146
 Diogène 139n
 Donnard, Jean-Hervé 70n, 131n, 159n, 161n
 Dostoïevski, Fédor 135n
 Drach, Marcel 21n
 Druesne, J. 53n
 Duclos, Charles Pinot, dit 143
 Dufflo, Colas 139n
 Dumas, Alexandre 39, 106 et n
 Dupuis, Danielle 131n
 Enfantin, Barthélémy-Prosper 48n
 Faillettaz, Emmanuel 51n, 53n
 Ferguson, Niall 42n
 Fiorentino, Francesco 162n
 Flaubert, Gustave 12 et n
 Fludernik, Monika 90n
 Fontaine, Laurence 97n
 Fould (maison) 44, 52n, 88, 93
 Fould, Beer-Léon 70, 88, 93
 Fréron, Élie-Catherine 144
 Freud, Sigmund 145
 Fugger-Badenhausen (dynastie financière des) 60
 Gaillard, Françoise 13n
 Galbraith, John Kenneth 47
 Galgano, Francesco 153n
 Galiani, Ferdinando 142 et n
 Ganneron (maison) 44
 Gaudon, Jean 51n

- Gautier, Théophile 39n
 Gérard, baron François 79
 Giannini, Curzio 91n, 114n
 Gille, Bertrand 40n, 43 et n, 45n, 52n, 93n
 Girardin, Émile de 158n, 161n
 Glaudes, Pierre 149n, 160n
 Goethe, Johann-Wolfgang von 12, 131 et n, 132 et n, 137
 Goetzmann, William N. 114n
 Goldzink, Jean 134n
 Gomart, Hélène 43n, 127n
 Gouin (maison) 44
 Goux, Jean-Joseph 42n, 49n, 64n, 97n, 113n
 Gracq, Julien 75 et n
 Greimas, Algirdas Julien 119, 120 et n, 128n
 Guise, René 53n
 Guizzi, Giuseppe 52n, 66n, 150n, 157n
 Guyon, Bernard 64n
 Hamon, Philippe 51n
 Hanska, Ève 44 et n, 157n
 Hautcoeur, Pierre-Cyrille 97n, 105n
 Heine, Heinrich 42n
 Hénaff, Marcel 47n
 Henri II (Henri de Valois, duc d'Orléans, puis) 14
 Hersant, Marc 135n
 Hissung-Convert, Nelly 152n, 154n, 156n, 158n
 Hoffmann, Ernst Theodor Amadeus 10
 Holtz, Grégoire 11n
 Hume, David 32n
 Hunt, Herbert J. 51n
 Hus, Adélaïde-Louise-Pauline 132
 Ingrao, Bruna 91n, 104n, 115n, 126n
 Jacot Grapa, Caroline 145n
 Jacoud, Gilles 48n
 Jardin, André 41n
 Jésus-Christ 11
 Kamada, Takayuki 157n
 Keynes, John Maynard 17 et n, 145
 Kindleberger, Charles 95 et n, 152n, 158n
 Kleist, Heinrich von 138 et n
 Kotin, Mortimer Armine 152n, 162n
 La Fayette, Marie-Madeleine de 39
 Labrousse, Ernest 48n
 Laffitte, Jacques 39, 44, 52n
 Laffitte. Voir Laffitte
 Laforgue, Jean 140
 Laforgue, Pierre 50n, 132n
 Laisney, Vincent 132n
 Landes, David 96 et n, 101 et n, 102
 Law (système de) 139, 141
 Law, John 60, 141n

- Le Goff, Jacques 124n
 Leroy-Beaulieu, Anatole 87n, 92 et n, 93
 Leroy-Beaulieu, Paul 92n
 Lesage, Alain-René 134
 Lespinasse, Julie de 139
 Lévy-Leboyer, Maurice 48n, 93n
 Liaroutzos, Chantal 135n
 Lichtlé, Michel 160n
 Locré, Jean-Guillaume 153n
 Louis XIV 134n
 Louis-Philippe 41, 158
 Lyon-Caen, Charles 153n, 158n
 Madoff, Bernard 141n
 Mahieu, François-Régis 23n
 Mahieu, Robert 13n
 Mann, Thomas 145
 Marcel (maître de danse) 138
 Marco, Luc 42n
 Maris, Bernard 145 et n
 Marivaux, Pierre de 141, 145n
 Marlowe, Christopher 11n
 Marouby, Christian 32n
 Marx, Karl 17, 20 et n, 22, 24, 25, 26 et n, 27, 29 et n, 33n, 41 et n
 Mas, Marion 160n
 Massol-Bedoin, Chantal 73 et n, 74 et n, 76 et n, 84 et n
 Massonnaud, Dominique 135n
 Maturin, Charles Robert 10
 Maus de Rolley, Thibaut 11n
 Meek, Ronald Lindley 32n
 Meininger, Anne-Marie 10n, 16n, 70n, 88 et n, 92n, 96n
 Mérimée, Prosper 79, 80
 Mignoli, Ariberto 152n
 Mila, Massimo 161n
 Milner, Max 10n
 Mimouni, Isabelle 159n
 Mirabeau, Victor Riqueti, marquis de 142
 Mirecourt, Eugène de 73
 Mitterand, Henri 53n, 84n
 Montesquieu, Charles de Secondat, baron de 121, 134, 136, 143, 151n
 Mortimer, Armine Kotin 152n, 162n
 Mozart, Wolfgang-Amadeus 161n
 Mozet, Nicole 41n, 42n, 149n
 Murat, Michel 74n, 82n
 Naïm, Jérémy 58n, 151n
 Napoléon I^{er} 14, 40, 49n, 51, 52, 61, 88, 95, 113, 119
 Nerval, Gérard de 12 et n, 132 et n
 Noverre, Jean-Georges 138
 Okan, Ecem 32n
 Olivet, Pierre-Joseph Thoulier abbé d' 144

- Orléan, André 97n
 Ost, François 12n
 Ouvrard, Gabriel-Julien 70
 Palissot de Montenoy, Charles 144
 Pardessus, Jean-Marie 154n
 Pâris (les frères) 141n
 Parmentier, Marie 78n
 Passalacqua, Joseph 38
 Pellegrin, Pierre 18n
 Pellini, Pierluigi 84 et n
 Péraud, Alexandre 58n, 69n, 97n,
 106 et n, 113n, 127n, 149n
 Pereire (frères, Émile et Isaac) 52n, 101
 Périer, Casimir 39
 Perse 144
 Pichois, Claude 39n
 Pierrot, Roger 44n, 78n, 157n
 Pietri, Susi 151n
 Pietromarchi, Luca 9n
 Pignol, Claire 42n
 Piketty, Thomas 147n
 Pistor, Katharina 114n
 Platon 22n
 Plessis, Alain 94n, 100n
 Plutarque 151n
 Ponzi (pyramide de) 140, 141n
 Pouchkine, Alexandre 140
 Preiss, Nathalie 81
 Proudhon, Pierre-Joseph 130n
 Pugh, Anthony R. 51n
 Rabaté, Dominique 73 et n, 74 et n,
 83, 84 et n
 Rabelais, François 151n
 Raphael, David Daiches 32n
 Reffait, Christophe 127n
 Renault, Louis 153n, 158n
 Resina, Joan Ramon 115n
 Reverzy, Éléonore 160n
 Rey, Pierre-Louis 132n
 Ricardo, David 21, 22, 23n, 24 et n
 Richard-Lenoir, François Richard, dit 68
 Riva, Angelo 105n
 Roney, Kristina M. 160n, 164n
 Rosen, Elisheva 13n, 160n
 Rossi, Guido 153n
 Rossini, Gioacchino 134n
 Rossum-Guyon, Françoise van 135n
 Rothschild (frères, maison) 27, 93, 94,
 101, 145
 Rothschild, James de 42n, 70
 Rousseau, Jean-Jacques 136, 143, 144
 Rubel, Maximilien 20n
 Ruiz, Luc 78n
 Sainte-Beuve, Charles Augustin de
 149n
 Saint-Geniès Léonce, comte de 132 et n
 Sand, George 138, 140

- Sardoni, Claudio 91n
- Saur Joseph-Henri, vicomte de 132
et n
- Schaeffer, Jean-Marie 82n
- Schiller, Friedrich 131n
- Schlanger, Judith 43n
- Schuerewegen, Franc 13n, 67n
- Schumpeter, Joseph 46 et n, 48 et n
- Sémolué, Jean 85n
- Shiller, Robert J. 115 et n
- Silvestri, Agnese 9n
- Smith, Adam 23 et n, 24 et n, 25n,
28 et n, 32 et n, 33
- Solon 151n
- Soudan, Cécile 23n
- Spandri, Francesco 9, 64n, 67n,
118n, 141n, 159n, 162n, 163n
- Spengler, Oswald 121
- Spinoza, Baruch 12
- Spitzer, Leo 136 et n
- Sraffa, Piero 24 et n
- Stafford, Andy 117n
- Stein, Peter Gonville 32n
- Stendhal (Henri Beyle, dit) 39, 42n,
47n, 52n, 79, 106 et n, 118n,
140, 145, 162n
- Stewart, Philip 142n
- Stone, Oliver 150n
- Stoskopf, Nicolas 93 et n, 94, 95n
- Suchère, Thierry 150n
- Takayama, Tetsuo 117
- Thérenty, Marie-Ève 158n
- Thomasseau, Jean-Marie 42n
- Tito 161n
- Tocqueville, Alexis de 41, 45n
- Torricelli, Evangelista 75
- Vachon, Stéphane 73n, 74n, 76n, 84n
- Vaillant, Alain 158n
- Van Eynde, Laurent 12n
- Vanden Abeele, Sophie 160n
- Vanoncini, André 16n
- Vavasseur, Auguste 159n
- Verley, Patrick 41n
- Veyne, Paul 21 et n, 22 et n, 23-25
- Voltaire, François-Marie Arouet, dit
143
- Walter, Gérard 151n
- Welles Briggs, Thomas 149n, 151n
- Wilhelm, Fabrice 67n
- Wolowski, Louis 155n, 156n, 161n
- Wurmser, André 48n, 50n, 70n
- Zola, Émile 43n, 46n, 51n, 53n, 84
et n, 104n, 127n

Résumés/Abstracts

Luca PIETROMARCHI, En guise d'introduction : Nucingen, ou la liquidation du démoniaque

L'article analyse la possibilité que l'évocation de la dernière scène du *Père Goriot* – Rastignac au sommet du Père Lachaise – puisse être lue, à la fin de *La Maison Nucingen*, comme la liquidation que le roman balzacien opère, de l'intérieur, à l'égard de la tradition du roman faustien qui, en 1831, avait encore produit un de ses chefs-d'œuvre – *La Peau de chagrin*. Dans cette perspective, la scène du Père-Lachaise devient comme le résidu de cette tradition, ou plutôt comme le déchet produit par le processus d'évacuation du démoniaque commencé avec *Melmoth* et accompli par *La Maison Nucingen*.

Mots-clés : roman faustien, circonstances, démon.

Luca PIETROMARCHI, *Introduction: Nucingen, or the Liquidation of the Demoniac*

This article analyses the signification of the last scene of *Père Goriot* – Rastignac at the top of Père-Lachaise – appearing at the end of *La Maison Nucingen*. It can be read as the liquidation that the Balzacian novel operates, from within, with regard to the tradition of the Faustian novel, which had produced one of its masterpieces as late as 1831 with the author's own *La Peau de chagrin*. The scene in Père-Lachaise becomes, in this perspective, the residue of the Faustian tradition, or rather the waste product of the process of evacuation of the demonic that began with *Melmoth* and was accomplished by *La Maison Nucingen*.

Keywords: Faustian novel, circumstances, demons.

Claire PIGNOL, Description d'un monde social soumis à la chrématistique

La Maison Nucingen met à l'épreuve la distinction d'Aristote et Marx entre économie et chrématistique, c'est-à-dire entre le désir d'argent destiné à satisfaire des besoins et le désir d'argent pour lui-même. Nucingen incarne le capitaliste financier animé par un désir d'enrichissement illimité, pour qui l'argent n'est pas un moyen d'accès aux jouissances que procurent les richesses réelles mais l'instrument du pouvoir dans une société soumise à la chrématistique. Le pouvoir qu'il exerce ne lui vient pas seulement de sa fortune mais de son habileté de spéculateur et, surtout, s'appuie sur l'ambivalence des autres personnages et sur leur porosité au désir chrématistique.

Mots-clés : chrématistique, capitalisme, richesse réelle, besoins, désir d'argent, Aristote, Marx.

Claire PIGNOL, *Description of a Social World Subject to Chrematistics*

La Maison Nucingen puts to the test Aristotle and Marx's distinction between economy and chrematistics, which is to say, between the desire for money in order to satisfy needs and the desire for money for its own sake. Nucingen embodies the financial capitalist driven by a desire for unlimited enrichment, for whom money is not a means of access to the enjoyment of real wealth but the instrument of power in a society subject to chrematistics. The power he exercises comes not only from his fortune but also from his skill as a speculator and, above all, relies on the ambivalence of the other characters and on their susceptibility to chrematistic desire.

Keywords: chrematistics, capitalism, real wealth, needs, desire for money, Aristotle, Marx.

Francesco SPANDRI, Pouvoir, crise, immoralité : le banquier dans *La Comédie humaine*

Trois aspects semblent essentiels pour comprendre la figure du banquier dans *La Comédie humaine* : le premier concerne le rôle de la richesse comme fondement d'une forme nouvelle d'aristocratie ; le deuxième se rapporte à la question de l'instabilité de l'économie comme visage de la modernité ; le troisième est celui de la confrontation entre l'activité bancaire et la sphère de l'éthique. S'intéresser à la représentation de la banque équivaut donc à réfléchir sur la nature du pouvoir dans la société postrévolutionnaire, sur le devenir pensé comme devenir proprement économique et sur l'émergence d'une dialectique entre romanesque de l'argent moral et romanesque de l'argent immoral.

Mots-clés : nouvelle aristocratie, Schumpeter, capitalisme évolué, éthique, romanesque.

Francesco SPANDRI, *Power, Crisis, Immorality: the Banker in La Comédie humaine*

Three aspects seem essential to understanding the figure of the banker in *La Comédie humaine*: the first concerns the role of wealth as the foundation of a new form of aristocracy; the second relates to the question of the fundamental instability of the economy as the expression of modernity; the third is that of the confrontation between the world of finance and the sphere of ethics. To take an interest in the representation of banking is therefore equivalent to reflecting on the nature of power in post-revolutionary society, on *becoming* as a properly economic becoming, and on the emergence of a dialectic between the romance of moral money and the romance of immoral money.

Keywords: new aristocracy, Schumpeter, advanced capitalism, ethics, romance.

Éric BORDAS, *La Maison Nucingen* ou *Histoire de la grandeur et de la décadence d'Eugène de Rastignac* ? Une poétique de la contre-lisibilité

Pour tout lecteur, *La Maison Nucingen* pose des problèmes notoires de compréhension des faits constituant l'intrigue principale, c'est-à-dire l'origine de la fortune de Rastignac, et de suivi d'un discours particulièrement digressif. Ces difficultés sont clairement voulues et même développées par Balzac qui propose dans ce court texte une nouvelle forme de récit, comme une gageure, qui semble se construire *contre* le romanesque du roman d'apprentissage balzacien du *Père Goriot*, déjà devenu référence. Romancier de tous les risques, Balzac prend ici celui d'une lisibilité inédite qui semble opérer contre elle-même.

Mots-clés : lisibilité, poétique, représentation, roman d'apprentissage, romanesque.

Éric BORDAS, *La Maison Nucingen or Histoire de la grandeur et de la décadence d'Eugène de Rastignac? A Poetics of Counter-readability*

Even attentive readers may struggle to follow the plot of *La Maison Nucingen* – namely, the origin of Rastignac's fortune – and its highly digressive narrative voice. This challenging style is clearly intentional on the part of Balzac. In this short text, he proposes a new form of narrativity, one that defies the romantic expectations established by his bildungsroman *Le Père Goriot*, which had already become a classic. A high-stakes gambler in the game of literature, Balzac wagers here on a new kind of reading experience that seems to deconstruct itself.

Keywords: readability, poetics, representation, bildungsroman, the romantic novel.

Christophe REFFAIT, *Un secret sans romanesque*

La Maison Nucingen apparaît comme un texte antiromanesque, bien qu'il s'agisse d'un texte entièrement tendu par la révélation d'un secret financier et qu'on associe parfois secret et romanesque. La comparaison avec *Une conversation entre onze heures et minuit* suggère que l'hyperbole du dialogue se solde ici par un amenuisement du récit et avec lui du romanesque. Mais le conteur Bixiou assume aussi pour sa part une manière antiromanesque. Il semble que Balzac soit dans cette œuvre moins préoccupé de construire un romanesque financier que de faire de l'antiromanesque le caractère de l'argent moderne.

Mots-clés : romanesque, antiromanesque, secret, énigme, dialogue.

Christophe REFFAIT, *A Secret without Romance*

Although *La Maison Nucingen* deals with a financial secret and secrecy is frequently associated with the romantic novel, the text is absent any romance. Comparing it with *Conversations entre onze heures et minuit*, suggests that the emphasis on brilliant dialogue diminishes the strong narrativity that we associate with the romantic novel. But the narrator Bixiou pleads against romance, and Balzac himself seemingly intends to associate the very notion of antiromance

with the new era of financial tricks, rather than developing here any kind of financial romance.

Keywords: romance, antiromance, secret, enigma, dialogue.

Bruna INGRAO, Rumeurs, opinions et asymétries d'information dans le fonctionnement des marchés financiers

Dans *La Maison Nucingen*, Balzac décrit l'évolution des affaires du banquier Nucingen. Par les fils entremêlés de la vie de plusieurs personnages, Balzac met en scène le changement de la finance par la diffusion des sociétés par actions. Le récit évoque la formation des valeurs actionnaires par la manipulation des informations. La circulation asymétrique des informations fait ou détruit la fortune des individus et des familles. Le portrait de Nucingen revigore la légende de diabolisation de la finance, même si l'histoire n'exclut pas la vision du banquier qui bâtit l'avenir. Les marchés financiers de la fiction romanesque interrogent la réflexion et l'imagination contemporaines sur la finance.

Mots-clés : information, asymétries, marchés financiers, Haute Banque.

Bruna INGRAO, *Rumours, Beliefs and Asymmetric Information in the Working of Financial Markets*

Balzac's *La Maison Nucingen* narrates the fortunes of the banker Nucingen. Through the intertwined stories of different characters, the novel highlights the change brought about in the world of finance by the spread of the joint stock company. The story describes the inflation of share prices through the manipulation of information. Asymmetric financial information makes and breaks the fortunes of families and individuals. The portrait of Nucingen draws on the discourse of finance as manipulative and destructive, even if the narrative does not exclude the vision of the banker building the future. Financial markets in fiction explore contemporary ideas and fantasies about finance.

Keywords: asymmetric information, financial markets, high finance.

Alexandre PÉRAUD, *La Maison Nucingen* ou le 'dérèglement dans tous les sens'. Leçons d'hermétisme

Si *La Maison Nucingen* déroute par la complexité des montages dont elle rend compte, elle constitue également un texte que ses parti-pris formels rendent énigmatique. Au lieu d'écrire le *grand roman de la bourse* que le banquier éponyme pouvait nourrir, Balzac livre une nouvelle volontairement hermétique où le dérèglement diégétique et énonciatif semble mis au service d'un projet herméneutique. Il s'agit, à travers les facéties de Bixiou et les saillies de Couture, d'appréhender les arcanes de la finance moderne. En multipliant les trafics temporels, *La Maison Nucingen* montre ainsi que le temps est désormais au cœur

des processus de création de valeur.

Mots-clés : argent, économie, valeur, énonciation, poétique.

Alexandre PÉRAUD, *La Maison Nucingen or the 'dérèglement dans tous les sens'. Lessons of Hermeticism*

If *La Maison Nucingen* is disconcerting because of the complexity of the schemes it describes, it is also a text that is rendered enigmatic by the author's formal choices. Instead of giving us the *great novel of the stock market* that we might imagine the eponymous banker himself penning, Balzac delivers a deliberately hermetic short story in which disruption to the diegesis, specifically through narrative voice, seems to serve a hermeneutical project. It is through the prism of Bixiou's ribaldry and Couture's repartee that Balzac's readers apprehend the mysteries of modern finance. By amping up the speculative trafficking, *La Maison Nucingen* shows that time is now at the heart of the process of value creation.

Keywords: money, economics, value, narrative voice, literary form.

Érik LEBORGNE, Ruissellement et ramification : *La Maison Nucingen*, réécriture balzacienne du *Neveu de Rameau*

Balzac a su génialement extrapoler, actualiser et théoriser les enjeux littéraires et économiques de cette « bombe » (Goethe) qu'est *Le Neveu de Rameau*. Les procédés de réécriture utilisés sur le plan poétique, stylistique et idéologique, révèlent le vrai visage du pouvoir financier incarné par le fermier général Bertin ou le banquier Nucingen, deux rapaces aux pratiques différentes. Diderot et Balzac illustrent une anthropologie et une fantasmagorie de la prédation financière, louée par le parasite Rameau, ou soutenue par les moyens modernes de la publicité et de la presse. L'appareil fisco-financier des monarchies en faillite connut ainsi des sauveurs non désintéressés.

Mots-clés : Jean-François Rameau, Diderot, prédation financière, spéculation frauduleuse, parasitisme.

Érik LEBORGNE, *Trickle-down Economics and Literary Branching: La Maison Nucingen as a Balzacian Rewriting of Le Neveu de Rameau*

Balzac displays his virtuosity in extrapolating, updating and theorizing the literary and economic stakes of the literary "dynamite" (Goethe) that is *Le Neveu de Rameau*. Poetic, stylistic and ideological rewriting reveals the true face of financial power personified by the *fermier général* Bertin and the banker Nucingen, two financial sharks who employ different tactics. Diderot and Balzac illustrate in their fictions an anthropology and an imaginary of financial predation, lauded by the bloodsucker Rameau and advanced by the modern means of advertising and the press. Thus, the fiscal and financial apparatus of these monarchical regimes in crisis was saved by investors who were no angels.

Keywords: Jean-François Rameau, Diderot, predatory finance, fraudulent speculation, parasitism.

Giuseppe GUIZZI, « À qui la faute ? À la Loi ! » : désarticulation et lacunes du droit des marchés financiers dans *La Maison Nucingen*

Publié à la fin de 1838, *La Maison Nucingen* est l'un des textes les plus énigmatiques de Balzac. À travers l'analyse du contexte historique et juridique dans lequel le roman a été composé, cet essai se propose d'aider à décoder plusieurs aspects d'illisibilité du texte soulignés par les critiques. Selon l'hypothèse avancée, *La Maison Nucingen* correspond moins à un récit financier qu'à l'un des romans les plus « profondément juridiques » de toute la *Comédie humaine* dans lequel s'exprime donc la fonction didactique que le droit incarne dans l'œuvre de Balzac.

Mots-clés : bourse et marché financier, histoire du droit, droit et littérature, fonction du droit dans les romans de Balzac.

Giuseppe GUIZZI, "À qui la faute? À la Loi!": *Loopholes and Uneven Development in the Regulation of Financial Markets in La Maison Nucingen*

Published at the end of 1838, *La Maison Nucingen* is one of Balzac's most enigmatic texts. Through an analysis of the historical and legal context in which the novel was composed, this essay aims to decipher some aspects of the text's illegibility that have been highlighted by critics. It proposes the hypothesis that *La Maison Nucingen* is less a story about finance than a story about law, perhaps the most important such tale in the entire *Comédie humaine*. This has a broader significance for the didactic function that law assumes in Balzac's work.

Keywords: the stock market and financial markets, legal history, literature and the law, the role of the law in Balzac's novels.

Les auteurs

Éric BORDAS

Professeur de Stylistique, École Normale Supérieure de Lyon.

Giuseppe GUIZZI

Professeur de Droit commercial, Université de Rome “Tor Vergata”.

Bruna INGRAO

Professeure émérite d'Économie politique et d'Histoire de la pensée économique, Sapienza-Université de Rome.

Érik LEBORGNE

Maître de conférences HDR en Littérature française du XVIII^e siècle, Université Sorbonne Nouvelle.

Alexandre PÉRAUD

Professeur de Littérature française du XIX^e siècle, Université Bordeaux Montaigne.

Luca PIETROMARCHI

Professeur de Littérature française, Université Roma Tre.

Claire PIGNOL

Maîtresse de conférences en Économie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Christophe REFFAIT

Professeur de Littérature française du XIX^e siècle, Université de Picardie Jules Verne.

Francesco SPANDRI

Professeur de Littérature française, Université Roma Tre.



L'objectif des contributions réunies dans ce volume est de réfléchir sur l'œuvre littéraire en faisant appel à une pluralité d'approches et de perspectives. Spécialistes de littérature, économistes et juristes croisent leurs regards autour d'un des textes les plus hermétiques et les plus actuels de Balzac: *La Maison Nucingen* (1837). À travers le récit de la fortune de la banque Nucingen, le lecteur découvre les transformations de la finance que connaissent la France et l'Europe avec la révolution industrielle. L'exploration du rôle grandissant de la Bourse et de la spéculation dans la société moderne passe par l'invention d'une nouvelle forme de narration et par une redéfinition du romanesque. L'auteur ne rend le visage du banquier insaisissable que pour mieux transmettre l'abstraction de la modernité économique. Il ne multiplie les discours narratifs que pour mieux mettre en scène la circulation du capital.

LUCA PIETROMARCHI

est professeur de littérature française à l'Université Roma Tre. Dans le domaine des études sur la littérature du XIX^e siècle, il a publié un commentaire des *Fleurs du Mal* (Marsilio, Venise, 2008) et coordonné une série de séminaires sur l'œuvre de Balzac: *La penna e il pennello. Cinque lezioni su Le Chef-d'œuvre inconnu* (Roma, Biblink, 2015); *Il rosso e l'oro. Cinque lezioni su La Fille aux yeux d'or* (Roma, Biblink, 2017); *Séduction et vengeance. Cinq leçons sur La Cousine Bette* (Roma TrE-Press, 2020).

FRANCESCO SPANDRI

est professeur de littérature française à l'Université Roma Tre. Ses travaux portent sur le XIX^e siècle, notamment Stendhal (*L'« art de komiker »*, Paris, Champion, 2003), Balzac (direction du volume *Balzac penseur*, Paris, Classiques Garnier, 2019) et le rapport entre littérature et économie (direction du volume *La Littérature au prisme de l'économie*, Paris, Classiques Garnier, 2014). Il a également publié sur Dumas, Tocqueville, Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Il dirige depuis 2016 *The Balzac Review/ Revue Balzac* (Classiques Garnier).